



Ici finit le monde

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ICI FINIT LE MONDE



**MAURICE
LIMAT**

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

MAURICE LIMAT

ICI FINIT LE MONDE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

PROLOGUE

L'homme regardait le fleuve.

Et ce qu'il voyait, ce qui se reflétait dans le fleuve faisait peur à l'homme.

C'était loin, si loin, sur une planète si lointaine que les hommes des galaxies ne la connaissaient pas. Ou si peu.

Du moins, un nombre infime d'entre eux semblaient seuls y avoir jamais posé le pied.

L'homme, seul à présent, dernier de l'expédition et, probablement, certainement même, unique humain à vivre sur cette terre étrange, n'était pas un très beau spécimen.

Petit et court, le visage ravagé par l'âge, les longues fatigues de la vie interstellaire, les drogues étranges que distillent certains mondes et auxquelles goûtent imprudemment les matelots des étoiles, tout cela avait fait de lui cet être au faciès recuit par mille soleils, hâlé par dix mille escales dans dix mille atmosphères différentes, fixé enfin par la lumière blafarde du néon magnétisé qui éclaire l'intérieur des astronefs et engendre une pigmentation si particulière.

De surcroît, l'homme était bancal. Il s'était blessé lors de la dernière tentative des rescapés de l'équipage pour faire repartir leur navire désemparé. L'essai avait échoué piteusement. Les derniers survivants avaient tous été tués, sauf un.

Lui...

Il errait dans la nuit. Parce que c'était la nuit, ce monde fantastique obéissant aux lois ordinaires de la gravitation et tournant, en une vingtaine d'heures, offrant tour à tour une face ou l'autre aux pâles rayons d'une étoile lointaine, qui ne lui donnait jamais qu'un jour crépusculaire et fade.

Que faire ? Sa dernière ration de ionna, ce haschich récolté sur les planètes perdues de la Galaxie 1026, il l'avait absorbée d'un seul coup, pour se donner du courage, se revigorer une dernière fois.

Peut-être, aussi, dans l'espoir inavoué et inavouable que la dose serait trop forte, qu'il n'y résisterait pas et que ses misères finiraient dans une euphorie totale, qu'il glisserait de l'autre côté avec le sourire.

Mais non, il n'était pas mort. Son organisme mithridatisé par une longue pratique des stupéfiants, lui jouait ce dernier tour.

Alors, sous le ciel nocturne, il avait quitté l'astronef encore debout mais veuf de ses occupants et s'était mis en marche pour une promenade au bord du fleuve.

Le fleuve était immense. Si large, qu'au jour désolé, on n'en voyait qu'à peine le bord. Dans la nuit, cela semblait une mer.

Et l'homme regardait ce qui se mirait dans les eaux du fleuve. Le ciel.

Mais était-ce bien le ciel ? Ou seulement une partie du ciel ?

Le solitaire, bien que rendu euphorique par la drogue, gardait une lucidité surprenante, et il n'oubliait rien de la situation exceptionnelle qui demeurait la sienne.

Il voyait, s'étalant comme un immense croissant, une partie de la voûte stellaire, ondulant doucement au rythme du courant. C'était là l'image d'un monde normal, du monde tout court, du cosmos enfin, avec des milliards de galaxies comprenant des myriades de soleils emportant dans l'éternité un nombre incalculable de planètes.

Et, sur ces planètes elles-mêmes, les hommes, dont un seul pouvait se hisser au niveau de cet univers dont le rescapé contemplait une partie.

Mais le croissant constellé s'interrompait net. Ensuite, bien que nul nuage ne roulât au-dessus du fleuve, on ne voyait plus rien, aucun reflet.

L'homme n'osait lever la tête. Il ne voulait pas voir. Il savait qu'il ne fallait pas regarder. Les habitants de Hôwa-Tal, le monde le plus proche de la limite, l'avaient recommandé aux astronautes, tout en leur déconseillant d'aller là-bas. Ils y étaient venus quand même. Et ils avaient péri les uns après les autres.

Il restait seul. Et il se demandait si le fait que tous ses camarades soient morts était imputable ou non au Grand Rayon Livide.

Le Grand Rayon, il ne l'avait pas vu, lui, en tout cas. Mais il savait qu'il existait et qu'il se manifestait durant ce qu'il était convenu d'appeler la nuit, mais de façon intermittente, capricieuse, parfois à une cadence assez rapide et, d'autres fois, à des intervalles équivalant à des dizaines de nuits.

Il voyait donc ce qui constituait la limite du cosmos, ou tout au moins une partie de cette limite. Et le noir était le reflet de...

Mais non... Le reflet de rien. Cette partie noire ne correspondait absolument à rien.

Puisque, après la limite, que pouvait-il y avoir ?

Pourtant, d'après les légendes relatées par les vieux Hôwa-Tal et d'autres appartenant à la Galaxie 1026, c'était de ce côté-là que se manifestait le Grand Rayon Livide.

L'homme frissonna. Cette frontière, n'était-ce pas celle séparant la vie de la mort, le cosmos de l'au-delà, le passage des âmes quittant les mondes une fois pour toutes, avant de s'engager dans l'inconnu ?

Il frémit en pensant que, continuant à regarder le fleuve, il pourrait y voir tout à coup, sinon le Grand Rayon, tout au moins son reflet.

Et que cela suffirait peut-être à le faire mourir.

Cette réflexion le surprit lui-même. Quoi ? Il tenait donc encore à vivre, il ne voulait pas en finir avec l'existence alors que, quelques heures plus tôt, désespéré par la mort de son dernier compagnon, il s'était volontairement, et en connaissance de cause, bourré de ce qui restait de ionna...

Vivre...

Il tourna soudain les talons, s'éloigna du grand fleuve, marcha longuement à travers les landes désertes.

Plus aucun humain, il le savait. Mais il devinait parfois les reptiles blanchâtres se coulant sous les pierres à son approche, ou les grands oiseaux blêmes qui battaient des ailes au-dessus de lui. Toute la faune, d'ailleurs réduite, condamnée à vivre loin du soleil central, était presque totalement privée de couleurs, comme la maigre végétation qui croissait encore en cette planète suprême.

Les reptiles, il les évitait en frissonnant. Les oiseaux, il n'osait pas les regarder, parce qu'il lui aurait fallu lever la tête. Alors il aurait vu le grand croissant marquant la limite des univers et, peut-être, eût-il eu la malchance, à cet instant, de se sentir traversé par la vision fugace et spontanée du Grand Rayon Livide.

Il marcha longuement ainsi et rejoignit ce qui avait été le camp des astronautes.

Le petit vaisseau spatial se dressait, braqué vers le ciel, pointé en direction du croissant d'étoiles. Il eût fallu le faire partir et il serait parti, comme une flèche d'argent, au cœur de ce monde qu'il n'aurait jamais dû quitter.

À quelques années de lumière, il y avait au moins une planète possible : Hôwa-Tal, dont les habitants n'étaient que peu évolués mais non sauvages, doux et pacifiques.

Comment faire démarrer l'astronef avec toutes ses avaries ?

L'homme avait ruminé cela en revenant de sa balade nocturne, pensant uniquement à cette chose : vivre. Et pour vivre, il fallait quitter la dernière planète.

Il approchait du navire, contournant avec tristesse une ligne de petits monticules dont il avait lui-même établi le dernier et qui étaient les dernières demeures de ses malheureux compagnons, quand il vit un Syrrax.

Comme toujours, le Syrrax paraissait légèrement luminescent dans la nuit. On ne savait trop si cette clarté émanait de son corps ou de son costume ou bien des deux. Le point n'avait jamais été éclairci.

L'homme se méfiait des Syrrax. On ne savait même pas si c'étaient des humains comme les autres. On en avait rencontré à peu près dans toutes les planètes, habitées ou non, de la Galaxie 1026. Mais on ne savait rien d'eux, sinon ce qu'ils voulaient bien dire, car ils parlaient avec une déconcertante facilité la langue de tout humanoïde

qu'ils approchaient, quel que fût son monde d'origine.

– Zaiao ! lança le Syrrax, sur un ton aimable. C'était leur salut, l'homme le savait bien. Mais il n'avait pas envie de parler à un Syrrax. Il en avait un peu peur.

– Tu veux retourner dans ta planète, la troisième Terre du soleil Sol, dit le Syrrax. Je le sais. Je peux te dire aussi que tu réussiras à quitter la planète, mais que tu n'iras pas jusqu'à ta planète-patrie.

D'un ton bourru, survolté par les vapeurs de ionna, l'homme grogna :

– Qu'est-ce que tu en sais, espèce de fantôme ?

Le Syrrax ne se démonta pas :

– Je te dis cela pour te rendre service, pour t'encourager. Et aussi, pour te demander, au nom de tous les Syrrax, de dire à tes frères humains d'une galaxie à l'autre, de venger les Syrrax en détruisant les Hobbals.

L'homme haussa les épaules. Il gardait le nez baissé vers le sol, de crainte d'apercevoir le Grand Rayon Livide. Mais il s'était arrêté et il écoutait. Il connaissait l'étrange faculté des Syrrax de prédire l'avenir quand cela leur chantait.

– Bon. Tes copains ont déjà dit cela aux miens. Faut détruire les Hobbals... que personne n'a jamais vus, à la fois pour venger ta race et protéger toutes les autres races que les Hobbals veulent réduire en esclavage. Eh bien, mon gars, si jamais je revois la Terre, comme je l'espère, je te jure que je ferai ta commission de bon cœur.

– Je n'en doutais pas, dit gracieusement le Syrrax. Tu la feras même avant, car tu en parleras avant d'avoir atteint la Terre.

L'homme leva le nez cette fois.

– Tu en sais des choses...

Le Syrrax était un bel homme. Il portait un drôle de costume, une sorte de cuirasse dorée, rutilante, avec un manteau smaragdin. Sa luminescence mettait en valeur sa bonne mine et les couleurs naturelles qui reparaissaient de façon insolite sous ce ciel qui dénaturait tout le reste.

– Je vais t'aider, dit le Syrrax. Voilà ce que tu vas faire. Il s'agit avant tout d'arracher ton astronef à la pesanteur de la planète. Ensuite, tu pourras naviguer au moins jusqu'à Hôwa-Tal. Eh bien, utilise toute la réserve d'explosifs en gardant l'énergie atomique pour ton moteur. Ton bateau sera bien un peu abîmé, mais au point où il en est... Et tu verras, il s'envolera... et toi avec...

Frappé, l'homme regarda le Syrrax qui souriait.

– Tu en es sûr ?

– Absolument. Tu n'as qu'à essayer...

L'homme ne remercia même pas. Il bondit soudain vers l'astronef, s'y engouffra et se mit en devoir d'accumuler dans les

réacteurs tout ce qu'il put trouver à bord comme charges explosives.

Après son départ, le Syrrax avait eu un nouveau sourire, comme s'il s'adressait à d'invisibles personnages. Et plusieurs autres Syrrax, hommes et femmes, portant des costumes aussi riches, aussi rians que le sien, étaient apparus à une vingtaine de mètres de hauteur, dans l'espace, en une gracieuse théorie.

Puis tous disparurent à la fois, y compris celui qui, au sol, avait parlé avec le dernier homme de l'équipage.

Celui-ci avait tout préparé, mis le moteur au point. Si vraiment la déflagration le projetait au-delà de la puissance pesantorielle de la planète, il était sauvé. À condition toutefois de ne pas se diriger au-delà de la limite et, surtout, de ne pas apercevoir le Grand Rayon Livide.

Au moment de faire jaillir l'étincelle qui allait tout déclencher, il se ravisa, courut à sa cabine, examina les photos. Il voulait s'assurer qu'elles étaient bien là.

Des photos des Syrrax, des deux sexes, de divers âges et de toutes classes sociales. Des photos de leurs cités, de leurs machines, de leurs navires, de leurs astronefs. Des photos aussi de plusieurs étoiles et de planètes qu'on eût en vain cherché à travers l'immensité du cosmos.

Le trésor du bord, dont il était seul détenteur désormais. Le butin de l'expédition. Une série de photos extraordinaires dont le développement les avait stupéfiés eux-mêmes. Sans compter celles offertes par les Syrrax.

L'homme ricana :

– Il faut que je les emmène, sinon personne ne croira jamais à l'histoire des Syrrax et des Hobbals. Ni à ces soleils envolés et à ces terres disparues...

Il contempla un instant une des photos. Elle était si belle, celle qui était représentée, que nul homme ne pouvait la contempler sans rêver un peu.

Puis il haussa les épaules et appuya sur un bouton, en se disant qu'après tout, le Syrrax s'était peut-être moqué de lui et qu'il ne se passerait rien du tout, que l'astronef demeurerait rivé au sol de la planète maudite.

Mais il y eut une formidable explosion. L'astronef fut projeté dans l'espace. L'homme, étourdi un instant, hurla soudain sa joie, en prenant le gouvernail en main, et en lançant son navire en direction de Hôwa-Tal.

Il fermait les yeux parce que, dans les écrans de contrôle, il voyait encore le croissant d'étoiles, avec cette partie noire...

Il ne voulait pas risquer. Il avait raison. Il navigua quelques minutes de lumière ainsi puis rassuré, il ouvrit les yeux. Maintenant, il

voyait des étoiles partout. Il tournait délibérément le dos à la limite.

Heureusement pour lui, parce que, pendant qu'il serrait les paupières, le Grand Rayon Livide avait traversé cette immensité noire qu'on ne pouvait plus appeler le ciel...

PREMIÈRE PARTIE

LES ASTROSPECTRES

CHAPITRE PREMIER

C'était au bar des *Trois-Comètes*, sur Bételgeuse VI, près d'un astroport déjà un peu vétuste.

La planète servait de relais depuis plus d'un siècle. Déserte quand elle avait été explorée pour la première fois par des Martiens, avec un climat relativement salubre, elle n'avait jamais été peuplée que par un ramassis d'aventuriers, de trafiquants, de matelots en chômage, avec les inévitables prostituées des escales mêlées à de courageuses femmes qui tenaient les dispensaires.

Une cité préfabriquée à demi écroulée s'élevait sur un plateau sans cesse balayé par un vent froid. Pourtant, on avait préféré la construire là, le plateau servant d'aire naturelle pour les astronefs.

Beaucoup de misère, de vice, dans cette ville des espoirs perdus. Plus d'un conquistador des étoiles y échouait, parce que c'était le terminus des lignes interstellaires venant de Bellatrix et de la Polaire, de l'Hydre et du Lion. Bételgeuse VI était fort bien placée, seule terre habitable à des dizaines et des dizaines d'années de lumière. Certains, en fin de contrat ou à bout de ressources, y demeuraient en attendant de trouver le moyen hypothétique de s'embarquer de nouveau vers leurs planètes-patries respectives.

Souvent, ils restaient là des mois, des années. Ou ils finissaient dans les dispensaires, rongés de drogue, d'alcool ou de ces étranges maladies de l'espace que la science s'avérait impuissante à guérir.

L'homme, comme bien d'autres, était descendu un jour d'un cosmonef arrivant de très loin, des plages de la galaxie pensaient certains. On le disait un peu fou. Il assurait qu'il possédait un trésor,

mais ce trésor ne consistant qu'en un lot de photos en reliefcolor, on ne le prenait guère au sérieux. Tout portait à croire que ces photos, d'ailleurs de qualité, étaient des extraits d'un film pour quelque poste de télécosmique et c'était tout.

Il avait tenté d'y intéresser les autorités qui l'avaient refoulé. Ensuite, il avait espéré trouver quelqu'un, parmi les gens de passage, qui voudrait bien les lui acheter un bon prix ou écouter les choses invraisemblables qu'il racontait à leur sujet.

Toujours sans résultat.

N'ayant plus assez d'argent pour reprendre un autre astronef et regagner sa planète-patrie, la lointaine Terre III du soleil Sol, il traînait là sa misérable vie, plus abattu, plus ravagé chaque jour.

Il regardait avec tristesse les grands navires du ciel s'envoler majestueusement puis prendre de la vitesse et disparaître dans un tourbillon de flammes.

Et il désespérait de repartir jamais.

Mais puisque Bételgeuse VI était la planète du désespoir...

On ne savait trop, maintenant, de quoi il vivait. Comme bien d'autres gars dans son cas, il devait coucher dans les vieilles bâtisses lézardées et hantées de chats ailés, de reptiles pattus, datant de l'établissement des premiers colons et depuis longtemps abandonnées.

Il mendiait, bien que ce fût rigoureusement interdit. Il avait même, parfois, connu la prison pour tentative de vol.

Et quand il s'enivrait, on se demandait où il avait pris l'argent nécessaire.

Mais comme à Bételgeuse VI les gens convenables, hors les médecins, quelques vaillantes infirmières et les militaires de la base, ne demeuraient jamais que le temps d'une escale, nul n'avait longtemps porté son intérêt sur ce pauvre débris humain.

Il devait avoir glané tout de même un peu d'argent, puisqu'il s'était risqué au bar des *Trois-Comètes*.

Eggor, un type du Sextant, dur et sans trop de scrupules, n'aimait guère le voir chez lui parce qu'il ennuyait les clients en essayant de leur vendre ses photos et en leur racontant ses histoires.

Il voulut le chasser mais l'homme montra quelques pièces. Eggor haussa les épaules. Puisqu'il pouvait payer ses consommations, il n'avait qu'à rester. Il lui recommanda seulement de ne pas importuner la clientèle et se hâta de verser à boire à un groupe de sous-officiers martiens fraîchement débarqués et qui se plaignaient de la tristesse de l'escale.

L'homme allait, boitant terriblement. Il avait dû avoir une jambe cassée dans quelque accident spatial, ça se voyait. Il était en loques avec un faciès horriblement ridé, couleur de ces homards des mers terriennes, quand ils sont cuits. Mais il y avait encore une faible

lueur d'espoir au fond de ses yeux gris.

Deux jeunes femmes, du genre facile, riaient et fumaient avec deux aspirants venus de Bellatrix. Le quatuor faisait beaucoup de bruit autour d'un box-flugg, lointain descendant des juke-boxes de la vieille Terre où le gagnant faisait jaillir des ondes lumineuses et sonores qui donnaient une séquence de strip-tease en relief.

L'homme écouta une minute les plaisanteries douteuses émanant de ce groupe. Mais ce qui l'intéressait, c'était celui qui rêvait, seul, à sa table.

Un jeune homme en lequel le clochard, avec un instinct infailible, avait reconnu un de ses coplanétriotes. S'il n'était pas né sur la Terre, il devait au moins être originaire de Vénus ou de Mars. Un beau gars, brun, avec un regard clair perdu on ne savait où, si absorbé par ses pensées que sa cigarette de faoz se consumait toute seule entre ses doigts, devant un verre de ztax auquel il n'avait pas touché.

Le misérable jeta un regard au comptoir. Eggor plaisantait avec les Martiens, et d'ailleurs les deux filles, avec ceux de Bellatrix, le masquaient en partie.

– Monsieur...

Il avait parlé en spalax, le langage-code des gens de l'espace. Mais il gardait l'accent de la Terre. Le jeune homme sortit de son rêve, eut un vague sourire et le regarda sans antipathie, sans répugnance.

– Oui ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Puis réalisant l'aspect minable de son interlocuteur, le masque douloureux qui était le sien, il porta la main à la poche de sa combinaison d'escalade de nylon blindé impeccable.

Le clochard secoua la tête.

– Non. Pas d'aumône. Du moins, pas de vous... Vous êtes terrien, hein ?

– Oui. Vous aussi, j'imagine... à votre accent.

Ils laissèrent tomber le spalax et parlèrent terrien. Le jeune officier écoutait distraitement sans trop y croire les histoires du vieux marin. Il lui faisait une charité comme une autre, parce qu'il le sentait bien malheureux et que c'était un coplanétriote perdu sur cette triste planète.

Soudain, il n'écouta plus, se leva en disant « Pardon ». Son visage s'était subitement éclairé, et il s'élançait, les mains tendues, à la rencontre de celui qui entrait dans le bar des *Trois-Comètes*, flanqué d'un animal invraisemblable, un chien énorme dont les membres antérieurs membraneux se repliaient sur son corps, comme ceux d'une chauve-souris géante.

– Bruno... cher Bruno ! Enfin ! Quel bonheur de se retrouver ici !

– Mon bon Luddy ! Quand j’ai reçu ton sidéropneu, je n’osais y croire !

Le clochard s’était un peu retiré, interrompu dans son récit. Il soupira. Encore un qui se moquait pas mal des fameuses photos et du secret de la limite.

Il demeura un peu à l’écart, près du box-flugg. Il semblait profiter du strip-tease des créatures jaillies de l’appareil mais, attentif, il écoutait les deux jeunes gens.

Il avait été frappé par le nouveau venu, un gaillard aux yeux verts, au front haut, sous des cheveux bouclés coupés court. D’ailleurs, les deux filles ne s’y étaient pas trompées et leurs faces trop maquillées, empreintes du non-espoir des dévoyées, avaient réagi à son apparition. Il était de ceux qui intéressent les hommes et qui bouleversent les femmes.

Le clochard savait maintenant que Luddy Clark était officier du service scientifique et en stage dans la cité pour quelques mois. Par hasard, un heureux hasard, son ami le chevalier Bruno Coqdor faisait escale à Bételgeuse VI, et ils s’étaient donné rendez-vous aux *Trois-Comètes*.

« Des Terriens... » se disait le misérable, le cœur gros, il ne savait pas trop pourquoi.

Deux amis terriens contents de se revoir. Mais l’un ne faisait que passer et l’autre partirait avant la fin de l’année cosmique. Alors...

Tandis que lui...

Coqdor caressait, en parlant à Luddy Clark, la tête de son monstre familier qui s’était couché contre sa jambe. Eggor lui avait apporté un verre de ztax. Les jeunes gens évoquaient des souvenirs communs, parlant de leurs années d’études dans divers collèges, de Paris d’abord, puis des stages à Alpha du Centaure où on formait les navigateurs spatiaux, quelle que soit leur future spécialité.

Ils s’étaient connus à l’I.H.E.I. (Institut des Hautes Études Interplanétaires), Coqdor venant de France et Clark d’Amérique du Nord. Et c’était la première fois qu’ils se revoyaient depuis trois ans, bien qu’ayant fréquemment correspondu.

Le clochard se décida, s’approcha et, sans mot dire, jeta quelque chose sur la table, devant les deux amis.

– C’est vrai, dit Luddy avec son bon sourire, je vous avais oublié...

– Oh ! dit le vieux, tout le monde m’a oublié. Mais vous êtes mes coplanétriotes ; vous ne vous moquerez pas de moi comme les autres.

Les photos en reliefcolor étaient un peu passées, et le papier jaunissait sur les bords. Des coins avaient été cassés et on voyait sur les images, très belles encore, des traces de doigts.

Coqdor les prenait une à une :

– Dieu du cosmos... d'où viennent ces vues ? Je ne connais aucune civilisation semblable ! Et ces magnifiques types humains ! Ces superbes athlètes ! Ces créatures merveilleuses ! Voilà un modèle de cosmonef encore jamais aperçu. Dites-moi...

Il se tournait vers le clochard, lequel était intimidé devant la splendeur des yeux verts. Il se sentait fasciné, mais ne trouvait aucune dureté dans ce regard extraordinaire. Au contraire, une impression de bonté profonde, celle des âmes qui ne sont impitoyables qu'aux forces du mal, qui ne se détournent que des êtres mesquins et vils.

– Vous permettez ? demandait le docteur Luddy Clark.

Tandis que le clochard racontait pour la millième édition son histoire, à Coqdor cette fois, Luddy regardait les photos.

Des villes, des palais, des machines inconnues et des navires de rêve. Des êtres d'un monde mystérieux... Des déesses de beauté et de grâce...

Soudain, Coqdor, qui écoutait avec attention, quoique demeurant impassible, fut surpris par l'exclamation de Luddy :

– Elle ! Elle ! Non ! ce n'est pas possible ! C'est elle ! Oh ! vieux marin, dites-moi... quelle est cette femme ? Celle qui figure ici...

Luddy était soudain dans un état d'exaltation qui contrastait avec son attitude généralement rêveuse, son visage empreint de la sérénité des scientifiques.

Le vieux matelot le regarda, avec un drôle de sourire.

– Ah ! vous la trouvez belle ? C'est vrai... Elle devait être formidable... Ils sont d'ailleurs tous formidables, les Syrrax...

– Les Syrrax ?

– Oui. On ne sait pas grand-chose d'eux. Sinon que ce sont des gens étranges, qu'on arrive jamais à les toucher, bien qu'ils soient apparents comme vous et moi. Ils habitent la Galaxie 1026. Du moins, certaines planètes de la galaxie en question.

– La Galaxie 1026, remarque Coqdor. Mais il me semble... N'est-ce pas la dernière référencée au-delà d'Andromède et des autres ?

– Et bien plus loin encore, Monsieur. Notre astronef est sans doute le premier à l'avoir atteinte. Et nous avons calculé, alors, que c'était la toute dernière avant la limite, la grande limite au-delà de laquelle il n'y a plus de galaxies, plus rien...

Il raconta alors l'histoire de son expédition et comment il avait connu les braves gens de Hôwa-Tal et les Syrrax supérieurs, ce qu'il savait sur le Grand Rayon Livide et la frontière cosmique, enfin ce qu'il y avait aussi à savoir sur les redoutables Hobbals.

– Comment ? s'écria Luddy, comment peut-on aller si loin ?

Même en utilisant le sous-espace, il faut un temps qui dépasse une vie humaine. Ce n'est pas possible.

– Si, dit le vieux. Il faut retrouver la boussole géante qui indique le moyen de passer par le tunnel...

– Qu'est-ce que ce charabia ? Tu te moques de nous...

– Laisse-le parler, Luddy, dit Coqdor. C'est intéressant.

Le matelot boiteux lui jeta un regard de reconnaissance.

– Vous avez raison, Monsieur. Votre ami est jeune et bouillant, et la photo lui a tourné la tête... Pour revoir cette femme, il irait au bout du monde...

Il eut un rire un peu douloureux qui ressemblait à un hoquet.

– Eh bien... C'est justement le bout du monde...

– Alors, dis-nous comment y parvenir ?

Le matelot parla alors de certaine planète située dans la Galaxie 897. C'était, bien après Andromède en effet, la dernière portion de cosmos jamais atteinte. Plus loin encore, on avait repéré des mondes, mais si éloignés que nul ne s'était risqué dans les gouffres insensés séparant ces univers-îles les uns des autres.

– Il existe, affirmait le vieux marin, une carte qui indique l'entrée du tunnel d'espace. Il y a une portion de vide absolue qui va de la 897 à la 1026, bien que cette dernière ne soit qu'un point sur les catalogues du ciel. Ce tunnel semble unique dans le cosmos, et un astronef qui s'y engage va plus vite et plus aisément que dans les manœuvres subspatiales qui sont tellement risquées. Notre astronef s'y est aventuré par pur hasard.

– Cette carte ?...

– Du côté de la planète Hixxi, je crois... sur la planète Hixxi même...

Coqdor avait fait un signe à Eggor pour qu'il apportât du ztax au matelot. Le cabaretier désapprouvait ces élégants jeunes gens, mais c'étaient des clients et, après tout, il se moquait qu'ils voulussent bien perdre leur temps avec ce vieil abruti.

Revigoré par le ztax, le matelot parla de Hixxi de 897, expliqua dans quelle chaîne de montagnes se trouvait le lac. Il fallait le survoler et, à vol d'oiseau, on découvrait un minuscule archipel, des îlots rocheux disséminés à la surface dudit lac. Or ces îlots, par un étrange caprice de la nature ou, croyait-on plus volontiers, par la volonté de quelque peuple disparu, reproduisaient rigoureusement une constellation de la 897.

Deux îlots circulaires figuraient deux soleils. Une sorte de petit maelström se creusait entre les deux îlots. Si on reportait ce schéma dans le ciel, en partant de Hixxi, en allant vers les deux soleils, l'entrée du tunnel se trouvait proportionnellement à l'endroit indiqué par le tourbillon.

Coqdor et Luddy Clark écoutaient avec attention.

Luddy, survolté depuis qu'il avait vu la mystérieuse photo qu'il laissait devant lui, eût donné cher pour que le marin interstellaire eût dit la vérité, bien que cela lui parût énorme.

Bruno Coqdor, lui, tout en caressant la tête de Râx, le pstôr apprivoisé ramené de la planète Dzo, gardait un léger sourire .

Ses prodigieuses facultés médiumniques étaient en éveil. Pendant que le vieux parlait, il sondait son esprit et il avait l'étrange satisfaction d'y constater une sincérité absolue. Pas l'ombre de mensonge ni de mythomanie. L'homme devait dire vrai. Il était seulement tennaillé par une crainte, celle de ne pas être cru, ce qui lui était arrivé en permanence depuis qu'il était venu échouer misérablement sur Bételgeuse VI.

En même temps, dans le cerveau subtil de Coqdor, se gravaient minutieusement tous les détails expliqués par le narrateur. Et il savait bien que Luddy, bouleversé par la vieille photo en reliefcolor, n'oublierait rien, lui non plus.

Parce qu'il voulait retrouver la femme du bout du monde...

– C'est vraiment le bout du monde, disait le matelot. On prend le tunnel de la 897 à la 1026, une galaxie isolée, perdue comme la Terre de Feu de la Terre vers les pôles, bien pis encore... Et la dernière planète du dernier soleil de la dernière galaxie, c'est celle d'où on peut voir le Grand Rayon Livide qui indique la porte de l'au-delà. Notre capitaine, les savants qui étaient avec lui et les camarades, tous, et moi-même, nous avons voulu oser. Ils ont péri, tous. Mais on avait connu les Syrrax, depuis quelques autres terres du système. C'est grâce à un Syrrax, qui m'a donné un conseil très simple, que j'ai pu réchapper. Je suis revenu par le même chemin. Mais à partir de 897, ça s'est gâté. Nul ne me croyait, dans le monde connu. Je voulais atteindre la Terre. J'espérais que chez moi, on m'aiderait. Maintenant, je sais bien que je finirai ici.

Il fit un silence. Puis brusquement, il leva la tête et blêmit.

Coqdor et Luddy Clark regardèrent, eux aussi qui entraient. Et machinalement, quelques consommateurs tournèrent la tête tandis que Eggor, qui allait lancer le traditionnel « bonjour, Monsieur » en spalax, s'étranglait.

Le personnage était de taille moyenne, avec un faciès olivâtre, et il était hideux avec un troisième œil au milieu du front. Ce n'était pas cette particularité qui affolait les interplanétaires. Ils en avaient vu d'autres, et l'œil pinéal existait chez divers peuples, particulièrement dans la constellation du Cygne et dans les nuages de Magellan.

Mais l'homme et son costume irradiaient bizarrement. Il portait un manteau sombre dont les plis jetaient cependant des éclairs. Et sa tenue vaguement légendaire, avec des brassards et des cuissards,

et une sorte de baudrier, le tout couleur argent, émettant comme tout son être cette clarté fantomale, évoquait des temps disparus, des mondes à découvrir.

– Mille comètes, dit Luddy, on jurerait que ce type est la projection lumineuse d'un univers disparu depuis cent millions d'années, comme les télescopes électroniques en accrochent parfois sur les ailes de la lumière.

– Oui. Serait-ce un de tes Syrrax ? demanda Coqdor, gaiement.

Mais Râx s'était levé tout à coup. Il sifflait rageusement et Coqdor voulut le faire taire d'une tape sur la tête.

– La paix, Râx...

Le nouvel arrivant avançait au centre du bar, sans se soucier d'Eggor qui lui demandait s'il voulait une table puisqu'il ne venait pas au comptoir. Les filles le regardaient avec un peu de crainte, visiblement peu soucieuses d'accorder leurs faveurs, fussent-elles tarifées, à cet homme peu amène.

Mais l'inconnu fixait le groupe sans se soucier du pstôr qui, malgré Coqdor, semblait encore en colère.

Coqdor, les sens en éveil, cherchait à sonder l'esprit du nouvel arrivant et éprouvait sans doute la plus grande surprise de sa vie médiumnique.

Luddy crut entendre le matelot murmurer :

– C'est un Hobbals...

À ce moment, l'inconnu ferma les yeux. C'est-à-dire qu'il ferma ses yeux « normaux », ses deux yeux bilatéraux, tandis que s'ouvrait le troisième œil, le pinéal, qui était demeuré jusqu'alors paupière close.

Une fraction de seconde, il prit un aspect cyclopéen puis tout de suite, il battit des cils et redevint apparemment normal, autant que pouvait l'être un personnage doué de trois yeux.

Et il tourna les talons, passa la porte et disparut si vite que nul ne songea seulement à le héler.

Mais une des filles jetait un cri aigu, un de ces cris de femme qui exprime la terreur la plus violente.

Coqdor et Luddy Clark voyaient le matelot affalé sur la table. Ils essayèrent de le soulever.

– Bolides et météores ! Il n'est tout de même pas mort chez moi ! s'écria Eggor, fortement ennuyé.

Coqdor secoua la tête.

– Hélas ! si. Mort comme foudroyé !

Luddy s'était précipité comme un fou et était sorti à la recherche du singulier cyclope que le vieux matelot avait désigné comme étant un de ces Hobbals qui, selon les Syrrax, voulaient conquérir l'univers.

Râx sifflait douloureusement, s'écartant du cadavre. Déjà, on avertissait la police, Eggor se pliant à la loi en vociférant contre ce vieil ivrogne venu lui faire des ennuis en mourant.

Luddy Clark revint. Il eut un geste vague :

– Rien. On dirait qu'il s'est volatilisé.

Il regarda Coqdor. Ils pensaient silencieusement aux histoires invraisemblables que le malheureux leur avait racontées depuis une heure. Avait-il puisé cela dans le ztax ? Ou était-ce le suprême témoignage du seul homme revenu de la frontière du monde ?

Mais les photos étaient là, qui corroboraient ses dires.

Pourtant, il n'y avait aucun document sur les Hobbals et c'était dommage. Il n'en était pas moins vrai que celui qui était entré, offrait un signalement correspondant rigoureusement à celui des monstrueux ennemis des Syrrax et, paraissait-il, du cosmos tout entier. Du moins d'après le vieux marin des étoiles.

On attendait la milice qui devait venir faire le constat.

Coqdor était perplexe.

Il avait voulu sonder l'esprit du Hobbals aux trois yeux. Or il n'avait rien rencontré. Ni un esprit ouvert qui se laisse complaisamment sonder et dans lequel il pouvait lire à livre ouvert ni un de ces cerveaux butés, méfiants, qui semblent avoir peur de leurs propres pensées et que nul voyant ne saurait élucider.

Rien. Derrière l'œil triple, il n'y avait que le néant, et c'était ce qui intriguait Coqdor.

Au loin, on entendit vrombir les héliscooters de la milice.

CHAPITRE II

Le chef de patrouille était énervé. On l'avait fait venir aux Trois-Comètes pour un soi-disant crime. Or il ne trouvait que le corps du vieux clochard qu'il connaissait comme tout le monde à Bételgeuse VI. Et les premières constatations, exécutées par un spécialiste au stéthoscope électronique portable, attestaient que le matelot était mort d'une crise cardiaque, ce qui ne surprenait personne.

Par acquit de conscience, il avait interrogé tous les présents, depuis Eggor jusqu'aux deux entraîneuses, et aussi les hommes de Mars et de Bellatrix.

Il avait salué le docteur Luddy Clark, qu'il connaissait et montré une certaine déférence envers Bruno Coqdor qui avait décliné sa qualité de chevalier de l'Empire terrien, respecté dans tous les mondes connus.

Pourtant, les témoins avaient signalé l'entrée impromptue et la disparition tout aussi instantanée du cyclope. Naturellement, les miliciens avaient déjà mis en route un *dispatching* efficace à travers la cité. Mais, par sa radio portative, le chef de patrouille apprenait que nulle part on n'avait vu de cyclope à Bételgeuse VI.

Il avait demandé s'il s'agissait d'un Nuage ou d'un Cygne, les deux races, bien que possédant les mêmes caractéristiques oculaires, étant par ailleurs morphologiquement très différentes.

Les témoins étaient restés assez vagues. Coqdor et Clark, eux, avaient affirmé que l'homme aux trois yeux n'était ni Nuage ni Cygne.

Bref, le milicien ne trouvait là qu'incohérence. Pour lui, le vieux marin, s'étant enivré une fois de plus, usé par la misère et peut-être aussi un peu la démence (c'était sa réputation dans la cité), avait succombé à une défaillance cardiaque.

Les miliciens, le rapport terminé, enlevaient le corps du matelot aux fins d'autopsie éventuelle et de désintégration assurée. Au moment de sortir du bar, leur chef revint vers les deux Terriens.

– Excusez-moi, Chevalier, et vous aussi docteur... Pour le dossier, je vous prie de me remettre les photos. Ces photos qu'il

essayait de vendre à tout le monde en racontant je ne sais quelles histoires du bout du monde.

Coqdor lut, avec une acuité particulière, dans le cerveau de Luddy.

Son ami était désolé, subitement, à l'idée de se séparer du précieux cliché montrant la jeune femme inconnue qui semblait le fasciner.

– Excusez-moi, lieutenant, dit-il, mais je veux moi-même établir un rapport précis sur cette affaire, l'homme m'ayant parlé avant de mourir. Voulez-vous me laisser libre disposition des clichés ? Bien entendu, si la milice désire en faire tirer des photocopies, je les lui remettrai en temps et en heure...

Ce n'était peut-être pas très régulier, mais l'officier milicien n'osa s'opposer au chevalier de la Terre. Il salua, après avoir acquiescé et prit congé au grand soulagement d'Eggor qui détestait voir la milice aux *Trois-Comètes*.

– Enfin, dit-il, on est débarrassé de ce vieux fou...

Une des filles parlait de l'homme aux trois yeux assurant que son apparition annonçait de grands malheurs.

Coqdor et Luddy n'en entendirent pas davantage. Ils avaient payé les consommations et s'éloignaient à travers les rues à peu près désertes. Il faisait nuit mais la température était relativement douce, le grand vent de Bételgeuse VI ne soufflant guère ce soir-là. Tous deux étaient très troublés et ne considéraient pas l'aventure comme banale, à l'instar du milicien qui, sans doute, n'avait jamais écouté attentivement le récit, toujours renouvelé, du rescapé du bout du monde.

Au bout de quelques instants de marche en silence, Luddy, fébrile, demanda brusquement :

– Ton avis, Bruno ?

– Mon avis ? Cet homme n'était pas fou. Il venait vraiment de la frontière du monde. Je suis sûr qu'une expertise minutieuse prouvera que les clichés sont réels, non truqués, non empruntés à un film. Et l'arrivée inattendue de ce cyclope a confirmé étrangement les révélations de ce malheureux venu finir ici si misérablement.

– Coqdor ! Coqdor ! C'est l'homme aux trois yeux qui l'a tué, n'est-ce pas ?

– Comment l'affirmer ?

– Toi qui a tant de pouvoir, que n'as-tu sondé son esprit pour savoir si ses intentions étaient criminelles...

Coqdor expliqua alors qu'il avait bel et bien tenté une incursion dans le cerveau du cyclope et quelle étrange constatation il avait faite.

– Rien ? Pourtant, il l'a tué rien qu'en le regardant !

– Il est possible, dit doucement Coqdor, que le vieux soit simplement mort d'émotion. Défaillance du cœur, ainsi que l'a conclu le rapport des miliciens...

– Non, non ! dit Luddy avec exaltation. Il l'a tué ! C'était un Syrrax.

– Tu es hors de toi, Luddy. N'as-tu pas compris ce que disait ce pauvre homme ? Il s'agit non d'un de ces braves Syrrax, mais d'un Hobbals, ennemi de tous les humanoïdes du cosmos. D'ailleurs, si tu regardes les clichés, tu pourras constater, ainsi que le vieux le disait lui-même, qu'il n'y figure aucune photo de cyclope. Les Syrrax, eux, sont normaux, du moins en apparence, conclut-il après un soupir.

Luddy s'était arrêté au milieu de la rue.

– Dis-moi, Bruno...

Dans le reflet d'un haut lampadaire au néon magnétisé, il vit le sourire qui venait sur le noble visage du chevalier terrien.

– Tu veux « sa » photo, n'est-ce pas ? Sa photo à « elle » ?

Luddy rit, un peu nerveusement.

– Comment tricher, avec toi ? Toi qui lis dans les cerveaux... et sans doute aussi un peu dans les cœurs...

Coqdor lui donna une grande tape sur l'épaule.

– Voilà une bonne parole, Luddy. Oui, sans avoir besoin de te sonder beaucoup, je pense bien que la possession de cette photo ferait de toi, présentement, le plus heureux des jeunes toubibs en mission sur Bételgeuse VI. Tiens, la voilà...

Il sortit le paquet de clichés, choisit celui qui convenait et l'offrit à son ami.

– Ah ! si tu savais, avoua Luddy. Ce visage ! Je ne puis m'en détacher.

Coqdor regardait, par-dessus son épaule, dans la clarté douce du néon magnétisé.

– Il est vrai qu'elle est d'une fascinante beauté. Étranges Syrrax, qui apparaissent et disparaissent à volonté, que nul ne doit toucher et qui, à leur arrivée comme au départ, vous disent « Zaiao » en guise de bonjour et de bonsoir...

Ils s'étaient remis en marche. De temps en temps, sous les grands arcs, Luddy sortait de nouveau le cliché et ne se lassait pas de le contempler.

Râx courait à leurs côtés. Parfois, fatigué de poser ses membres sur le sol, il s'envolait et on le voyait autour des lampadaires, comme une immense chauve-souris. Son aspect intriguait un peu les isolés qu'on rencontrait parfois. Mais d'une planète à l'autre, il existait tant d'animaux étranges !...

Luddy rêvait tout haut.

– Donc... en passant par la Galaxie 897, on franchit le tunnel

de vide qui équivaut à je ne sais combien de milliards d'années de lumière, et on arrive à la frontière du cosmos. Là, vivent les Hobbals et les Syrrax...

– Et ta dulcinée, dit Coqdor avec une aimable ironie.

– Oh ! Bruno... Si une expédition allait là-bas !...

– Ne t'énerve pas, coupa le chevalier. Même si nous rapportons les révélations de ce pauvre malheureux, même en montrant les photos, nous ne déciderons jamais aucun empire du cosmos à risquer un astronef pour tenter pareille folie. D'ailleurs, bien que je sois sûr que cet homme ait été sincère, rien ne prouve qu'il ne fût pas dans l'erreur.

– Mais les photos ?

– Réelles, je n'en doute pas. Qui te prouve cependant qu'elles aient été prises au bout du monde et qu'elles émanent, soit des Syrrax, soit des cosmonautes ?

Luddy baissait la tête en marchant. Coqdor se fit amical :

– Tu t'illusionnes, Luddy. Parce que cette photo représente pour toi la femme idéale.

Le jeune médecin tourna les yeux vers le chevalier et, dans les vagues reflets d'un lampadaire encore éloigné, Coqdor lut une émotion intense sur ce juvénile visage.

– Si tu savais ! Ne te moque pas de moi ! Mais je rêve d'elle ! Celle que j'aimerai... J'ai été créé et mis au monde pour l'aimer... Celle dont les très jeunes gens commencent à rêver à seize, à dix-sept ans, c'est elle ! Oui. Cela te paraît idiot. Mais j'y crois. Rêves nocturnes nés du monde d'Hypnôs ou pensées vagabondes de l'éveil, tout nous mène vers un même idéal. Eh bien, depuis toujours, je catalyse cet idéal en un amour unique. Les traits exacts me fuyaient toujours, comme cela est normal en pareil cas... Juge de mon émotion, tout à l'heure, juste avant la mort du matelot, quand j'ai aperçu cette photo.

Une fois de plus, il la tira de sa poche.

– Elle ! Il n'y a aucun doute à ce sujet. L'unique ! Et qui existe vraiment !

– Seulement, pour la rejoindre, il faut gagner l'extrémité du monde !

– Coqdor, dit Luddy d'une voix étrange, pour la retrouver, j'irais même au-delà s'il le fallait !

Coqdor demeura muet. Une sensation mystérieuse venait de le traverser, comme si les paroles naïves et sincères de ce scientifique évolué correspondaient à une énigmatique et bouleversante prophétie des jours à venir.

– Il faut rentrer, Luddy. Allons nous coucher.

Ils se serrèrent longuement la main et se quittèrent après avoir convenu d'étudier de nouveau la question dès le lendemain. On

verrait, à tête reposée, s'il y avait lieu d'alerter ou non les pouvoirs galactiques sur l'existence éventuelle des Syrrax, la menace des Hobbals et la position éventuelle (mais non démontrée) de la Galaxie 1026 à l'extrémité du cosmos.

Coqdor siffla Râx, et Luddy vit disparaître sa haute silhouette autour de laquelle tournoyaient les ailes aux lignes heurtées du monstrueux pstôr.

Seul, il déambula un moment dans les rues de la cité avant de regagner son studio dans la partie neuve de la ville, proche de l'astrodrome.

Le vent soufflait à peine, par exception et, l'heure étant très avancée, on ne voyait plus personne.

Les dernières enseignes des bars s'éteignaient. Il ne devait plus y avoir d'ouvert que quelques boîtes dont la fréquentation ne tentait guère l'idéaliste qu'était Luddy Clark.

Le jeune médecin marcha un bon moment. Tout à coup, il lui sembla qu'il était suivi. Il se retourna, ne vit rien mais, un peu plus loin, il crut discerner de nouveau l'écho de pas résonnant dans le silence de la nuit. La sensation était désagréable. On savait que Bételgeuse VI n'était pas particulièrement bien famée, avec tout un résidu humain, débris des équipages d'astronefs, remugles vivants de tous les pirates de galaxies.

Luddy, sportif et énergique, n'avait pas peur d'une agression. Mais il gardait le désagréable souvenir de la mort du marin consécutive, selon lui, à l'entrée intempestive de l'homme aux trois yeux.

Trois fois encore, il eût juré qu'un inconnu lui emboîtait le pas tout en demeurant invisible. Mais il ne vit rien d'anormal et rentra enfin chez lui.

Il fuma une cigarette en regardant la photo qu'il avait calée sur son lit avec un coussin pour la contempler à l'aise.

On comprenait qu'à plusieurs reprises, des personnages divers aient offert au matelot de lui acheter ce cliché et celui-là seul. Mais il avait toujours refusé, voulant vendre tout le lot avec son secret.

Elle avait vingt ans, guère plus. La pureté incomparable des traits s'accompagnait d'une expression de bonté infinie, mais sans hauteur, avec cette gentillesse des très jeunes filles qui savent unir la grâce à la franchise la plus spontanée.

L'or des cheveux, fidèlement mis en valeur par le reliefcolor, ne ressemblait à rien de connu, pas plus que le coloris de la bouche qui évoquait les cerises vermeilles des printemps incomparables de la planète-patrie, la Terre. Et surtout, la couleur des yeux, indéfinissable comme la profondeur des ciels vus d'une planète particulièrement favorisée, et ponctuée comme eux d'une poussière d'étoiles.

Luddy rêva un moment. Mais il était tard. Il fallait se reposer. Il alla prendre une douche, passa un pantalon de pyjama, vint se jeter sur son lit sans éteindre la lumière. Il fumait une dernière cigarette tout en regardant encore la photo, placée cette fois à son chevet.

– Zaiao, dit une voix, dans la pièce.

Luddy était tellement dans son rêve qu'il crut rêver, suggestionné par l'idée fixe qui l'enchaînait au cliché.

Il fallut que l'inconnue répêât gentiment le « zaiao » amical des Syrrax pour qu'il sortît de sa torpeur.

L'homme demi-nu tressaillit tout à coup. Il tourna la tête, jeta sa cigarette d'un geste instinctif et bondit de son lit comme catapulté par une rampe de lancement de cosmonef géant.

– Oh ! fit-il. Non ! Non ! Ce n'est pas vrai !...

– Mais si, c'est vrai, dit la jeune femme en pur spalax, langue qu'il avait utilisée. Ne me reconnaissez-vous pas, depuis deux heures que vous passez à regarder mon image ?

Il n'était plus seul dans la pièce. Il y avait là une très jeune femme vêtue d'une robe bizarre mais très seyante, évoquant le sari des Indes de la Terre. Dans ses plis d'un bleu chatoyant, elle dressait un corps parfait mais chaste à force de beauté. Et son visage, Luddy Clark le reconnaissait, bien qu'il ne l'eût jamais vu au naturel.

– Vous... C'est vous !...

– Mais oui, dit-elle. Je suis Strya, la Syrrax

– Strya... Dit, extasié, le fils de l'Amérique terrienne.

Soudain, il bondit, eut un geste de rage.

– Ah ! mais je deviens idiot de croire à cela ! Je suis médecin, biologiste, diplômé de l'Institut des Hautes Études Interplanétaires. Je suis à des milliers d'années de lumière de ma planète-patrie, sur Bételgeuse VI.

– Qui vous dit le contraire ? Tout cela vous interdit-il d'être galant avec une femme ?

Foudroyé, Luddy la regarda, s'aperçut de sa tenue et, rougissant, saisit rapidement sa veste de pyjama qu'il se hâta de boutonner.

Elle rit.

– Allons, voilà que vous devenez raisonnable et réaliste. Docteur Luddy Clark, je suis heureuse de vous connaître...

– Oh ! Mademoiselle Strya !...

Éperdu, ne cherchant plus à raisonner en savant rationaliste, il s'élança.

Elle cria :

– N'avancez pas ! Ne me touchez pas, ou je disparaîs !...

Il n'entendit pas et se précipita. Il ne rencontra que le vide. Strya venait de s'annihiler et le studio lui parut soudain aussi vide

qu'un sépulcre.

Il poussa un gémissement à fendre les roches les plus dures d'Aldébaran 80 qui, comme chacun sait, ont résisté jusqu'ici à toute désintégration, fût-elle atomique.

Il demeurerait accablé, la tête entre les mains, se traitant d'âne bête, et se demandait si tout n'était pas phantasme, quand il entendit de nouveau

« Zaiao ». Il se retourna et revit Strya debout près du lit.

– Non... Ne bougez pas. D'ailleurs, près du lit d'un jeune homme, ce n'est pas ma place, n'est-il pas vrai ? Voulez-vous m'autoriser à m'asseoir ? Mais en promettant de ne pas me toucher ?

Oui, oui, bafouilla Luddy, avançant un fauteuil *relax*.

Elle traversa le studio, vint y prendre place en drapant habilement sa tunique et en lui adressant un sourire qui lui ouvrait le chemin des cieux.

– Voulez-vous... un whisky ? Une cigarette ?...

Elle secoua ses extraordinaires cheveux blonds.

– Non. Rien de tout cela. Rien de votre monde. Oui, vous saurez plus tard... Merci, docteur Clark, de vous intéresser à moi, à nous... Vous ne le regretterez pas... Au nom du cosmos... écoutez-moi. Le vieux marin a dit vrai... Vous avez vu les clichés ? C'est réel ; il est allé jusqu'à la dernière planète existant au-delà de toutes les galaxies. Ici finit le Monde, et c'est la vérité. Il a connu les Syrrax. Il a éventé la menace des Hobbals. Mais ce soir, et c'est pour cela que je viens, un Hobbals l'a tué avec son œil trois, l'œil de mort de ces maudits. Docteur Clark ! Criez la vérité au monde ! Il faut venger les Syrrax, arrêter l'invasion des Hobbals !

– Venger les Syrrax ?

– Les Hobbals nous ont porté des coups mortels. Mais vous pouvez sauver le reste de l'univers.

– Que faut-il faire ?

– Rien de plus que ne vous a révélé le matelot. Partir pour la Galaxie 897, retrouver la boussole géante, l'archipel-carte qui indique l'entrée du tunnel intergalactique. En quelques heures, vous traverserez cent milliards d'années de lumière. Vous serez dans la 1026. Le peuple Hôwa-Tal vous indiquera la route pour la planète suprême. De là, vous pourrez agir contre les Hobbals. Face à la limite où brille le Grand Rayon Livide. Mais vous savez tout cela ! Irez-vous ?

– Oui, s'écria Luddy, éperdu. Oui. Si je dois vous y retrouver...

Elle eut un sourire un peu triste.

– Si vous vous y rendez, il y a beaucoup de chances, en effet, pour que nous nous y rencontrions.

Luddy passa une main tremblante sur son front baigné de

sueur.

– Mais après tout... pourquoi ce voyage fantastique ? Puisque vous êtes là avec moi... près de moi... et que je vous...

– Chut ! dit-elle, vous ne me connaissez pas...

– Moi ? cria, éperdu, le jeune Terrien. Je vous aime depuis l'éternité.

– En tout cas, dit-elle avec une expression qui enregistrait favorablement cette déclaration émouvante, il est nécessaire de venger les Syrrax et d'entraver l'action des Hobbals. Et moi, je dois retourner aux frontières. Venez avec des croiseurs, des armes... Ils menacent l'univers, je vous l'assure. Non, n'approchez pas, ne me touchez pas...

Luddy s'était jeté à genoux.

– Je ferai tout, je vous le jure. Je déciderai les empires. J'irai là-bas avec une armada...

Elle lui tendit la main en un geste exquis. Lui, sur les genoux, devant elle, avança instinctivement le visage pour lui baiser le bout des doigts.

Il ne rencontra rien et le baiser se perdit dans le vide.

– Zaiao, entendit-il encore.

Il n'y avait plus personne dans le fauteuil *relax*. Strya avait disparu cette fois définitivement. Mais sa photo trônait toujours près du lit.

Le docteur Luddy Clark éclata en sanglots. Puis il se releva, courut au vidéophone et réveilla Bruno Coqdor en plein sommeil.

CHAPITRE III

Les huit jours qui suivirent – huit mornes journées de Bételgeuse VI – furent un supplice pour le docteur Luddy Clark.

Le vent avait recommencé, amenant froid et neige. L'étrange cité, avec ses bâtiments modernes flambants neufs, se dressant près d'autres bâtiments de même style, mais déjà vétustes et effondrés, n'était pas particulièrement réjouissante, et ses maisons de plaisir tentaient vainement de créer une ambiance agréable, mais la diversion était mince. Et Bételgeuse VI ressemblait à tous les ports galactiques, avec son potentiel de désespoir et de vices divers.

Luddy rongea son frein. Sur le conseil formel de Coqdor, il avait gardé ses observations pour lui. Coqdor préférait le silence du moins provisoirement. Lui-même avait sondé psychiquement les fameuses photos et avouait n'y percevoir aucune radiation humaine, ce qui était inquiétant.

Un autre souci dévorait Luddy : Coqdor repartirait bientôt. Il n'était qu'en transit à Bételgeuse VI et attendait son ordre de mission. Luddy se trouverait alors bien seul avec ses pensées.

Il avait vainement espéré le retour de Strya. Mais la belle Syrrax n'avait plus donné de ses nouvelles. Pas plus, d'ailleurs, que l'homme aux trois yeux, le Hobbals, que Luddy s'obstinait à considérer comme l'assassin du vieux matelot des étoiles.

Le jeune médecin s'acharnait au travail, au dispensaire où il avait été affecté. Cependant, sa pensée vagabondait, et tandis qu'il examinait les matelots sur le départ, leur faisant passer de nombreux tests, il se surprenait à sombrer dans de fâcheuses distractions.

Il rêvait à Strya.

Il en était sûr, elle était venue. Ce n'était pas un rêve ni une

hallucination. D'ailleurs, le cyclope, probablement de même nature que la jeune Syrrax, avait été vu de diverses personnes et de Coqdor lui-même.

Il eût donné sa vie pour la revoir, mais il devait se contenter de contempler, des soirées entières, la merveilleuse photo qui la montrait avec ses cheveux d'or rare et ses yeux parsemés d'étoiles.

Il ne sortait plus, malgré les pressions de Coqdor. Il avait même refusé d'accompagner son ami au kineramascop. Rien ne l'intéressait, que penser à l'inconnue, ce qui inquiétait fortement Coqdor.

Un soir que Luddy, seul dans son studio, écoutait vaguement la radio lui déverser de la musique douce, fond sonore qui favorisait sa rêverie, en savourant une cigarette de faoz, le vidéophone sonna.

C'était Coqdor. Les deux garçons se sourirent d'écran à écran.

– Qu'est-ce qui se passe ? Je t'ai dit que je ne voulais pas sortir. Mais si tu veux monter prendre un verre chez moi...

– Tais-toi, crocodile en bocal, coupa Coqdor. J'ai du nouveau, mon vieux. Et quel nouveau !...

– Strya ? Les Syrrax ? On les a vus ?

– Ne t'énerve pas. Non ; à ma connaissance, nul n'a vu ta beauté mystérieuse et un peu facétieuse. Mais des phénomènes particuliers sont signalés, tiens-toi bien : du côté de la Galaxie 897...

– Celle où doit s'ouvrir le tunnel qui conduit à la 1026 ?

– Exactement. Des astronefs inconnus, d'un modèle absolument inédit, ont été signalés. S'agit-il d'une reconnaissance ? C'est probable. 897, c'est le dernier monde connu des hommes, notre frontière, en somme, tant que nous n'aurons pas virtuellement rejoint la vraie limite de l'univers. On a dépêché des croiseurs à leur rencontre. Ils ont fui et, tiens-toi bien, semblent s'être volatilisés dans l'espace...

– Qu'est-ce que tu en conclus, Coqdor ? demanda Luddy qui étouffait d'émotion.

– De deux choses l'une : ou ils sont de la nature de ta belle amie et de l'homme aux trois yeux et apparaissent et disparaissent à volonté, ou ils ont fui par le tunnel intergalactique...

– Tu crois que ce sont des Syrrax ?

– Ou les fameux Hobbals, destructeurs desdits Syrrax et acharnés à détruire aussi l'univers connu. Ou à l'asservir, ce qui est tout aussi terrible.

– Il faut y aller. Il faut voler là-bas.

– Attends, au lieu de bondir comme un kangourou de la vieille Australie de chez nous ; il y a autre chose...

– Parle... Tu me mets au supplice...

– Oh ! ne crois pas qu'on ait rencontré la belle Strya... Non.

Mais les astronomes, alertés par cette histoire, ont braqué leurs supertélescopes en direction de la 897. C'est, tu le sais, une région cosmique où les galaxies sont de plus en plus rares. On en découvre quelques-unes sur l'horizon de l'univers. Elles semblent inaccessibles, comme la 1026, et tout cela semble donner raison à celui qui nous a légué ses photos. Or, dans toute cette contrée céleste, on a découvert des astres inconnus.

– Des étoiles ?

– Oui. Des soleils nouveaux. Des calculs minutieux ont permis de situer, autour d'eux, un cortège planétaire.

– À quelle distance ?

– Là encore, nous retrouvons les dires du vieux marin, et – cela va te faire plaisir – exactement ce que disait ton amie Strya aux cheveux d'or... Pas loin de cent milliards d'années de lumière.

– Ah ! hurla Luddy, tout est donc vrai !

– Doucement, jeune dindon. Si on aperçoit maintenant des étoiles placées si loin de nous, c'est peut-être simplement parce qu'elles s'y trouvaient il y a cent milliards d'années...

– Ou, plus exactement, qu'elles sont nées il y a ce laps de temps.

– Très juste ; et nos savants ont envisagé les deux hypothèses. Mais ni l'une ni l'autre ne démontre que ces astres mystérieux soient encore là.

Luddy allait et venait dans le studio, fumant avec fureur.

Sur l'écran, l'homme aux yeux verts se mit à rire.

– Toi, naturellement, tu penses que les planètes gravitant autour de tels soleils étaient les mondes habités par les Syrrax et les Hobbals.

– Pourquoi non ?

– Alors, ouvre tes oreilles, coursier des étoiles.

Luddy Clark se précipita vers l'écran. Sur son poste, Coqdor pouvait voir le visage de son ami qui s'écrasait, avide de savoir.

– Dis-moi, Coqdor ! Vite !

– J'ai décidé d'agir et j'ai fait un rapport sur les photos que j'ai conservées. Or on a trouvé un point commun : un des astronefs photographié chez les Syrrax, selon notre matelot, correspond exactement au modèle de ceux qui ont fait cette incursion dans la Galaxie 897.

– Ce sont eux ! vociféra Luddy. Pas de doute !

– Si. Il y a doute. Mais déjà, les empires sont d'accord, et mon rapport a fait quelque bruit. Oh ! il n'est pas question d'envoyer une flotte. Mais un simple cosmaviso.

– Je veux y prendre place ! s'écria Luddy. Je suis volontaire !

– Tu l'es. Comme moi.

– Tu pars aussi, Coqdor ?

– Oui. Et je t’ai fait inscrire. Comme « volontaire » ; je t’ai un peu forcé la main...

Luddy dansait sur l’écran, devant Coqdor qui riait de bon cœur, une gigue effrénée.

– Coqdor... Tu es un frère ! Nous partons ! Pour la 897 ! Nous trouvons la boussole-archipel ! On fonce dans le tunnel de vide ! On rejoint la 1026 à cent milliards d’années de lumière et...

– Et tout se termine comme dans les bons romans de science-fiction : le jeune et vaillant Terrien épouse la Syrrax aux cheveux d’or. Ca, mon vieux, ce n’est pas de la science-fiction, mais c’est au moins de l’anticipation...

– Ah ! cher Bruno ! Comment te remercier ?...

De chez lui, Coqdor s’amusait ferme. Mais soudain, le chevalier se sentit pâlir.

Il voyait, sur le petit écran, un singulier spectacle.

Luddy Clark n’était plus seul dans son studio.

Lui-même, interrompant sa danse du scalp, venait de s’apercevoir qu’un individu insolite venait d’apparaître spontanément auprès de lui.

Et cet homme, Coqdor le reconnaissait. Qui ne l’eût pas reconnu, d’ailleurs, puisqu’il avait trois yeux, dont un pinéal ?

Luddy voulut dire quelque chose. Prompt comme l’éclair, le monstre l’abattit d’un coup solidement appliqué sur la tempe. Coqdor jeta un cri de rage, furieux de son impuissance à secourir son ami.

Le Hobbals entendit ce cri. Il vint vers le vidéo. Un instant, son visage parut immense, envahit l’écran tandis qu’il avançait la main en dessous.

Et il n’y eut plus rien : le cyclope venait de couper l’émission.

Coqdor alertait déjà la milice, puis bondissait, emmenait Râx, sur un hélicoptère, vers le building où habitait le docteur Clark.

Le cyclope avait frappé fort. Luddy revenait à peine à lui quand son ami arriva, précédant de peu les miliciens. Le jeune médecin avait eu la tempe écorchée par le coup qu’il avait reçu.

Cependant, on constatait que le studio était soigneusement bouclé, que la fenêtre était demeurée fermée. Aucun doute n’était possible, nul ne pouvait normalement entrer ou sortir.

Normalement...

– Tu pourras faire un rapport, dit doucement Coqdor qui avait relevé Luddy, sur la visite de la belle Strya...

– Vous a-t-on dérobé quelque chose ? demandait le chef de patrouille.

Luddy regarda autour de lui. Et tout à coup, il pâlit :

– La photo... La photo de Strya...

C'était sans doute cela que le cyclope était venu chercher, car le merveilleux cliché avait disparu.

Coqdor, lui, se creusait les méninges.

– Une photo dérobée... Luddy assommé... Ces gens impalpables deviennent, à un certain moment, solides, tangibles... Ils ne sont pas de pures apparences comme nous avons pu le croire après la première incursion de l'homme aux trois yeux et celle de jolie Syrrax. Dieu du cosmos ! Quelle est donc leur nature ?

CHAPITRE IV

Le cosmaviso *Javelot* filait à une allure dépassant tout ce que les siècles précédents avaient pu promettre aux cosmonautes. Ce modèle de petit vaisseau, utilisant la forme globoïde idéale pour les voyages intersidéraux et intergalactiques, pouvait non seulement dépasser la vitesse de la lumière, mais encore, ils étaient très maniables pour les plongées dans le subespace qui exigeait, on le sait, la mise en léthargie de l'équipage et la transmutation spontanée du navire d'un point du cosmos en l'autre, à la vitesse-pensée, ce qui n'excluait pas les accidents à l'arrivée.

L'équipage choisi pour le *Javelot* était composé de marins, de techniciens et de savants triés sur le volet, tous volontaires. Coqdor s'était décidé à parler dès qu'on avait aperçu ce qu'on appelait déjà les Astrospectres : ces étoiles nées spontanément mais qui, pourtant, n'étaient pas les classiques novae, ces explosions de soleils.

De surcroît, ce qu'on pouvait estimer être une reconnaissance de la part des Hobbals dans la 897 ne laissait pas d'inquiéter. Si vraiment ce peuple avait pu détruire celui des Syrrax et, maintenant, franchissait aisément la distance vertigineuse séparant la 1026 du reste de l'univers, tout était à craindre.

Le *Javelot* avait donc pour mission de détecter les éventuels Hobbals et, Coqdor et Luddy Clark ayant dit ce qu'ils savaient, de découvrir l'entrée du tunnel intergalactique.

Maintenant, sur Bételgeuse VI, on pouvait épiloguer sur le cas du clochard mort à l'apparition de l'homme aux trois yeux. Tout s'éclairait et les fameuses photos, dont toute une planète s'était moquée, constituaient provisoirement le meilleur élément dont l'univers tout entier disposait pour faire face à d'éventuels envahisseurs.

Mais Coqdor et Clark étaient déjà bien loin de Bételgeuse VI.

Le commodore Verga, chef de l'expédition, et un jeune astronome, un Vénusien nommé Spao, étaient sans cesse en contact avec eux. Parce que les grands scientifiques de la Confédération des empires galactiques, après avoir décidé l'envoi d'un cosmaviso de reconnaissance, avaient pris des photocopies des clichés ramenés par le matelot mort. Mais les originaux étaient en possession du commandant du *Javelot*. Coqdor, en effet, dont la réputation ne cessait de croître, les avait demandés, expliquant qu'il pourrait les étudier psychiquement tout au long du voyage.

Pourtant, il se désespérait. Les radiations lui échappaient et il conversait souvent avec Luddy et Spao, tourmentés comme lui par le cas de ces individus qui refusaient tout contact corporel, mais étaient capables, à l'occasion, d'assommer proprement qui les gênait.

– Des ectoplasmes ? Cela ne tient pas debout. Des projections psychiques ? Hum... C'est douteux et peu scientifique. S'il s'agissait d'images téléportées par ondes, soit d'ordre cérébral, soit hertzomarconiennes, en aucun cas ces gens ne pourraient se matérialiser. Or il y a eu au moins un cas...

– J'en sais quelque chose, grimaçait Luddy en se frottant le front.

Il enrageait de la disparition de la photo de Strya. Mais Coqdor le consolait en lui disant que les traits de la bien-aimée doivent être fidèlement gravés dans le cœur de son amoureux. Ce qui était bien réel.

Un autre problème les tenait en éveil : celui des Astrospectres.

Cela, c'était du ressort de Spao. Le Vénusien possédait les doubles des clichés pris par les fantastiques télescopes dont disposait la galaxie. Un système de calcul électronique pratiquement infaillible donnait sans retard toutes indications utiles sur l'étoile repérée. C'est ainsi que ces novae, qui n'étaient d'ailleurs certainement pas des novae, avaient pu être situées à une distance aussi effroyable, correspondant à celle donnée par le clochard et par Strya comme séparant le monde proprement dit de la galaxie suprême, jugée inaccessible et répertoriée sous le simple numéro 1026, alors que le catalogue en comptait des milliers et des milliers d'autres.

Lui non plus ne comprenait pas et, sans doute, aucun de ses confrères du cosmos.

– Si ce ne sont pas des novae, ce qui est probable, qu'est-ce que c'est donc ?

Coqdor avait risqué une explication :

– Mon cher Spao, Luddy Clark et moi, et d'autres, ont vu apparaître un cyclope dont on n'a pas retrouvé de traces. Luddy a reçu la visite d'une charmante personne de même acabit. Enfin, l'homme à

l'œil pinéal s'est manifesté une seconde fois. Moi-même, je l'ai vu par le vidéo. Il est entré et sorti sans utiliser porte ni fenêtre. Pourtant, il a cogné... et volé. Est-ce que vous n'admettriez pas que les Astrospectres sont, en réalité, des entités semblables à nos deux personnages, capables d'apparitions et de disparitions foudroyantes ?

Le Vénusien avait fait un bond.

– Non, Coqdor, vous allez fort ! Des êtres qui passent à travers les murs et qui viennent de la limite du monde, c'est beaucoup. Mais de là à étendre l'hypothèse à la dimension des étoiles, il y a une marge ! C'est scientifiquement impossible !

– Je n'explique pas, je suppose, ami. Permettez-moi seulement de vous rappeler qu'il y a deux ou trois siècles, sur nos planètes, avant l'établissement des contacts intersidéraux, on taxait de stupidité ceux qui osaient seulement admettre l'éventualité de ces échanges interastres.

Le *Javelot* franchissait d'immenses espaces-temps, par subspace. La manœuvre était chaque fois risquée et fatiguait beaucoup les hommes. Mais on n'avait pas le choix, sinon le voyage eût duré des milliers de siècles.

Grâce à l'habileté du commodore Verga, le cosmaviso approchait déjà de la Galaxie 897, dernier connu parmi les mondes, car on ne pouvait encore officiellement homologuer le voyage du vieux marin et de ses camarades disparus dans la Galaxie 1026.

Pourtant, à bord du *Javelot*, nul ne croyait que cela relevât du domaine de la légende et s'ils étaient volontaires, ceux qui étaient à bord croyaient tous qu'ils finiraient par atteindre l'extrémité réelle du monde et peut-être même, ce qui leur donnait le vertige, la porte de l'au-delà où flambait le Grand Rayon Livide, dont nul n'avait idée.

Luddy, lui, n'avait qu'une pensée : il voguait vers Strya. Il avait longuement espéré son retour mais maintenant, il s'était confiné dans l'idée qu'elle l'attendait là-bas et ne se manifesterait plus. Sinon, il l'espérait bien, à son arrivée. Et cela lui suffisait. À son gré, le *Javelot* qui franchissait des gouffres immenses n'allait pas encore assez vite.

À plusieurs reprises, cependant, certains incidents avaient défrayé la chronique dans ce petit monde fermé que constitue un équipage d'astronef lancé dans un immense voyage.

À part les escales, on avait eu peu de distractions. Aussi, avait-on commenté abondamment ce qu'on appelait les visions de certains membres de l'équipage qui, à plusieurs reprises, prétendirent avoir entrevu l'homme aux trois yeux.

Bien que les hallucinations fussent fréquentes chez les cosmonautes, l'espace étant fertile en mirages, et la longue claustration dans les vastes cockpits risquant de créer des troubles, ni

le commodore Verga ni Coqdor, Clark et Spao n'avaient rien négligé pour interroger les sujets.

Il semblait bien que le cyclope eût fait de fugaces apparitions, si brèves, toutefois, qu'il ne s'était jamais attardé.

– L'essentiel, avait dit Clark, c'est qu'il ne se matérialise pas une seconde fois. Mais cela prouve que les Hobbals ont vent de notre expédition.

Le commodore avait, par acquit de conscience, fait fouiller son navire mais sans aucun résultat, ce qui n'était guère surprenant.

Ce fut Coqdor qui, à son tour, eut connaissance de cet étrange passager clandestin.

Il dormait quand cela se produisit. Comme il n'y avait plus de jours et plus de nuits, on avait depuis toujours divisé les « journées » spatiales en trois tranches de huit heures, et chacun se reposait à son gré au long d'une de ces séquences de temps.

Dans son étroite cabine, l'homme aux yeux verts reposait ; Râx était couché, enveloppé dans ses ailes, sur un gros coussin emporté à son intention.

Dans la minuscule cabine, à part le petit lavabo, il n'y avait qu'une armoire très adroitement combinée pour tenir un minimum de place. Elle contenait les vêtements, l'équipement et les armes du chevalier ainsi que quelques affaires personnelles.

Dont les clichés, à lui confiés par le commodore Verga. Les vieilles photos en reliefcolor que le matelot boiteux avait tant trimbalées sur Bételgeuse VI, avant de rencontrer les deux Terriens. Ce fut Râx qui réveilla son maître en sifflant de façon inhabituelle.

En homme accoutumé à une vie de combat, Coqdor avait le sommeil léger, et le moindre sifflement du pstôr le tirait du royaume des songes. Il se releva aussitôt sur sa couchette, toucha un contact et fit la lumière.

C'était d'ailleurs inutile car l'intrus qui troublait Râx était, de lui-même, irradiant. De façon légère mais assez nette. Son accoutrement fantaisiste, avec casque sculpté, baudrier et cuissards sur une sorte de tunique écarlate, et surtout le fait qu'il eût un œil au milieu du front, renseignèrent Bruno Coqdor sur ses origines.

Braqué, tous muscles tendus, son formidable esprit en éveil, prêt à la lutte psychique contre le monstre qui, peut-être, tuait d'un simple regard, Coqdor, en sous-vêtements, se dressa, faisant face bien qu'il n'eût aucune arme sous la main sinon sa propre force.

S'il ne put sonder l'esprit du Hobbals, cet esprit lui semblant tout aussi absent que lors de l'incursion d'un autre Hobbals au bar des *Trois-Comètes*, il sentit nettement que l'adversaire lançait des ondes contre lui, des ondes qui le chatouillaient au milieu du front, là où se trouve cette glande pinéale qui, chez certains humanoïdes, a dans

l'histoire des hommes donné naissance à l'œil trois.

– Canaille ! Tu veux m'assassiner ainsi !

Mais Coqdor était armé par la nature, et sa volonté, son formidable psychisme de voyant, créaient déjà une barrière protectrice.

Le cyclope dut sentir cette résistance inaccoutumée. Ses rayons nocifs se heurtaient à cette armure invisible. Mais Râx, sifflant de colère, se détendit et, étendant ses ailes qui frappèrent les deux cloisons tant la cabine était étroite, se jeta sur l'assaillant de son maître.

Et le pstôr alla s'affaler, avec un sifflement douloureux, contre la porte de la cabine. Il n'avait rien rencontré, rien heurté. Il n'y avait plus personne devant Coqdor.

Le Hobbals s'était instantanément volatilisé.

Coqdor chercha vainement la moindre trace du mystérieux agresseur.

Celui-ci ne s'était nullement matérialisé, ou tout au moins, pendant peu de temps ; ce fut sa première conclusion, puisque Râx, malgré un réflexe foudroyant, n'avait pu le saisir à la gorge comme il savait si bien le faire.

Le pstôr sifflait rageusement et reniflait tous les coins de la cabine, cherchant cet ennemi qui lui avait échappé.

Coqdor s'assit sur sa couchette, appela le petit monstre ailé, lui prit la tête et le flatta pour le calmer.

– Il ne s'est pas matérialisé...

Soudain, il bondit, si bien que Râx en parut abasourdi.

– Suis-je sot ! s'écria le chevalier de la Terre, parlant tout haut dans son exaltation. Mais si, il s'est forcément matérialisé ! Au moins un bref instant, juste quand j'ai reçu le rayon mortel que j'ai pu parer et avec lequel il a tué le matelot boiteux, à Bételgeuse VI.

Il se mordait les poings d'anxiété. Que faire pour parer un tel assaut ? Tous n'étaient pas constitués comme Coqdor lui-même et capables de barrer un meurtrier psychique.

Coqdor s'habilla, alla alerter le commodore ainsi que Luddy Clark, Spao et quelques-uns des scientifiques constituant l'expédition, en dehors des militaires proprement dits, aucune reconnaissance cosmique ne pouvant être effectuée sans des techniciens éprouvés.

Il leur narra ce qui s'était passé. Le danger lui paraissait grand. Il était à peu près hors de doute que le Hobbals cherchait les clichés détenus par Coqdor, comme il avait déjà dérobé la photo de Strya dans le studio de Clark à Bételgeuse VI.

– Le moyen de contrer les Hobbals ? Il reste à trouver ! Nous ne pouvons pas grand-chose contre les apparitions psychiques ou purement visuelles, si elles sont provoquées par un réseau d'ondes. Du

moins, dès que le monstre se matérialise, soit qu'il assomme Luddy Clark, soit qu'il tente un nouveau crime, devient-il plus vulnérable tout en étant nocif...

Luddy bondit.

– Tu as raison, Coqdor ! Je vais y réfléchir...

Les autres savants du bord promirent d'étudier immédiatement la question, et Coqdor proposa de donner à tous quelques leçons de concentration de pensée, de rayonnement psychique.

– Tout homme est doué, sans le savoir, pour la voyance, l'hypnose et autres phénomènes improprement dits supranormaux. Le dieu du cosmos n'a absolument rien créé qui fût anormal. Tout obéit à ses lois et elles sont intangibles. Seulement, les hommes ont la déplorable habitude d'appeler invraisemblable ce qui est seulement extraordinaire, ou de le nier purement et simplement. Ce qui les amène, selon leur degré d'intellect, de la superstition la plus basse au scepticisme le plus prétentieux. Et dans les deux cas, ils ont tort. Certes, j'admets que j'ai été doué de façon exceptionnelle dès ma naissance, mais il n'en est pas moins vrai que tout homme, avec son cerveau, peut émettre des ondes et, parfois, ne fût-ce que parce qu'on nomme l'intuition, risquer une incursion dans l'éternité, ce présent absolu, et heurter fugacement certains faits qui, dans le continuum espace-temps, se sont passés, se passeront ou se passent tout bonnement loin de lui.

À partir de ce raisonnement, le chevalier aux yeux verts entreprit d'armer tous ceux que portait le *Javelot*. Une fois par journée spatiale, il enseigna comment on pouvait utiliser son cerveau à d'autres fins que la spéculation intellectuelle ou l'imagination réflexive.

Pendant ce temps, Luddy Clark et Spao discutaient fréquemment, fascinés par le mystère de la nature des Hobbals et des Syrrax. Plusieurs scientifiques, eux aussi, se penchaient sur l'énigme. Il fallait trouver le moyen de saisir au vol une de ces apparitions au moment précis de la matérialisation indispensable pour lui permettre une action quelconque, fût-ce émettre simplement des paroles articulées et résonnantes, ainsi que le disait Coqdor.

Le voyage se poursuivit encore ainsi pendant quelque temps. De plongée en plongée, le subespace rapprochait le *Javelot* de la Galaxie 897. La radio sidérale tenait Verga au courant de ce qui se passait dans le monde et particulièrement sur la 897. Mais là, on n'avait plus revu les mystérieux astronefs.

Par prudence, les clichés confiés à Coqdor, avaient été remis dans un coffre situé dans le poste de commandement. C'était une miniature de forteresse, hermétiquement close par un système

atomique qui en faisait un véritable bloc qu'on ouvrait en provoquant une désintégration partielle sur une certaine surface, formant ainsi une ouverture sans porte, que le minuscule cyclotron servant de serrure colmatait ensuite à volonté.

Là, pensait-on, les Hobbals ne pourraient aller dérober les fameux clichés auxquels ils devaient attribuer beaucoup de valeur, d'abord parce qu'ils avaient été pris par leurs ennemis les Syrrax, ensuite parce que l'ensemble constituait une série de documents exceptionnels pour les humains lancés à leur recherche.

Coqdor donnait son cours de judo psychique, quand le fait se produisit.

L'alerte fut donnée vers le poste de commandement. Un officier était de quart, le commodore assistant, avec d'autres membres de l'état-major, à la leçon de Coqdor.

On se précipita. Luddy était arrivé le premier et il relevait le malheureux officier qu'il avait trouvé étendu sur le plancher, devant le coffre.

L'officier respirait encore, mais très faiblement. Vraisemblablement, il avait subi un choc terrible. Luddy avait dégrafé sa combinaison et, mettant à nu la poitrine, écoutait le cœur. Un des scientifiques, se hâtant d'accourir avec une trousse, préparait déjà une piqûre.

– Vous permettez ? demanda Coqdor pendant qu'on pratiquait l'injection destinée à revigorer le malheureux.

Sans gêner ceux qui le soignaient, il se pencha sur lui, visage contre visage, ferma les yeux et, littéralement, écouta ce qui se passait derrière le front de l'officier commotionné.

Il trouva de faibles radiations, mais formant un bouillonnement qui allait en s'atténuant :

– Doublez la dose de stimulant, docteur. Il faiblit.

On prépara une seconde piqûre. Le chevalier reprenait son auscultation mentale.

– Ah ! je vois... Oui ! Il a vu l'homme aux trois yeux ! Pas de doute ! c'est un Hobbals ; sans doute le même qui m'a attaqué ! Et qui n'était pas celui qui a dérobé la photo chez Clark ! Oui, notre pauvre ami a reçu un choc terrible, mais...

Un sourire vint sur les lèvres de Coqdor.

– Je crois qu'il a su le parer. Certes, il a été durement frappé. Mais je pense que ce ne sera pas mortel. Je le confie à vos bons soins, mes chers amis.

On emporta la victime. Une cabine spéciale, destinée à la chirurgie et aux soins importants, allait permettre de le placer sous une cloche transparente où circulait un oxygène très pur et très savamment dosé, pendant que de subtiles aiguilles feraient pénétrer

dans son organisme des doses très étudiées d'éléments indispensables à la reconstitution du métabolisme normal.

– Il sera sauvé, dit le commodore. Et ce sera grâce à vous, Chevalier.

– Je vous en prie, Commodore...

– Ne sois pas modeste, cria Luddy. Sans tes leçons, aucun d'entre nous ne pourrait faire face à l'arme terrible qui jaillit de l'œil trois des Hobbals.

Les Syrrax eux-mêmes ne savaient pas s'en défendre, du moins, j'ai tout lieu de le penser...

Cependant, Verga, soudain soucieux, faisait fonctionner l'ouverture nucléaire du coffre. Il poussa un hurlement.

– Les clichés ont disparu ! Il a trouvé moyen de les voler !

Cette fois, ce fut la consternation. Le diabolique Hobbals, pendant que l'officier était à demi conscient après le choc mental qu'il lui avait asséné, avait fait jouer la serrure cyclotronique et récupéré ce qu'il cherchait : les clichés du vieux matelot, sauf celui représentant Strya, qui était déjà en possession de ceux de sa race.

– Maintenant, nous n'avons plus de documents.

– Mais nous en savons assez, dit Luddy. Nous approchons de la Galaxie 897. Nous trouverons la boussole-archipel, nous...

– Oui. Tu nous as déjà dit cela vingt ou trente fois. Suivons donc notre programme et allons jusqu'au bout.

Alors que le *Javelot* pénétrait dans la zone des premières constellations constituant la 897, Luddy Clark crut pouvoir annoncer qu'il avait une idée concernant la lutte contre les Hobbals, et qu'il avait besoin de l'aide des éminents physiciens qui se trouvaient à bord.

CHAPITRE V

Les naturels de la planète Hixxi s'étaient à peu près accommodés de la venue de ces êtres qui leur semblaient nés de l'espace. Il y avait peu d'années de cela et, ces humanoïdes vivant depuis toujours à ce qui correspondait à l'âge de pierre, demeuraient un peu à l'écart des cités préfabriquées qui, sous l'heureux climat de Hixxi, commençaient à attester la civilisation.

On estimait que la Galaxie 897, d'ailleurs assez vaste, devait être la dernière explorée par l'homme, que les plongées subspatiales avaient conduit petit à petit hors de sa galaxie-patrie.

Certes, d'autres mondes, comme la 1026, la 30881, la 67121, apparaissaient dans le ciel, mais à de tels fragments d'espace-temps qu'il avait été généralement admis qu'ils demeuraient du domaine du rêve.

Cependant, des esprits subtils rappelaient que les Terriens, pendant une très longue période, avaient vécu sur leur petit monde sans seulement imaginer qu'on puisse atteindre son proche satellite, la Lune.

Un jour, on avait lancé un petit engin qui faisait bip-bip, à une époque où d'étranges disques volants, niés par la majorité, traversaient le ciel.

Et depuis...

Coqdor, Luddy Clark, Verga, Spao, pouvaient espérer, maintenant, aller plus loin que la 897. Encore fallait-il retrouver l'archipel qui fournirait la clé de l'entrée du tunnel fantastique évoqué par le marin boiteux.

Les indications données par le clochard demeuraient assez vagues. Cependant, Spao qui, pendant tout le voyage, n'avait cessé ses observations en direction de la lointaine 1026, confirmait l'existence des Astrospectres.

– J'ai là, disait-il, des cartes minutieuses, établies depuis longtemps par d'éminents spécialistes. Quoique ces galaxies lointaines soient réputées intouchables par l'homme, qui ne sait même pas si

elles existent encore en raison du temps que met leur lumière à nous parvenir, nous les connaissons cependant assez bien. Or mes derniers clichés diffèrent sensiblement des clichés classiques. La 1026 a subi des modifications. De nouvelles étoiles y sont apparues.

– Donc, il s’y passe quelque chose ! s’était écrié Luddy.

– Ou il s’y est passé quelque chose. Il y a des milliards s’années, avait rectifié doucement Coqdor.

– Oui, ripostait l’astronome vénusien. Mais certains soleils disparaissent, par contre. J’avoue que je ne comprends pas grand-chose.

– Comment comprendre, disait l’enthousiaste Luddy, alors que nous voguons vers le dernier des mondes, qui marque la limite avec... ?

Il s’était tu et le chevalier de la Terre avait conclu de sa voix égale et bien timbrée :

– L’autre monde, peut-être, mon petit Luddy...

Sur Hixxi, où le *Javelot* faisait relâche, on avait déjà été informé de la venue du cosmaviso, et les autorités locales n’ignoraient rien de sa mission.

Eux ne croyaient guère à cette histoire de bout du monde, de tunnel intergalactique et de rayon indiquant le royaume des morts.

Par contre, ils avaient vu et signalé un astronef inconnu. Ils l’avaient photographié, pourchassé et, finalement, avaient constaté que le navire s’effaçait dans l’espace.

Ils avaient donné l’alarme au monde, comme c’était leur devoir. Toutefois, le gouverneur de Hixxi, un natif de Cassiopée, homme énergique et très évolué, s’il fit bon accueil aux cosmonautes, ne leur cacha pas son scepticisme.

– Messieurs, je ne doute pas que ce navire fut l’envoi de pirates galactiques. Soit des isolés qui travaillent pour leur propre compte, soit les estafettes de quelque peuple encore inconnu. Leur reconnaissance, en tout cas a été pacifique.

– Mais, demanda le commodore Verga, on a parlé de plusieurs astronefs ?

– C’est vrai. Ils ont été vus à quatre reprises. Je dis « ils » car, au moins une fois, on en a signalé deux naviguant de conserve.

Le gouverneur fit passer sur un écran des projections impeccables représentant les vaisseaux énigmatiques.

Les cosmonautes exultèrent. Cela correspondait bien aux rares clichés des Hobbals provenant, selon le vieux marin, des Syrrax qui avaient légué ces photos au reste de l’univers.

Spao posa quelques questions. Des Astrospectres avaient été signalés dans la 897. Le gouverneur confirma et, par les services astronomiques, fit mettre tous résultats utiles à la disposition des gens

du *Javelot*.

Spao et ses compagnons purent se rendre compte de ces apparitions et disparitions de soleils.

– Les Astrospectres ont-ils accompagné, ou à peu près, la venue des navires inconnus, Monsieur le Gouverneur ?

– Oui. Puis ils se sont éteints. Nos spécialistes n’y ont rien compris. Ils ont cru, naturellement, à des novae, mais des novae ne fondent pas ainsi aussi vite dans l’univers.

Luddy était dans un bel état d’exaltation. Pour lui, tout corroborait. Astres, astronefs, humains, tout cela devait être de cette même nature incompréhensible qui les déroutait depuis l’incursion de l’homme aux trois yeux, au bar de Bételgeuse VI.

Cependant, il grillait de demander des précisions quant à la fameuse boussole signalée par le rescapé du bout du monde. Terme d’ailleurs très impropre, puisqu’il s’agissait plutôt d’une carte.

Par mesure de précaution, ce détail avait été tenu secret sur les ondes, les services interstellaires et intergalactiques ayant hérité des anciens services secrets des divers mondes et sachant prendre les mesures de prudence nécessaires dans une affaire de cette envergure.

On ne savait encore si les Hobbals (c’étaient bien eux, sans doute), possédaient ou non les éléments nécessaires à déchiffrer les codes spatiaux. Inutile de leur faire savoir que les autres avaient peut-être un moyen de trouver le chemin de la galaxie du bout du monde.

Le gouverneur écouta Coqdor qui lui expliqua l’affaire. Ce haut fonctionnaire ne cacha pas son scepticisme.

Comme tous les hommes de son époque, surtout ceux appelés à d’importantes fonctions, il était instruit dans le domaine astronomique.

Il rappela avec netteté que les plus éminents savants avaient situé un certain nombre de galaxies à de telles distances que nul navire ne pourrait jamais les atteindre, fût-ce par subespace. Il rejetait l’idée du tunnel de vide et, quant à lui, non seulement il taxait de stupidité les histoires du vieux marin (tout en admettant l’authenticité des clichés des Syrrax), mais pensait que ces clichés avaient été pris dans le monde connu, où vivaient quelque part les redoutables Hobbals. Et ces gens avaient fait une incursion dans sa galaxie, ce qui l’inquiétait.

Le commodore Verga insista. Chaîne de montagnes, lac surélevé, avec archipel de rochers, cela existait-il ?

Le gouverneur avoua qu’il n’en savait trop rien. Hixxi était encore mal connue, colonisée depuis peu d’années, et lui-même regrettait fréquemment son monde natal de Cassiopée.

Il mit cependant ses meilleures cartes à la disposition de l’équipage du *Javelot* et donna aux cosmonautes deux Hixxiens

quelque peu civilisés pour leur servir d'interprètes auprès des tribus sauvages.

Après cette escale, sans perdre de temps, le *Javelot* repartit avec les deux Hixxiens peu rassurés, malgré tout, de se trouver dans cet engin volant qui, cependant, ne faisait que survoler la planète à quelques milliers de mètres.

Pendant les derniers moments du voyage on avait beaucoup travaillé à bord. Tous les physiciens, sur l'idée maîtresse de Luddy Clark, s'étaient acharnés. L'un deux avait amené d'autres éléments. Puis un autre, et un autre encore.

Si bien que l'arme secrète se façonnait petit à petit. Maintenant, on la jugeait presque prête.

– Je me demande, disait Luddy, si nous aurons bientôt l'occasion de l'essayer.

– Qui sait ? répondait Coqdor avec un sourire.

On survola des montagnes et des montagnes encore. Le relief de Hixxi était très tourmenté, très pittoresque ; et le climat enchanteur, avec les océans et les nombreux cours d'eau, entretenait dans les vallées d'immenses étendues verdoyantes, avec une faune abondante et colorée.

– Pauvres Hixxiens, disait Coqdor, ils étaient bien tranquilles dans cet éden. Pourquoi leur avoir apporté la civilisation ?

– Coqdor, tu es un idéaliste. Et tu aimes ce qui est primaire...

– Non. Ce qui est primitif. Le primaire lui, peut s'instruire, mais évoluer, jamais...

– Alors, si tu considères les Hixxiens comme heureux dans leur primitivisme, que regrettes-tu pour eux ?

– Qu'ils n'aient pas eu le loisir d'évoluer d'eux-mêmes. Ce qui serait certainement arrivé dans ce cadre magnifique qui chante les splendeurs de la création, avec la joie de vivre...

Ces hautes pensées philosophiques n'empêchaient pas Luddy de penser à Strya et d'en parler fréquemment. Coqdor lui répondait avec complaisance. Mais l'homme aux yeux verts était de ceux qui, le plus souvent, l'œil au télescope, étudiaient le terrain pour y rechercher un lac de montagnes fertile en îlots rocheux.

À trois ou quatre reprises, sur le conseil des interprètes hixxiens on fit relâche près de villages où vivaient les autochtones. Luddy constata avec émerveillement que Coqdor avait raison en principe. C'était là une belle race, pacifique et industrielle. Très soignés de leur personne, bien que n'atteignant encore que le stade du simple artisanat, les Hixxiens pratiquaient l'hospitalité, encore que les astronefs leur parussent un peu effrayants. Les Hixxiennes étaient fort belles, et plus d'un cosmonaute regretta que la relâche fût si courte. Les enfants, qui allaient nus, sous le doux ciel, étaient également sains

et jolis. Enfin, ce qui enchantait Coqdor et Luddy Clark, c'est l'accord des Hixxiens avec des animaux de toute sorte. Mammifères et oiseaux allaient en toute liberté dans le village et n'avaient aucune peur de l'homme.

Cependant, on ne pouvait s'attarder. Du moins obtint-on des résultats exceptionnels à la dernière escale.

D'abord les Hixxiens connaissaient le lac en question. Leur chef donna aux interprètes ses coordonnées de façon assez grossière mais suffisante.

Ensuite, l'avant-veille, on avait vu un astronef mystérieux qui ne ressemblait nullement aux navires connus sur la planète, tous de modèles classiques.

La description faite par les primitifs éclaira les cosmonautes. Il s'agissait certainement d'un vaisseau hobballs.

Verga décida d'attendre la nuit. On dîna en plein air, avec le peuple hixxien. Coqdor connut une soirée exceptionnelle, devant un grand feu, sous un ciel miraculeux, à regarder danser des couples d'une grande beauté, évoluant nus avec tant de grâce pudique qu'ils n'évoquaient aucune idée malsaine.

Luddy admirait lui aussi. Mais il ne pensait guère qu'à Strya.

Un peu plus tard, Verga donna le signal du départ. On quitta l'aimable village après avoir comblé Hixxiens et Hixxiennes de cadeaux.

Le *Javelot*, tous feux éteints, survola un bras de mer, découvrit une chaîne de montagnes et commença les recherches.

Vers le milieu de la nuit, on survolait un lac qui, incontestablement, correspondait aux descriptions du matelot boiteux.

– Il n'était pas si fou que ça, murmura Coqdor, tandis que Luddy sentait son cœur bondir de joie.

On parcourait une nouvelle étape de la course, à la limite du monde, qui n'était, pour lui, que la recherche de Strya.

Seulement, les sonoradars qui exploraient minutieusement les alentours, apportèrent soudain d'étranges renseignements.

Le commodore, sans tarder, fit descendre l'astronef et l'engagea sur un plateau étroit, entouré d'aiguilles rocheuses qui le dissimulaient aux regards.

Des hommes semblaient s'affairer sur les rives du lac, voire sur les rochers constituant l'archipel. Cet archipel, probablement artificiel, dont la configuration représentait une partie de la Galaxie 897 indiquait l'entrée du tunnel intergalactique menant à la frontière du cosmos.

Un tourbillon devait se creuser quelque part dans le lac, entre deux îlots circulaires. C'était ce détail qui avait tant d'importance.

Naturellement, Luddy brûlait de bondir vers le lac. Mais le

commodore, comme d'ailleurs Coqdor, lui montra combien une imprudence minime risquait de gâcher une expédition aussi importante.

– S'il y a des gens au bord du lac, il faut savoir ce qu'ils y font.

– Ce ne sont peut-être que de braves Hixxiens qui chassent ou pêchent au clair de quelques-unes des lunes de la planète, fit judicieusement remarquer Spao.

En effet, Hixxi comportait six lunes, dont trois au moins étaient visibles au-dessus des montagnes.

– Il faut aller voir, conseilla Verga.

On décida l'envoi d'un commando à bord d'un canot-soucoupe. C'étaient les engins de sauvetage ou de reconnaissance des astronefs, du modèle ancestral des premières soucoupes qui avaient tant intrigué les Terriens et leur avaient révélé les humanités de l'espace.

Coqdor prit le commandement avec deux marins et, naturellement, Luddy. Ils emportaient, outre l'armement traditionnel (le poignard pur et simple voisinant avec le pistolet désintégrant à rayon infrarouge), la fameuse arme secrète mise au point par les scientifiques du *Javelot*.

– Si nous avons affaire à nos ectoplasmes, ils nous serviront de cobayes, avait dit Luddy, riant un peu nerveusement à cette idée.

Il n'avait pas pardonné à celui qui avait volé la photo de Strya et, à bord, on veillait sur la convalescence de l'officier attaqué par l'énigmatique cyclope.

La soucoupe fila silencieusement, rasant les cimes des monts. À quelques kilomètres seulement s'étendait le lac. L'engin se posa dans les rochers. Un marin demeura à bord. L'autre accompagna Coqdor et Luddy.

Râx était naturellement du voyage, et son maître, qui l'avait bien dressé, savait qu'il ne tenterait rien sans y être invité.

Ils cheminèrent silencieux, se glissèrent dans les anfractuosités et finirent par voir, devant eux, les eaux du lac sous la lumière des lunes.

On voyait les îlots formant l'archipel, mais la carte était ainsi difficilement lisible. Sans doute avait-elle été conçue pour être vue à vol d'oiseau.

Coqdor, qui allait le premier, constata que Râx tombait en arrêt. Il obligea Râx à se tenir coi et rampa à quelques mètres.

Là, bien dissimulé dans les fourrés du rivage, il vit des silhouettes qui s'agitaient.

Ces hommes étaient trop loin pour qu'il pût distinguer leurs traits ou leur costume.

Mais il constatait un fait qui suffisait à l'éclairer.

Ces êtres, tout comme leur costume, étaient vaguement iridescents.

« Les Hobbals » pensa Coqdor.

Il siffla Râx. Le pstôr le rejoignit. Luddy et le matelot suivirent le mouvement. Par les fourrés, le commando approcha du rivage.

C'étaient bien des Hobbals, non des Syrrax, bien que les deux peuples fussent vraisemblablement de la même incompréhensible nature. Que faisaient-ils ? Ils maniaient d'étranges outils, sortes de grandes piques dont l'extrémité faisait parfois jaillir des étincelles.

Les uns étaient sur la rive, les autres installés sur les rochers, un peu au large.

Un instant, les cosmonautes les observèrent.

– Que font-ils ?

– Ils travaillent sur la pierre avec ces espèces de pioches électroniques.

– Dans quel but ?

– Je crois que j'ai compris, dit Coqdor. Ils veulent tout simplement modifier l'aspect de l'archipel, brouiller la carte, en quelque sorte ; fausser la boussole... Si les îlots ne sont plus à leur place, on ne pourra plus lire les indications, du haut du ciel, et adieu le chemin de l'entrée du tunnel !

Luddy jura par tous les météores du cosmos, et Coqdor lui donna une bourrade pour le faire taire.

– Il faut agir, et vite...

Par radio portative, Coqdor alerta le commodore. Verga répondit qu'il allait faire le nécessaire immédiatement.

– Dans quelques minutes, dit Coqdor, le *Javelot* attaquera les Hobbals. En attendant, à nous...

– Notre arme ?...

– Oui.

– Celui qui est là, à tailler un des rochers de la rive...

– Le gars à l'armure écarlate. On y va...

– Vampire, gronda Luddy, je te défie bien de te volatiliser... si notre truc marche... Mais il faut qu'il marche !

Il assura dans sa main, une sorte de sarbacane métallique munie d'un réservoir en dépolux transparent et, à son extrémité, d'une très longue aiguille.

Le marin en possédait une semblable. Coqdor leur murmura :

– Attention ! Rappelez-vous mes leçons ! Notre homme (si je puis dire) ou ses compagnons, vont essayer de se servir du pouvoir de leur œil. Ne faiblissez pas, car c'est la mort !

Brusquement, un vrombissement éclata, qui fit lever la tête aux Hobbals lumineux. Le *Javelot* apparaissait dans le ciel.

Aussitôt, sur les rochers et sur la rive, plusieurs Hobbals

disparurent.

Ils s'éteignirent littéralement. Coqdor hurla.

– Vite !

Il bondit, lançant Râx d'un mouvement irrésistible. Un Hobbals, celui-là même qu'ils avaient visé, levait la tête et inspectait l'astronef. Ses compagnons continuaient de disparaître.

Le Hobbals reçut un choc formidable sur les épaules. C'était Râx que Coqdor avait lancé par l'arrière, afin que le pstôr ne soit pas foudroyé par le regard du cyclope.

Lui-même se ruait, le premier, faisant face pour maintenir l'attention de l'ennemi tout en bandant sa volonté pour parer l'assaut psychique.

L'homme aux trois yeux, instinctivement, essayait d'abattre Coqdor et s'étonnait d'une telle résistance. Luddy et le marin arrivaient. Le cyclope ricana :

– Zaiao !

Il commençait à s'effacer quand les deux aiguilles des deux hommes, qui le frappaient en même temps, pénétrèrent dans sa chair qui allait devenir inconsistante.

Matérialisé pour le travail nocturne, il s'effaçait en lançant un « Zaiao » ironique.

Mais Coqdor, devant lui, voyait l'étrange spectacle.

L'effet de la double piqûre était foudroyant et Luddy hurlait :

– On a réussi ! Ca marche !

Coqdor observait, un peu troublé, bien qu'il attendit ce résultat. Le corps en voie de désintégration était parcouru par un effet électrique rapide. Une partie du haut du corps (une aiguille dans l'épaule, l'autre en pleine poitrine) était matérialisée, alors que les membres inférieurs et la tête s'effaçaient.

Le Hobbals se rematérialisa instantanément. Il eut une sorte d'éruption de fureur en constatant ce phénomène intempestif qui bouleversait son étonnante nature. Mais il prit le parti de se solidifier totalement, ne pouvant demeurer en état partiel.

Coqdor se jetait sur lui et lui appliquait la main sur le front, pour masquer l'œil mortel. Rapidement, Luddy et le marin ligotaient le Hobbals, et lui ajustaient un bandeau, tout préparé, pour colmater la paupière pinéale.

Le Hobbals était prisonnier, inoffensif, sans son regard de mort.

Mais son corps, maintenant définitivement solide, avait perdu du coup sa luminosité.

CHAPITRE VI

Le docteur Luddy Clark était parti de cette idée fort simple : on ne savait si les Hobbals existaient réellement, au sens général du terme. Mais, fussent-ils des fantômes, ils étaient visibles pendant un certain temps, et même, ils arrivaient à se solidifier relativement. Le coup qu'il avait reçu à la tempe l'attestait.

N'aurait-on eu affaire qu'à une vision, cette vision *était*. Parce que tout ce qui est se trouve posséder un poids atomique, si infime soit-il. Pendant le stade où ils étaient réduits à des phénomènes lumineux, les Hobbals et les Syrrax étaient tangibles.

Luddy Clark avait donc pensé agir sur les atomes qui ne pouvaient manquer de les composer. On lui avait bien objecté qu'après tout, il pouvait ne s'agir que de phantasmes engendrés par une force inconnue dans le cerveau des humains ; pareil fait s'était fréquemment rencontré dans le cosmos.

Mais Luddy avait rejeté cette hypothèse.

– Des visions relevant de l'hallucinatoire ne peuvent vous assommer, vous dérober des objets, ouvrir des coffres-forts nucléaires, ni tuer les gens en les fixant, fut-ce avec le troisième œil.

Les scientifiques du *Javelot*, enthousiasmés par son exposé, avaient travaillé avec acharnement. L'un d'eux avait suggéré l'emploi de l'électrolyse. Maintenant, on arrivait à la liquéfaction de l'électricité. C'était une récente découverte des savants du système solaire. D'un fluide à l'autre on avait réussi la transmutation. À partir de là, les travaux avaient progressé à pas de géant, et on en était arrivé à fabriquer les sarbacanes-seringues avec lesquelles Luddy et le matelot du commando avaient réussi à solidifier le Hobbals auquel Coqdor faisait face, tandis que Râx lui pesait sur les épaules.

Le corps à corps avait prouvé que l'homme était tangible, mais on avait pu également se rendre compte qu'il allait s'effacer à son gré.

Malheureusement pour lui, la piqûre électrique, doublement pratiquée dans ce qu'on pouvait appeler son organisme provisoire, faisait un effet foudroyant et lui interdisait la fuite par désintégration.

L'électrolyse spontanée l'imprégnait quasi instantanément et une ionisation rapide des atomes constituant sa nature inconnue se produisait. L'effacement devenait alors impossible, du moins dans une certaine portion de son organisme. Le Hobbals avait préféré rester. Et

rester intégralement.

Sans doute n'avait-il pas le choix. Les trois hommes l'avaient promptement ramené à la soucoupe, mis hors d'état de nuire. D'ailleurs, il ne se débattait pas.

Pendant ce temps, le *Javelot* attaquait et les Hobbals s'étaient effacés. Coqdor et ses compagnons explorèrent les rives du lac et ne trouvèrent plus rien. Les mystérieux personnages, tout comme les outils qu'ils utilisaient, n'avaient pas laissé de traces.

Pourtant, on pouvait constater qu'ils avaient commencé à attaquer les pierres les plus importantes du rivage et quelques îlots. C'était bien certain. Ils connaissaient l'existence de cette singulière carte céleste, et ils avaient tenté de la détruire ou de la saboter, afin qu'elle ne puisse servir de guide aux astronautes qui cherchaient la passe intergalactique.

La soucoupe regagna l'astronef. Le *Javelot* fit du surplace au-dessus du lac. On le photographia, on le filma aux infrarouges, car il faisait encore nuit.

Coqdor avait repéré le maelström, d'ailleurs de faible envergure, un simple trou formant tourbillon entre deux îlots de roche si parfaitement ronds, qu'on voyait bien qu'ils n'étaient pas l'œuvre de la nature, mais d'une volonté intelligente qui avait voulu donner le chemin du tunnel et de la galaxie suprême.

Dès qu'on fut en possession des films et des clichés, le *Javelot* repartit. On laissait une pensée émue aux charmants peuples qui avaient accueilli les cosmonautes, et on dépêcha un message au gouverneur pour l'informer du résultat de la mission.

Mais le jour venait, et les lunes pâlissaient. N'ayant plus rien à faire sur Hixxi, les cosmonautes reprenaient le chemin du ciel.

Deux préoccupations les tenaillaient présentement, en dehors de la découverte de la frontière du monde et d'une lutte éventuelle contre les mystérieux Hobbals.

D'abord, possesseurs de la carte secrète de la Galaxie 897, ils allaient pouvoir rechercher, dans cet univers-île, l'emplacement de l'entrée du fantastique tunnel.

Ensuite, ils voulaient s'occuper un peu de leur prisonnier.

Luddy Clark, lui, avait encore un autre sujet en tête. Mais il se devait de songer qu'avant de rejoindre Strya, il lui fallait penser à la science d'une part, au salut du cosmos d'autre part.

En ce qui concernait le captif, cela n'allait pas tout seul.

On voulut l'interroger, mais on constata qu'il était devenu en se solidifiant, d'une passivité surprenante. Bien qu'en temps normal les spectres luminescents, qu'ils fussent hobbals ou syrrax, semblent avoir la faculté de parler spontanément la langue de n'importe quel interlocuteur, celui-là était sourd à toute question. Insensible aussi,

d'ailleurs.

– Étrange, constata Luddy ; son épiderme devient très dur. D'autre part, on ne peut pas dire que cet individu soit constitué biologiquement.

Les scientifiques avaient déshabillé le Hobbals. Apparemment, c'était un homme. Mais apparemment seulement. Toute radio se heurtait à une masse indurée dont la nature n'était guère analysable.

– Un minéral !... Voilà ce que ça a donné !

Le Hobbals, à l'origine, ne pouvait donc absolument pas être de constitution biologique, ainsi qu'on s'en était toujours douté. L'ionisation des photons et de la molécule inconnue permettant la matérialisation provisoire, avait provoqué un changement de poids atomique allant vers la pierre pure et simple.

Maintenant, il fallait se rendre à l'évidence, il était mort. Ce n'était plus, en quelque sorte, qu'une statue. Un bloc inerte, figé dans une étrange forme de mort, et dont l'œil pinéal, envers lequel toute précaution était désormais superflue, ne foudroierait plus personne.

Entre-temps, on avait constaté un autre phénomène. Les vêtements et l'armure qu'on lui avait retirés s'étaient solidifiés également, ce qui laissait entendre que l'ensemble était de même nature à l'origine. D'ailleurs, il était vraisemblable qu'on n'avait jamais affaire, avec les Syrrax et les Hobbals, qu'à des fantômes bien plus qu'à des êtres humains.

Un homme de pierre, avec un vêtement de pierre, voilà ce qui restait de ce mystérieux cyclope venu de si loin, du bout du monde.

Coqdor, pendant les premiers instants de sa captivité, avait de nouveau tenté de sonder psychiquement son cerveau. Mais le résultat avait été aussi décevant que la première fois.

– Ces gens-là n'ont pas d'esprit à proprement parler. Pas de cerveau, alors ? Et pas d'âme ?

Les organes ? Les viscères ? Tout n'était qu'un bloc minéral que la radio découvrait uniforme dans son ensemble et sans la moindre différenciation biologique permettant le fonctionnement physiologique.

Luddy était bouleversé.

– Bruno, dit-il à Coqdor, avec lequel il discutait ferme de ces mystères accumulés, les Hobbals, et sans doute les Syrrax, ne semblent pas être vraiment des humanoïdes...

– Je m'en étais toujours douté, répondit le chevalier.

– Ce ne sont que des phénomènes luminescents, d'origine énigmatique pour nous. Le résultat de l'électrolyse en injection nous en donne la preuve. Pourtant, il est incontestable qu'ils vivent.

– Ou qu'ils paraissent vivre, Luddy.

Luddy regarda son ami.

– Et Strya ? Y songes-tu ?

L'homme aux yeux verts lui sourit.

– Oui, j'y pense. Autant que toi peut-être, sinon avec le même enthousiasme amoureux... Tu aimes cette... mettons : cette femme ?

– Peux-tu en douter ? Je te l'ai dit, elle représente l'idéal dont je rêvais, et...

– Oui, bel oiseau du cosmos, tu m'as dit tout cela.

– Alors, s'énerva Luddy, comment pourrais-tu croire que je me sois épris d'autre chose que d'une femme réelle ? Strya existe. Oh ! je sais, tu vas me dire que si je l'avais soumise à la piqure électrique, elle aussi se serait solidifiée, elle aussi ne serait plus qu'un bloc de pierre... Mais je penserais, moi, que ce ne serait qu'un simulacre de Strya, que la vraie, la femme que j'aime, que j'adorerai pour l'éternité, existe ailleurs...

– Explique-toi.

– Je veux dire que nous ne connaissons, des Hobbals et des Syrrax, que des fantômes, des projections psychotechniques émises par un procédé scientifique qui nous échappe. C'est un peu comme si nous nous battions avec des images de télévision et que, si elles étaient en relief, nous arrivions à les électrolyser et à modifier leur poids moléculaire.

– Très juste. C'est d'ailleurs ce que nous avons fait.

– Seulement, Bruno, même si on détruit le poste, le sujet, l'original n'en existe pas moins. Le cyclope m'avait volé la photo de Strya ; est-ce pour cela que je dirai qu'il n'y a plus de Strya ?

– Certes non. Tu penses que Strya-fantôme est venue te rendre visite à Bételgeuse VI, et que la vraie Strya t'attend quelque part vers la limite du monde, c'est bien cela ?

Luddy saisit fougueusement les mains du chevalier.

– Ah ! Coqdor... Tu comprends tout !

– Je te suis, impétueux garçon. Sans doute as-tu raison et, pour une fois, je dois dire que la science et l'amour se complètent assez bien. Tu aimes et tu ne déraisonnes pas. Mieux encore, tu analyses d'étranges phénomènes. Voilà un fait assez rare pour que je prie le commodore Verga de le noter sur son livre de bord !

– Moque-toi de moi, monstre aux yeux verts, misérable explorateur de cerveaux. Je sais que j'ai raison...

– Et j'espère pour toi, pour nous tous, que c'est la vérité !

Cependant, le *Javelot*, s'était rapidement éloigné de la planète Hixxi. Il s'agissait de découvrir, quelque part dans la Galaxie 897, la disposition particulière des planètes et des soleils conduisant à l'orifice du grand tunnel au point correspondant sur le lac de Hixxi, au tourbillon repéré par Coqdor.

Comme on ne savait absolument pas sous quel azimut il fallait

être placé pour découvrir l'ensemble de la constellation, on tâtonna quelque peu. Le gouverneur de Hixxi, alerté par sidérotélé, les guidait de son mieux en leur envoyant toutes les cartes connues relevées dans son secteur ou provenant des planètes, voire des systèmes voisins.

À bord du *Javelot*, on recommença à s'énervé. Jusqu'alors, l'expédition n'était pas un succès. Le seul Hobbals fait prisonnier s'était changé en pierre et les clichés avaient été dérobés sans qu'on ait pu les récupérer.

Si maintenant on perdait des mois à chercher où pouvait se trouver la constellation reproduite par l'archipel du petit lac, du temps s'écoulerait que les Hobbals pourraient mettre à profit pour parachever leur invasion, si toutefois tel était leur but.

Le gouverneur de Hixxi pouvait confirmer : nul astronef inconnu n'avait reparu. Aucun message n'émanant d'aucune galaxie ne signalait des êtres ou des navires luminescents.

– Nous avons donc le temps, assurait Coqdor.

– Mais si la constellation que nous cherchons et l'entrée du tunnel sont à des années de lumière d'ici ? Nous ne pourrons nous y rendre que dans la mesure où nous en connaissons l'emplacement...

Le chevalier espérait ferme.

– Non, disait-il ; si la carte a été établie sur Hixxi, c'est que le tunnel n'est pas tellement éloigné de la planète. Sinon dans le même système, du moins dans une constellation, voire dans un système tout proche.

Coqdor avait raison. Lui-même travaillait médiumniquement et il avait l'impression que le point cherché était – relativement – proche des lieux où croisait le cosmaviso.

Et puis Spao, qui passait toutes ses heures dans le poste d'astronomie, presque sans manger et dormir, finit par découvrir, à force de s'user les yeux à sonder le ciel, une constellation qui lui parut ressembler étrangement à la configuration relevée sur le lac et que naturellement, il savait par cœur.

Ce groupe de six étoiles !... Ces petits soleils en chapelet !... Cette étoile de première grandeur, irradiant comme un flambeau !... Enfin, et c'était le plus important, deux étoiles de magnitude six, relativement éloignées l'une de l'autre et entre lesquelles on ne voyait rien. Absolument rien ! Un immense espace de vide, mais incroyablement noir et ne laissant filtrer la lumière d'aucun astre si infime, si éloigné fût-il !

Le Vénusien avait cru, tant de fois, découvrir la bonne piste qu'il n'osait pas, qu'il ne voulait pas croire à la réussite. Il regarda encore, vérifia, reprit ses observations, compara avec une carte de l'archipel de Hixxi pour se convaincre.

Enfin, il appela ses adjoints qui confirmèrent et l'astronome

vénusien put, alors, alerter le commodore Verga.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à bord du cosmaviso. Coqdor et Luddy Clark bondirent à la cabine d'astronomie. Les uns après les autres, ils regardèrent et, extasiés, reconnurent la constellation reproduisant exactement dans le ciel la configuration des îlots de l'archipel. On pouvait même constater que les rochers du rivage du lac correspondaient aux étoiles marquant ce qu'on eût appelé : la frontière de la constellation, elle-même incluse dans la Galaxie 897, donc relativement proche.

L'astronavigraphe électronique fut mis en route et commença ses calculs. Il fut démontré qu'avec une plongée subspatiale entre les deux constellations, on y serait très rapidement.

Verga fit mettre le *Javelot* en état pour la submersion spatiale. Et Luddy Clark, auprès de Coqdor, continuait à sonder le ciel des yeux.

– C'est là ! Dans cette étendue noire, profonde comme la mort, s'ouvre le grand tunnel ! On le franchit et...

– Et on arrive jusqu'à Strya ! dit Coqdor en riant. Tu es écervelé comme les petits toutous de notre vieille Terre, Luddy. Il est vrai qu'il n'y aura plus, alors, qu'un petit bond... cent milliards d'années... Qu'est cela pour un amoureux ?

Un signal résonna à travers l'astronef. Chacun devait regagner sa cabine, s'étendre sur sa couchette. Un gaz spécial répandu alors à travers le navire plongerait les hommes dans une léthargie provisoire. Le commodore, le dernier, déclencherait le mécanisme de plongée. Et l'astronef serait transporté d'un point en l'autre du cosmos.

Si tout allait bien...

Car, dans le cas contraire, les pires accidents étaient à craindre, allant jusqu'à la destruction totale de l'expédition.

Mais ceux du *Javelot* étaient des soldats de l'Espace. Nul ne reculait devant les terribles éventualités du voyage interstellaire et même intergalactique. Celui qu'ils avaient entrepris semblait devoir être plus encore, si vraiment on allait jusqu'à la limite de l'univers !

La plongée parut s'effectuer normalement.

Tous avaient été neutralisés dans l'hypersommeil indispensable, pendant que l'astronef, transformé en gyroscope, tournait sur lui-même à la vitesse de la lumière et, la dépassant pendant un bref instant, atteignait à la masse infinie hors Univers. N'étant plus qu'un point extra-dimensionnel sous l'impulsion des pilotes-robots convenablement réglés à l'avance, il passait d'un point en l'autre, de la position initiale à celle choisie comme étant le but.

Automatiquement, Verga, son équipage et ses passagers s'éveillèrent.

Du premier coup d'œil, par les hublots, ils virent qu'ils avaient changé le monde. Des astres nouveaux, des soleils inédits flambaient

autour d'eux. Mais déjà, à bord, quelqu'un était saisi de fébrilité. Spao, qui s'était précipité vers ses appareils astronomiques, examinait l'aspect des étoiles parmi lesquelles naviguait à présent le *Javelot*.

Il pensait pouvoir reconnaître tout de suite la constellation mystérieuse, repérée depuis Hixxi, d'après la carte-archipel.

Or il n'y comprenait plus rien. Autour de lui, des soleils immenses d'une incroyable beauté jaillissaient des profondeurs de l'espace. Jamais le Vénusien, accoutumé dès son jeune âge à la contemplation et à l'étude du champ infini des astres n'avait assisté à pareille féerie.

C'était merveilleusement beau. Mais c'était trop beau.

Il y avait trop de soleils et, nulle part, on ne pouvait se reconnaître ni repérer l'entrée du tunnel car les deux soleils géants qui en indiquaient l'entrée se perdaient parmi des dizaines et des dizaines d'étoiles, tout aussi magnifiques.

Tout d'abord, Spao crut avoir des hallucinations. L'espace est fertile en dangers pour le psychisme de ses navigateurs et, après le vertige des plongées subspatiales, tout est à craindre.

L'astronome appela à l'aide. Ce fut Luddy Clark qui fut consulté et, à son tour, examina les écrans qui montraient l'horizon céleste sur deux cents grades.

Le jeune médecin pâlit.

– Enfin !... Ce n'est pas possible !... Verga n'a pu se tromper. Ou alors, les pilotes-robots sont déréglés !

En tout cas, on était sûr de ne pas avoir atteint la constellation signalée par la carte mystérieuse et repérée depuis Hixxi.

Luddy Clark et Spao, bouleversés, alertèrent Verga et ses officiers et, naturellement, Coqdor lui-même.

Tous, dans la cabine de repérage astronomique, se penchèrent sur les appareils. Tout fonctionnait bien et les écrans montraient un cortège impressionnant de soleils.

Il y en avait... il y en avait trop !

Verga jura par le créateur du cosmos et, voulant penser qu'il y avait quelque chose de dérégulé dans les télescopes électroniques, monta à la coupole supérieure du *Javelot*. Là, à travers la paroi de dépolex, on voyait à l'œil nu l'immensité.

Les uns après les autres, ils regardèrent et demeurèrent sans voix.

Le *Javelot* évoluait dans un domaine spatial absolument inconnu, mais sans rapport avec celui souhaité.

Le commodore et les siens s'étaient-ils trompés dans la préparation de la plongée ? Était-ce une déficience des appareils-robots auxquels, pendant le passage, on était bien obligé de confier l'astronef ? Ou le subespace, fertile en traîtrises, les avait-il jetés loin

de leur but ?

Un fait semblait certain : le *Javelot* était perdu dans l'univers.

CHAPITRE VII

Un navire qui file à travers l'espace sans but déterminé... Un équipage qui ne sait plus où il va ni où il doit aller. Des hommes désespérés qui se penchent sur un problème dont la solution leur semble difficile, et qui les met tous en péril !

– Une erreur ! répète le commodore Verga pour la centième fois. Mais où et comment s'est-elle produite ? J'ai refait mes calculs. Ils se révèlent exacts, du moins selon la logique et la mathématique. Et la plongée devait nous amener au bon endroit, alors que nous sommes dans une constellation parfaitement inconnue ! Les machines, alors ?

Les techniciens les plus éprouvés sont penchés sur les pilotes-robots. Et tout est en ordre. Cela fonctionne à merveille, avec cette précision, cette docilité, cet ordre absolu que les humains ont réussi, après des siècles de recherches et de travail, à insuffler à leurs robots, mobots et biobots.

Normalement, cela aurait dû marcher, et le *Javelot* aurait du émerger face aux étoiles indiquant l'entrée du formidable tunnel intermondes.

Normalement ! Mais dans la pratique, on est arrivé dans un domaine parfaitement ignoré des hommes ! Et la parole est à Spao le quel, d'ailleurs a été le premier à s'apercevoir de la catastrophe.

Coqdor, comme toujours, a voulu remonter le moral de ses compagnons :

– Ne parlez donc pas de catastrophe ! Cela eût pu être bien pire. Rappelez-vous le sort du *Saphir du Ciel*, que menait le commandant Fertis et qui, passant par le subespace, se retrouva à demi encastré dans la masse de la planète Fadaoo de la constellation du Verseau. Fertis n'a pu sauver que la moitié du navire et de l'équipage. Tout le reste étant réintégré en plein granit. Et le *Cinderella*, mené par le capitaine T'Erg, un coplanétriote de Spao, homme de grand mérite. Il a été projeté dans un de ces gouffres d'espace dont on ne revient pas. Il a pu envoyer des messages par radio qui, on ne sait comment, ont été captés, et il a raconté sa mésaventure et les choses fantastiques qu'il découvrait. Et puis le silence s'est fait sur le *Cinderella*... Nous, au moins, nous vivons sur un navire intact. Nous sommes peut-être – et encore – dans une portion

inconnue de cette galaxie. Mais non dans un abîme. Courage donc !

Ces paroles pleines de bon sens et de vaillance relevèrent un peu le moral de tous.

Sauf, sans doute, celui de Luddy Clark.

Coqdor secoua vigoureusement son camarade d'université. Il lui reprocha avec véhémence de se laisser aller ainsi. Mais il est vrai que Luddy était plus qu'un aventurier de l'espace comme les autres ; c'était aussi un amoureux. Mais cela agaça un peu le chevalier de la Terre.

Il y avait quelque chose, dans tout cela, qui lui échappait. Spao n'était pas un imbécile. Il poursuivait ses études stellaires sans rien comprendre cependant. Et Verga était un matelot du ciel de première force. Ce qui ne l'avait pas empêché de lancer son navire dans ce domaine énigmatique.

Les laissant à leurs travaux techniques et aux vérifications, le chevalier s'isola dans sa cabine. Seul, Râx accompagnait son maître et sifflait très doucement, blotti contre la couchette. Coqdor venait de s'y jeter, après avoir échantonné son col, quitté ses bottes, desserré sa ceinture.

Ainsi, parfaitement à l'aise, il s'était étendu confortablement, les bras le long du corps, ayant fait l'obscurité dans la cabine. Les yeux clos, il s'était étendu un instant. Puis son front avait commencé à se plisser, des gouttes de sueur perlaient à ses tempes, et la bouche joliment dessinée de Coqdor était tirillée, par instants, de brefs tressaillements.

Le chevalier s'échappait littéralement de son corps, et son esprit fluide, projeté par sa volonté, s'évadait et sondait le monde, quête de la solution.

Tandis que Spao et son télescope électronique essayaient en vain de déterminer quelles étaient ces étoiles, Coqdor, lui, fonçait vers elles, du moins en pensée.

Et son corps, toujours à bord du cosmoviseur, recevait par bribes les renseignements que ses propres ondes-cerveaux glanaient dans l'immensité.

Longtemps, il lutta ainsi. Râx ne bougeait pas. Selon son habitude, le pstôr avait rabattu ses ailes autour de sa tête et, flairant que son maître entreprenait quelque chose d'important et de douloureux pour lui, il sifflait très doucement, sur un mode nostalgique, comme s'il partageait les angoisses du voyant.

Enfin, l'expérience cessa. Coqdor se releva, baigné de sueur. Un instant, il regarda autour de lui, comme un dormeur brusquement arraché à sa quiétude. Et puis il bondit de sa couchette, bouscula le pstôr qui n'y comprit rien et se précipita, pieds nus, débraillé, à travers l'astronef.

– Commodore Verga ! hurlait Coqdor. Luddy ! Spao !

Râx s'était élancé à sa suite et bondissait sur ses membres extraordinaires ou voletait dans les étroits couloirs dont les parois lui meurtrissaient les ailes.

Luddy, qui s'était réfugié au bar et venait d'avaler trois Gilbey's, coup sur coup sans parvenir à effacer l'image de Strya, entendit les cris de son ami. Pour que le chevalier fût dans un tel état, il fallait une raison d'importance.

Il avala d'un trait son quatrième scotch et se précipita. Il trouva Coqdor auprès de Verga et de Spao, dans la cabine d'astronomie. Deux autres officiers accouraient aux aussi, alertés par cet état étrange de la part de Coqdor.

– Luddy ! lui cria Coqdor ; rien n'est perdu ! Nous sommes sur la bonne voie ! Le tunnel... le tunnel est là, pas très loin... enfin... à quelques heures de lumière tout au plus !

Le docteur Clark, dont l'esprit était un peu embrumé par l'alcool, se rua sur lui.

– Coqdor ! Coqdor ! Ce n'est pas vrai !

– Si... Tu comprends ? Ce sont les Astrospectres !...

– Les Astrospectres ?

– Oui. Comme on voit des Hobbals ou des Syrrax qui ne sont que des apparences photoniques, ou des astronefs semblables, on a photographié des étoiles factices ; tu sais cela ?

– Oui, je... Ah ! j'ai compris !

Il était dégrisé du coup. Râx gambadait en sifflant joyeusement. Tout cela échappait au fidèle animal, mais il comprenait seulement que son maître et tous les autres étaient contents.

Et déjà, à bord du *Javelot*, on s'organisait.

Coqdor avait certainement raison. On était bien arrivé à l'endroit voulu du cosmos. Seulement, l'aspect de la constellation – son aspect seulement – avait été modifié.

Il y avait trop d'étoiles, avait dit Spao. Et le Vénusien avait dit le mot juste : cette prolifération d'astres avait paru suspecte à Coqdor qui en avait cherché la raison.

Renonçant au raisonnement, il avait préféré la voyance. Et il s'était rendu compte de ce qui s'était passé.

Une fois de plus, c'était un tour des Hobbals. Les fantômes lumineux essayaient par tous les moyens d'interdire aux humains de gagner la suprême planète. Le marin boiteux avait voulu parler et il avait payé de sa vie. Les photos avaient été dérobées à Clark et à Coqdor. Enfin, les voyant arriver près de l'entrée du tunnel, sachant qu'ils ne pouvaient se repérer que grâce à la position des étoiles indiquée par la carte-archipel de Hixxi, ils avaient suscité – Dieu sait comment – de ces soleils spontanés comme on en avait repérés dans la

constellation 1026.

Le procédé était enfantin dans son principe. C'était, ainsi que le précisa le commodore Verga, du camouflage par saturation. Dans toutes ces étoiles qui, par leur apparition, modifiaient totalement l'apparence de la constellation, impossible de savoir où étaient les astres réels.

Du moins à l'œil ou au télescope. Car les humains avaient inventé depuis longtemps un bon moyen d'entrer – même de très loin – en contact avec les corps célestes.

Tandis que Luddy reprenait espoir et, comme tous les amants, passait de la prostration à l'exaltation la plus saugrenue et envoyait de grandes tapes sur les épaules du chevalier, Spao braquait de nouveau ses télescopes et en synchronisait l'azimutation avec un certain appareil mis en batterie à bord sur les ordres de Verga.

Il s'agissait du laseradar, combiné de laser et de radar, dont on avait démultiplié la vitesse en agissant sur les photons. Cent fois plus rapide que la lumière, le rayon rouge émis d'un cristal de rubis prenait alors les propriétés de l'onde radar et revenait à son point de départ.

Spao calculait l'orientation convenable, et le rayon était lancé sur les différents astres qui apparaissaient devant les cosmonautes.

À partir de ce moment, cela se déroula très vite.

Verga se tenait dans la cabine de pilotage. Devant lui, une table-écran, inclinée à quarante-cinq degrés, reflétait l'horizon céleste du *Javelot*. Il attendait que vienne s'inscrire, en points lumineux, la figuration des astres touchés par le laseradar en magnitude convenable.

De nombreux rayons furent émis. Beaucoup se perdirent dans le vide, pour l'excellente raison qu'ils ne rencontrèrent que les Astrospectres, projetés par les Hobbals, et que ce simulacre uniquement visuel ne possédait pas la base atomique nécessaire pour former écran et arrêter le rayon rouge.

Par contre, heurtant les véritables soleils de la constellation, le laseradar revenait aussitôt. En peu d'instant, Verga, émerveillé, vit s'inscrire sur son écran de contrôle les divers éléments d'une constellation qui représentait très exactement celle indiquée sur le lac de Hixxi.

Coqdor et Luddy Clark, debout derrière lui, s'émerveillaient eux aussi, et le jeune médecin, fou de joie, recommença ses exubérances.

Le commodore le rappela à l'ordre. Un peu penaud, Luddy s'excusa, et Coqdor l'entraîna.

– Grâce à toi, Coqdor, lui dit-il un peu plus tard, alors que nous étions égarés par ces maudits Hobbals, nous avons pu aller à la pêche aux étoiles. Et nous avons revu, rigoureusement indiquée par le

laseradar, la réplique de la constellation cherchée. Ces deux soleils formidables, là-haut...

– Oui, dit gravement le chevalier ; entre eux s'ouvre le gouffre de vide, le tunnel intergalactique. Et à l'autre bout, il y a peut-être l'extrémité du monde, la limite, si toutefois le marin boiteux n'a pas menti.

– En doutes-tu, Coqdor ?

– Non, dit le chevalier ; je pense qu'il était sincère. Je sondais son esprit et ne trouvais que véracité dans ses pensées. D'ailleurs, c'est pour cela que les cyclopes l'ont assassiné !

Mais déjà le commodore Verga avait relancé le *Javelot*. On était à moins de six heures de lumière de la portion de ciel où devait se trouver l'orifice du tunnel, sinon le tunnel lui-même, dont on ignorait les dimensions.

Ce fut, de nouveau, une période énervante, surtout pour Luddy Clark. Coqdor, excédé, finit par lui enjoindre d'aller dormir.

Naturellement, le jeune homme répondit qu'il était bien trop survolté pour prendre le moindre repos. Il ne pensait qu'à Strya, et le chevalier lui rappela gentiment qu'il s'en fallait encore de cent milliards d'années de lumière ou à peu près, pour qu'il retrouvât l'élue de son cœur.

– Tu ne veux pas dormir ? Mais il ne serait pas bon que tu te remettes à boire. Tu ne veux vraiment pas te coucher ? Regarde-moi dans les yeux.

Luddy Clark obéit. Mais à peine eut-il rencontré le regard vert du chevalier qu'il cilla légèrement, bâilla et fini par avouer :

– Mais c'est vrai, que j'ai sommeil !...

– Eh bien, va te mettre au dodo, mon grand ! Cela te fera le plus de bien possible.

Luddy, vaincu, subjugué par le regard hypnotique du voyant, s'en alla tandis que Coqdor lui criait en riant :

– Fais de beaux rêves !

– Je rêverai de Strya !

– J'en suis persuadé...

Débarrassé de Luddy Clark, Coqdor, que flanquait immanquablement Râx, rejoignit le commodore Verga au poste de commandement.

Devant eux, c'était l'immensité. On voyait toujours les Astrospectres, mais qu'importait... Le piège des Hobbals était éventé et le laseradar sondait en permanence les profondeurs intersidérales afin de garder le *Javelot* dans la bonne voie et de ne pas le lancer vers un soleil factice, une étoile simulée.

On approchait des deux astres entre lesquels devait s'ouvrir le tunnel géant.

– Ils sont à trois années de lumière l'un de l'autre, annonça Spao par l'interphone. Cela fait un joli gouffre.

– Nous y arriverons, dit Verga. Le laseradar cherche.

Un faisceau de rayons rouges partait du cosmaviso et fouillait le ciel. Des étoiles plus lointaines étaient touchées et s'inscrivaient sur l'écran de contrôle. Petit à petit, on réussit à circonscrire une zone qui semblait d'ailleurs très noire, dénuée de toute brillance, située très exactement entre les deux grands soleils. Le laseradar passait de part et d'autre de cette zone et finissait toujours par toucher des soleils extrêmement éloignés, voire quelques planètes satellites de la constellation où évoluait le cosmaviso.

Mais petit à petit, on se rapprochait, et les cosmonautes se taisaient.

Une étrange sensation étreignait leur cœur. Devant eux, ces hommes accoutumés à voir toujours des étoiles, si lointaines soient-elles, des points démesurément éloignés qui étaient les galaxies extérieures, ne distinguaient plus rien.

Il y avait une sorte de disque noir, un trou dans l'espace, ainsi que le spécifia Spao, grand spécialiste de l'observation céleste.

Le laseradar trouva quantité de corps célestes alentour. Puis plus rien, juste en face du *Javelot* ; et le technicien préposé en avertit le commodore.

– Messieurs, dit Verga, d'une voix un peu changée, je pense que nous voilà face au tunnel de l'espace. Nous ne savons rien de lui, mais nous y serons dans moins d'une demi-heure de lumière.

Le silence régna à bord. Chacun était à son poste. Le laseradar avait été de nouveau mis en batterie, cette fois pour tenter de sonder ce qu'on eût pu appeler les parois du tunnel, probablement de dimensions impressionnantes.

Le disque noir, absolument neutre, grandissait sans cesse au fur et à mesure que le cosmaviso s'en approchait. Bientôt, il parut envahir tout l'horizon céleste.

– Il serait dommage, dit Spao, que notre ami Luddy Clark manquât l'entrée dans ce gouffre exceptionnel.

– Vous avez raison, répondit Coqdor au Vénusien, je vais le réveiller.

Il ne bougea pas de son poste mais, tout en caressant la tête de Râx qui sifflait de plaisir, il envoya mentalement à Luddy un message destiné à le réveiller et à le faire venir.

Tiré de sa torpeur, l'amoureux de Strya accourut. De la coupole supérieure de l'astronef, il vit qu'on pénétrait dans un abîme ténébreux.

Chose curieuse. Le tunnel devait avoir une paroi, mais maintenant, le laseradar ne la contactait plus. D'autre part, le faisceau

de lumière rouge projeté en avant ne revenait pas.

– Comment le boomerang pourrait-il fonctionner ? dit Verga. Cent milliards d'années de lumière ! Mais par tous les bolides du cosmos, je ne doute pas d'être dans le tunnel ! Ce qui ne me dit pas comment nous parviendrons jusqu'au bout. Même à la vitesse luminique, il faut les cent milliards d'années, c'est donc impensable. Reste évidemment la plongée subspatiale. Mais c'est risqué, puisque nous ne savons rien de cette portion cosmique.

– Je pense, dit Coqdor, qu'il faudra bien en arriver là, Commodore ; sans cela, le *Javelot* risque de n'amener jamais à la limite du monde qu'un équipage de spectres.

– Nous en avons assez comme ça, des fantômes, avec les Hobbals et les Syrrax !

Ils étaient dans le gouffre. Tout était noir. Le laseradar se perdait non seulement en avant, mais aussi dans tous les azimuts, comme si le tunnel foré dans l'espace même, à travers de nombreuses galaxies et d'incommensurables abîmes de vide, échappait aux lois universelles et neutralisait jusqu'aux ondes.

Ils allaient. Un vertige noir les envahissait. L'astronef progressait, isolé dans ces ténèbres. Il n'y avait plus rien autour d'eux. Cependant, en se retournant, ils pouvaient voir un disque lointain qui allait s'amenuisant. Un disque qui était la portion d'espace visible par l'orifice du tunnel, et dans lequel on distinguait encore des étoiles.

Mais le cosmaviso allait si vite, que même ce disque ne fut plus qu'un point et finit par disparaître.

Ils continuèrent.

Ils allaient à l'aveuglette, et le laseradar se perdait dans toutes les directions sans plus jamais toucher le moindre corps céleste. Ils étaient isolés, perdus, aveugles...

Dans le noir...

CHAPITRE VIII

Le commodore Verga était en proie à une perplexité profonde.

Son devoir était tout tracé. On avait aperçu des navires inconnus et des astres mystérieux, spontanément apparus. Il avait pour mission de repérer les uns et les autres, de faire la lumière sur ces objets célestes inattendus.

Mais ce n'était pas aussi simple que ça. Jusqu'alors, la science, avançant de jour en jour, avait permis aux hommes, après la conquête de l'espace et les rencontres interplanétaires, interstellaires, enfin intergalactiques, de pouvoir évaluer les prestigieuses dimensions du cosmos, lequel méritait bien son nom d'origine (emprunté aux Grecs de la vieille Terre, la planète-patrie).

Il était l'ordre, l'harmonie. Partout on y retrouvait le merveilleux équilibre de la création et, dans la féerie végétale, les merveilles animales, la splendeur minérale, l'incomparable beauté de l'humain qui, partout, reflétait la volonté initiale.

Cependant, en dépit des vitesses luminiques, de la plongée subspatiale projetant des appareils d'un point en un autre, l'homme demeurait soumis à certaines limitations. On ne connaissait pas le nombre des étoiles de chaque galaxie, et encore moins le nombre de ces galaxies.

Chacun de ces univers-îles, dont l'ensemble paraissait danser un miraculeux ballet, avait pu se croire l'ombilic du monde. Mais les

conquistadors célestes, sur leurs frêles astronefs, détruisaient cette vaine illusion. Le monde était si grand qu'on désespérait d'en connaître jamais la frontière, et sûrement, même si on la repérait, serait-il impossible de l'atteindre...

Le mouvement immense régnant sur le cosmos interdisait d'ailleurs aux plus subtils astronomes d'évaluer où pouvait bien se trouver la limite. On repérait toujours de nouveaux univers, on les photographiait, on les étudiait, mais souvent il pouvait ne s'agir que d'un mirage, la lumière de leurs astres étant peut-être éteinte depuis des milliers de millénaires.

Et puis un jour, sur Bételgeuse VI, un marin boiteux avait trouvé deux jeunes Terriens pour écouter ses divagations, et ils avaient hérité de ses photos après qu'il eut été tué par l'œil d'un cyclope...

Verga pensait à tout cela, alors que le *Javelot* s'enfonçait dans l'obscur.

Cette fois, on ne voyait plus rien en arrière. Mais la neutralité des parois du tunnel dévorait le laseradar et, vers l'avant, il était impensable de pouvoir atteindre aisément la galaxie suprême.

Il s'en était entretenu avec Coqdor, dont l'intelligence exceptionnelle lui était d'un grand secours.

– La 1026 a été cataloguée par nos savants. Ils l'estiment située à cent milliards d'années de lumière. Nul n'avait jamais supposé qu'elle fût, précisément, située à la limite. Et ce clochard, qui vous a parlé, prétend en revenir...

– Jusqu'alors, Commodore, n'a-t-il pas dit la vérité ? Nous avons eu affaire aux Hobbals et aux Syrrax. Leurs astronefs-spectres ont été aperçus, et nous sommes dans le tunnel !

Le commodore soupira.

– Oui, Chevalier, dans le tunnel ! Le laseradar va cent fois plus vite que la lumière. En admettant qu'il puisse contacter le monde situé devant nous, il lui faudra un milliard d'années, et autant pour revenir nous assurer de sa tangibilité.

L'homme aux yeux verts se mit à rire de bon cœur.

– C'est, en effet, un peu long, mon cher Commodore. Pourtant, la 1026 n'est pas inaccessible. L'astronef à bord duquel se trouvait le marin boiteux y est allé, et j'imagine qu'il n'a pas fait un aller et retour de deux milliards de rotations terrestres.

– La plongée, alors ?

– Je ne vois pas d'autre solution.

Verga serra les poings.

– La plongée est toujours risquée. Encore ne l'utilise-t-on que de point connu en point connu sans préjudice des erreurs toujours possibles, puisque l'homme est faillible, la machine fragile, et que les soleils et les planètes ne nous attendent pas toujours dans le

mouvement perpétuel du monde. De là à faire un tel bond...

– En plongée, devenu masse infinie, c'est-à-dire rien qu'un point échappant au dimensionnel, un astronef peut aller à cent mètres de distance ou à cent milliards d'années de lumière avec autant de facilité.

– Oui, Coqdor. Mais vers un monde inconnu...

– Il faut risquer, Commodore !

– Je suis responsable de ce navire et de ceux qu'il porte.

– Je comprends vos hésitations. Mais vous n'avez pas le choix.

Verga se convainquit, avec l'aide morale de Coqdor, d'avoir à ne plus retarder le moment de la plongée.

D'ailleurs, à bord, tous, Luddy Clark, Spao et les autres assuraient qu'ils préféreraient les périls de la plongée à cette navigation dans le noir, dans le rien, qui effrayait comme un enfer.

Sans cesse, on redoutait une nouvelle incursion des Hobbals, on espérait vaguement le retour des Syrrax. Luddy Clark surtout, bien entendu, mais il se désolait parce que la belle Strya semblait l'avoir oublié.

– Console-toi, Don Juan des galaxies, lui disait Coqdor, puisqu'elle t'attend à la limite...

Les cosmonautes étaient un peu énervés. Ils eussent presque préféré que les mystérieux Hobbals en viennent à tenter une attaque, tant il était déprimant de naviguer à travers de telles ténèbres.

Coqdor avait recommandé à tous de se souvenir de ses leçons. Les attaques des cyclopes pouvaient, en effet, être mortelles, et les hommes du *Javelot* avaient été conditionnés psychiquement pour lutter contre l'introspection cérébrale du rayon inconnu qui émanait de l'œil pinéal des ennemis des Syrrax.

Mais nul spectre lumineux ne se manifestait. Ni d'ailleurs, les Astrospectres, aussi invisibles et sans doute aussi improbables dans le tunnel que les astres normaux. Pourtant, le tunnel devait être d'un formidable diamètre. Verga, Spao et leurs amis se demandaient s'il n'atteignait pas une année de lumière ou presque. Mais la vérification était impossible.

– Pas plus de « navirospectres » non plus, disait Luddy Clark.

Les astronefs aperçus dans la Galaxie 897 – et qui avaient pu passer par ce trou dans l'espace – demeuraient inconnus des cosmonautes du *Javelot*.

Coqdor, lui, avait d'autres pensées à ce sujet. Il estimait que tous ces phénomènes luminescents, hommes, navires ou astres, devaient se projeter spontanément par un procédé inconnu mais qui devait correspondre au système des plongées subspatiales, c'est-à-dire être rapides comme la pensée, en translation absolue, hors-distances. Et le tunnel leur était inutile.

Maintenant, on était prêt pour la plongée.

Un instinct secret avertissait le chevalier de la Terre. Il ne pouvait croire qu'il n'y eût pas d'action quelconque de la part des Hobbals. Ils avaient tout fait pour tenter de saboter une envolée des humains vers la limite. Le tunnel serait sans doute pour eux un domaine idéal pour attaquer de nouveau.

– Prenez garde ! répétait-il à tous. Fermez les yeux si vous voyez un cyclope. Durcissez votre volonté. Tenez ! Tenez bon ! Et appelez à l'aide. À deux, on peut se défendre psychiquement car, alors, l'hypnose mortelle émanant de l'œil pinéal subit une dispersion qui l'affaiblit d'autant. Un homme isolé est bien plus vulnérable.

Des seringues étaient toutes prêtes, avec nombre de piqûres-électrolyses. Chaque cosmonaute en portait au moins une à sa ceinture. Mission était de se mettre à deux et de piquer le Hobbals à tout prix. L'expérience du lac de Hixxi avait été probante.

Verga avait terminé ses préparatifs. Les pilotes-robots étaient réglés pour lancer le *Javelot* à la folle distance de cent milliards d'années de lumière.

Chacun se retirait, s'étendait sur sa couchette. On allait dormir, un temps très bref, sous l'action du gaz spécial répandu automatiquement à bord. Et on ouvrirait les yeux dans la Galaxie 1026. Du moins on pouvait l'espérer.

Il ne restait plus, debout à bord, que Verga, Coqdor et le pilote qui resterait à son siège de manœuvre pendant la plongée.

Par l'interphone, le commodore, raclant sa gorge un peu contractée, interrogea les divers postes. Tous étaient en place. Chacun, étendu, anxieux, attendait.

Le *Javelot* fonçait toujours. Verga serra la main du chevalier.

– Gagnez votre cabine, Coqdor. Je rejoins le pilote et... à Dieu vat !

Il prendrait place au siège jumeau, comme c'était son rôle de commandant. D'un déclic, il libérerait le gaz somnifère à effet fugace. Puis pressant sur un levier, il jetterait le cosmaviso dans le subespace.

Coqdor, avec son inévitable pstôr, se dirigeait vers sa couchette quand il eut l'impression que le navire ne gouvernait pas droit.

Étendus, les cosmonautes ne s'en rendaient peut-être pas très bien compte. Mais lui sentait un curieux vertige le gagner, comme si l'astronef s'était brusquement dérégulé, comme s'il tournait en rond.

Un soupçon le prit. Il ne voulut pas donner l'alarme mais courut vers le poste de pilotage.

Verga allait y pénétrer, quand Coqdor se précipita.

– Arrêtez, Commodore ! N'entrez pas !

– Pourquoi ? N'êtes-vous pas sur votre couchette, Chevalier ?

Que se passe-t-il ?

– Je ne sais pas ce qui se passe ! Mais il se passe quelque chose ! Je le pressens ! Laissez-moi seul avec le pilote !

Il y avait dans sa voix une telle conviction, que le commandant du *Javelot* s'inclina.

– Soit ! Allez, Coqdor...

Coqdor entra dans le poste et referma soigneusement la porte. Il arrivait, les sens en éveil, prêt à la riposte en cas d'attaque. Pourtant, contrairement à ce qu'il aurait pu craindre, il n'y avait dans la large cabine aux commandes, aucun Hobbals luminescent.

Le pilote lui tournait le dos, assis au siège de droite. Celui de gauche, avec les commandes jumelées, appartenait, pendant les plongées, au commandant lui-même ou à l'officier désigné pour le suppléer.

– Pilote ! appela Coqdor.

L'homme ne bougea pas.

Le *Javelot* filait toujours à une vitesse insensée. Mais sur l'écran de contrôle, on ne voyait rien. Strictement rien. Les appareils ne reflétaient que le néant du tunnel intergalactique.

– Pilote ! répéta Coqdor en avançant jusqu'à lui.

Il lui posa la main sur l'épaule. Aucune réaction. Il le secoua un peu.

Alors, il le sentit fléchir, et tout le corps s'abattit, d'un bloc, sur le volant de pilotage.

– Dieu du cosmos ! râla Coqdor.

Il souleva le corps. L'homme avait encore les yeux entrouverts, mais le cœur avait cessé de battre.

– Mort ! Ils l'ont tué ! Mais...

Quelque chose d'invisible le gênait, l'assaillait de toute part. Le prestigieux cerveau médiumnique recevait l'afflux, mais y résistait déjà.

Heureusement car, presque immédiatement, Coqdor comprit ce qui venait de se passer et comment les Hobbals avaient assassiné le pilote qui s'apprêtait à plonger le cosmaviso dans le subespace.

Sur l'écran, de petits points brillants apparaissaient. Tout d'abord, Coqdor n'en situa pas la nature. Mais ils se précisaient et, au fur et à mesure qu'ils naissaient, comme des feux follets mortels dans l'épouvante de ce gouffre d'anéantissement, il comprenait ce qu'ils étaient, et une horreur sans nom naissait en lui.

Il souleva le malheureux pilote et, aussi délicatement que possible, le dégagea du siège, étendit le corps sur le plancher.

Puis il bondit en arrière, entrouvrit la porte, appela :

– Commodore !

– Je suis là. Coqdor, il faut plonger.

– Oui. Vous allez entrer. Vous viendrez vous asseoir à votre siège et, de là, vous me dicterez la manœuvre à accomplir.

– Mais ?... Le pilote ?...

– Mort ! Les Hobbals l'ont tué, avec leurs regards de mort ! Entrez, Commodore, mais attention ! Fermez les yeux et venez à l'aveuglette. Je vous prends la main, je vous guide.

Verga prononça quelque chose qui devait ressembler à un fameux juron. Mais il obéit. Il entra, les paupières serrées. Coqdor lui recommanda encore de se souvenir de ses leçons de judo mental.

– Vous allez sentir l'attaque hypnotique. En ce moment, vingt, ou cent, ou mille, ou cent mille Hobbals nous regardent.

– Vous, Coqdor ?...

– Je tiens. Je tiendrai encore quelques minutes. Le temps d'accomplir les gestes nécessaires. Après... dans le subespace, ils ne pourront rien !

– S'ils se matérialisent ici ?

– Je riposte, seringue en main. Mais non, ils n'oseront pas. Depuis le lac de Hixxi, ils doivent avoir peur. Ils préfèrent lâchement le meurtre par fascination.

Verga avançait en trébuchant, jurant comme un païen. Coqdor lui fit contourner le corps du malheureux pilote. Ce dernier aurait pu lutter contre un ou deux Hobbals, Coqdor ayant enseigné le judo mental à tout l'équipage.

Mais dix yeux uniques avaient concentré sur lui leur rayonnement, et il avait succombé, foudroyé par ces ondes redoutables.

Verga jura encore qu'il le vengerait. Coqdor le fit asseoir.

– Je vais prendre place près de vous, Commodore.

– Vous êtes... comment ?

La voix de Verga reflétait son angoisse.

– Ca va, assura Coqdor qui évitait de regarder vers l'écran pour ne pas être pris en face par le rayonnement maudit.

– Alors... je commence...

Un peu étranglée, la voix de Verga dicta :

– Le volant : appuyez sur la manette de réglage : quinze degrés droite... Vous voyez ?

– Oui, c'est fait.

– Bouton vert à la gauche de l'écran ! Appuyez à fond en tirant à vous la manette du petit cadran marqué en chiffres rouges. Quand l'aiguille indiquera soixante-dix...

– Un instant, dit Coqdor. J'entends...

Un sifflement léger se faisait remarquer. Coqdor, soudain furieux, se retourna.

– Râx ! Qu'est-ce que tu fais là ? Couché, Râx, couché !

Le pstôr cherchait son maître et profitait de ce que le commodore avait laissé la porte entrouverte.

Coqdor hurlait, craignant que le fidèle petit monstre ne fût pris dans l'éclat des yeux des Hobbals qui fourmillaient maintenant sur l'écran.

Râx, sans trop comprendre, sentait sur lui les mains puissantes du chevalier qui l'obligeaient à s'accroupir et à rabattre ses ailes membraneuses sur sa tête pour s'aveugler.

– Pour l'amour du ciel, vite ! gémit Verga. Nous perdons du temps ! J'ai les yeux fermés, et cependant je sens qu'on cherche à m'hypnotiser !

– Je suis à vous, Commodore. Couché, Râx ! Et ne bouge plus !

– Et moi ? demanda une voix. Est-ce que je dois, aussi, me coucher et ne plus bouger ?

– Mille météores ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Luddy Clark entra et avançait dans le poste ; il s'écria :

– Le pilote ! Que s'est-il passé ?

– Luddy ! Fous-moi le camp !

– Mais je ne dormais pas ! On ne plongeait pas ! J'ai eu peur qu'il n'y ait un coup dur et je...

– L'écran ! Ne regarde pas l'écran !

Coqdor voyait Luddy Clark s'interrompre net et pâlir. Il venait d'accrocher le carrousel infernal fait des yeux des Hobbals, qu'on ne distinguait pas, à l'exclusion justement de cet organe redoutable.

Déjà la fascination le pénétrait, bien qu'il tentât de résister. Coqdor comprit qu'on perdait un temps plus que précieux et que tous ces incidents allaient le mettre lui-même à la portée de l'ennemi.

– Que les galaxies explosent ! hurla le commodore, assis, et les yeux toujours fermés. Docteur Clark, je vous ordonne de...

Il entendit un choc violent, la chute d'un corps. Coqdor gronde :

– Je l'ai assommé ! C'était la seule solution ! Les Hobbals allaient l'avoir ! Maintenant, je suis tranquille. Il ne les voit plus. Ils ne peuvent plus rien contre lui.

– Et contre vous, Coqdor ?

– Moi, je tiens !

– Vite, Coqdor ! On plonge...

– Je reprends ; le petit cadran, chiffres rouges. Cinquante... Soixante...

Soixante-cinq... Soixante-dix...

– Trois tours au volant majeur...

– C'est fait.

Le *Javelot* fonçait. Verga avait les yeux fermés, et ses

paupières lui faisaient mal à force de serrer. Sur le plancher, il y avait le pilote, mort, Luddy Clark, assommé par le formidable crochet au menton que lui avait décoché Coqdor, et Râx, la tête dans ses ailes, qui sifflait en cadence, et c'était comme une plainte, la plainte du cosmaviso sur lequel s'acharnaient les yeux des Hobbals.

Et à bord, sur d'autres couchettes, des hommes qui s'étonnaient de ce retard à la plongée, qui suaient d'angoisse en se demandant ce qui allait se passer, ce qu'il convenait de faire si l'astronef ne s'échappait pas en masse infinie.

Coqdor était à bout. Maintenant, bien que résistant de toutes ses forces, il ruisselait, il suffoquait, tout en accomplissant les gestes que lui indiquait le commodore.

Sur l'écran, les points s'étaient rapprochés. D'énormes lucioles, jaillies des ténèbres, paraissaient s'appliquer contre la paroi même, constituant un rempart de dépolex entre Coqdor et l'inconnu.

Des yeux ! Des yeux partout !...

Des yeux plus effrayants parce qu'ils n'apparaissaient pas comme des regards normaux, bilatéraux, mais de ces yeux uniques, ces yeux de cyclopes, ces yeux de Hobbals qui tuaient rien qu'en fixant intensément leur victime pendant quelques secondes !

Démons inédits ! Monstres fascinants ! Vampires visuels !...

Coqdor serrait les mâchoires. L'hypnose, malgré tout, le pénétrait. Lui seul à bord, et sans doute dans tout un monde, était biologiquement capable de tenir devant un tel assaut. Mais d'autres Hobbals apparaissaient encore. Un fourmillement d'yeux flamboyants se pressait contre le hublot et il montait de la plaque de dépolex comme une marée d'effluves mentaux qui cherchaient à paralyser son cerveau pour l'amener à l'arrêt total, à la mort hypnotique.

Il analysait encore cet envahissement, comprenait qu'on lui commandait de mourir.

Et il tenait parce qu'il ne voulait pas.

Mais cent, mais mille volontés cherchaient à supplanter la sienne. Il accomplit, au prix d'efforts inouïs, les dernières manœuvres dictées par Verga. Râx sifflait de douleur, comme chaque fois que Coqdor était en péril ou en transes.

- Le bouton violet, Coqdor !... C'est la libération du gaz ! Dans deux minutes, nous dormirons tous !

Coqdor se sentit faible comme un petit enfant. Mais il appuya sur le bouton violet.

Il pensa que, maintenant, le *Javelot* fonçait dans l'immensité du tunnel intergalactique, au milieu d'une myriade de Hobbals dont on ne voyait guère que les yeux pinéaux, et que cela devait donner un bien curieux spectacle.

- Coqdor ! Dernier geste ! Manette... chiffre d'or n° 8 ! Un

tour à fond !

Coqdor avançait la main et sentit qu'il allait mourir. Le dernier effort, la dernière manœuvre...

Un million d'yeux de Hobbals cherchaient à le prendre dans une toile d'araignée, comme il n'en avait jamais existé dans le cosmos.

– Chiffre d'or... N° 8...

Sa main tremblait sur la manette.

« La force ! Mon Dieu... la force ! Je ne l'aurai jamais... »

– Coqdor ! appela Verga. Coqdor ! Est-ce fait ? Le gaz ? Je sens qu'il se répand ! Nous allons dormir ! Tout sera perdu !

La force de tourner la manette, chiffre 8, en un signe tout en or.

Râx, que le gaz soporifique berce lui aussi, siffle de plus en plus doucement. Il sombre dans le sommeil, comme Verga, comme tous ceux que porte le cosmaviso.

– Dormir ! C'est le gaz ! Je vis encore ! Ce n'est pas l'hypnose !

Coqdor se renverse sur son siège et ne bouge plus.

Près de lui, Verga dort. Râx a cessé de siffler. Luddy, encore étourdi, dort près du pauvre pilote, lequel ne se réveillera jamais.

Et tous les autres dorment sur leurs couchettes respectives.

Mais presque subconsciemment, Coqdor a pu faire encore tourner la manette qui jette le cosmonef dans le subespace.

Il y a encore des yeux de Hobbals sur l'écran. Mais ils s'éteignent.

Ils ont dû comprendre que c'était trop tard, qu'ils avaient perdu. Et d'ailleurs, eux-mêmes ne vont plus voir le cosmaviso.

L'action appartient aux pilotes-robots, déclenchés par Coqdor. Formidable gyroscope, le *Javelot* tourne sur lui-même, approche de la vitesse lumineuse, l'atteint, la dépasse, devient masse infinie. Et infini égale point.

Un point que le réglage transfère à cent milliards d'années de lumière !

Il n'y a plus rien dans le tunnel.

CHAPITRE IX

Lentement, le *Javelot* descendait vers le sol de la planète.

Ils s'étaient tous réveillés à peu près en même temps, et les cadrans horaires leur avaient appris qu'ils n'avaient pas dormi plus de dix minutes.

Mais ils se retrouvaient dans le tunnel et tout d'abord, il y avait eu, sur le cosmaviso, un moment de désespoir, voire de dégoût.

Coqdor avait ouvert les yeux, au poste de pilotage, auprès de Verga qui lui aussi, sortait de sa torpeur. Et sur le plancher, Râx commençait à étirer ses ailes, Luddy Clark se soulevait sur un coude et, de sa main libre, se frottait le menton.

Mais sur l'écran, tout d'abord, on n'avait vu que du noir, comme auparavant.

Le chevalier de la Terre, prudemment, avait regardé sur la plaque de dépolex. Il y avait au moins cela de bien, on ne voyait plus les lucioles menaçantes qui étaient les yeux cyclopéens des Hobbals.

Verga et tous les autres à bord se relevaient. On reprenait conscience et, avant tout, on déplorait la mort du pilote. Seulement, le fait de se trouver encore au sein du monstrueux tunnel abattait les volontés.

Il fallut que Coqdor aperçut un nouveau point lumineux sur l'écran, pour que l'état d'esprit changeât.

D'abord, il sentit son cœur se serrer. Un Hobbals ?

Verga, près de lui, s'approchait, mais le chevalier le repoussa.

– Ne regardez pas ! Je veux m'assurer...

Et puis le commodore et Luddy virent s'éclaircir le visage de Coqdor. Cette fois, il les saisit chacun par un bras, les attira près de lui, leur montra le point qui grossissait.

– Voyez-vous cette petite tache ? Elle va devenir plus vaste, plus lumineuse... Elle emplira tout l'écran !

– Par tous les orages du cosmos..., gronda le commodore ; serait-ce... ?

– Oui, Commodore. L'extrémité du tunnel ! Oh ! nous sommes encore à plusieurs heures de lumière !

On commençait à geindre, on se mit à se réjouir. Pourtant, il fallait rendre les derniers devoirs au pilote, victime des monstres à l'œil trois. On dit quelques prières tandis que le corps était désintégré dans l'appareil spécial du bord, aucun cadavre ne pouvant demeurer dans l'étroit espace réservé aux cosmonautes.

Et puis les survivants avaient su que Coqdor avait vu juste.

Devant le cosmaviso, la tache devenait un disque de plus en plus grand. Ce n'était plus l'atroce obscurité du tunnel, mais l'orifice approchait, et on commençait à y distinguer une fraction d'espace avec ces points brillants qui étaient autant de soleils.

On avait accéléré l'allure et, finalement, avec un soupir de soulagement, tous s'étaient retrouvés dans leur élément normal, le ciel astronomique, le monde des galaxies, laissant derrière eux cette grande flaque noire, trouant sinistrement l'immensité, l'entrée du tunnel.

On se retrouvait dans une galaxie. Mais laquelle ?

Alors, on avait fait le point, on avait cherché, étudié, calculé. Spao, tout particulièrement, voulait en avoir le cœur net. Et Luddy Clark, impatient plus que les autres ne l'avait guère quitté, l'aidant à refaire dix fois ses calculs.

Oui, on était dans une galaxie isolée. Et il était vrai que, dans certaine orientation, on ne trouvait plus au-delà aucune autre fraction d'univers.

Par contre, en prenant la direction du grand orifice, on revoyait des mondes, accumulés, du moins en apparence, puisque des millions d'années de lumière les séparaient les uns des autres.

Mais ce conglomerat factice, aussi peu condensé que l'atome dont les éléments sont séparés par des gouffres impressionnants, c'était bien l'ensemble de l'univers.

D'un ton un peu solennel, l'astronome vénusien déclara :

– Commodore, je puis vous affirmer que cette galaxie est isolée, que nul autre monde ne s'étend au-delà ! Nous sommes bien, sinon dans la Galaxie 1026 repérée par tous les systèmes, du moins dans une galaxie frontalière, face au néant infini.

Un frisson passait sur tous les hommes.

Ainsi donc, ils avaient bien traversé cent milliards d'années de lumière.

Coqdor compara alors leur astronef, lancé dans le tunnel intergalactique, au neutrino, à cette particule si infime qu'elle peut passer à travers les électrons sans jamais les heurter. Le tunnel, trouant littéralement l'univers, permettait à un astronef de se comporter comme cette miniature et de franchir des gouffres de temps-espace en évitant les innombrables mondes que ce conduit fantastique ne pouvait manquer de traverser.

Ils ne doutèrent plus, se repérèrent d'après les dires du vieux matelot, seules indications qui leur avaient été données. Ils découvrirent, après quelques jours de lumière, le monde de Hôwa-Tal, y firent relâche et prirent contact avec un peuple simple, pacifique qui parla, en effet, des Syrrax et des Hobbals, et leur signala le passage

récent d'astronefs luminescents.

Luddy Clark était fou de joie et d'exaltation. Et Coqdor essayait, en vain, de l'apaiser.

Le *Javelot* repartit. Maintenant, comme on se trouvait dans un monde isolé, l'horizon stellaire était limité, du moins de façon relative. Spao eut la partie belle pour déterminer le dernier système de ce monde puis dans ce système, l'ultime étoile.

On fonça dans cette direction, et au fur et à mesure qu'on approchait, que les soleils se raréfiaient, Spao étudiait la position de la suprême planète, finissait par la situer dans le ciel et y menait le *Javelot*.

Et les cosmonautes, bouleversés, comme ils ne l'avaient jamais été à aucune escale, prirent pied sur la dernière planète du dernier soleil brillant à la pointe extrême du cosmos.

Un premier commando se prépara à débarquer, après les vérifications d'usage et quand il se fut avéré que l'atmosphère était suffisamment chargée en oxygène, que nul péril apparent ne s'annonçait dans l'immédiat.

Munis des combinaisons d'escale, Coqdor, Luddy Clark, Spao et dix hommes, bien équipés et armés, touchèrent un sol granitique, en terrain plat. À partir de là, les renseignements manquaient. Ni dans le récit du marin boiteux ni sur les fameuses photos que les Hobbals avaient réussi à dérober, rien n'indiquait comment se présentait le relief de ce monde.

– C'est un comble, rageait Luddy Clark. Nous avons réussi à venir au bout du monde, après avoir franchi un espace-temps que nul n'aurait sans doute jamais songé qu'il fût possible de franchir... et nous arrivons sur une malheureuse petite planète où nous risquons de chercher pendant...

– Peut-être pendant des mois, jeune poulain piaffeur, lui répondit Coqdor. Mais avec un peu de chance, cela ne demandera que quelques heures.

Spao, cependant, leur montrait le ciel. Et comme le jour baissait, comme le soleil, étoile oméga des galaxies, allait disparaître à l'horizon, le Vénusien et ses compagnons commençaient à découvrir la féerie nocturne.

Mais sur la dernière planète, le spectacle se révélait exceptionnel.

En effet, on voyait déjà, ainsi que le matelot clochard l'avait expliqué, que les étoiles ne scintillaient que dans une portion du ciel, couvrant à peu près la moitié du firmament apparent.

Au fur et à mesure qu'elles naissaient de l'azur qui tournait à l'indigo avec le crépuscule, on pouvait remarquer que la limite était visible.

D'une part, un ciel « normal » avec des constellations diverses et de ces points de grande magnitude, indiquant des galaxies.

D'autre part, plus rien. Pas la moindre petite poussière d'étoile !

– C'est bien la frontière du monde, râla le Vénusien. D'ici, nous ne pouvons découvrir qu'une partie de l'univers ! Cela forme un gigantesque croissant ! Nous sommes à la plage même du cosmos !

– À une des plages, rectifia Bruno Coqdor. Après tout, puisque nous avons atteint la limite, il faut bien se dire que nous ne sommes qu'en un point de cette limite. Imaginez donc les dimensions de l'univers ! D'ici, elles devraient être calculables.

– Oui, rêva Spao ; si nous en avions le temps.

– Nous pourrions aussi, en partant d'ici, et en suivant les bords de ce gigantesque croissant, virer autour du cosmos ! En faire le tour !

– Quel rêve ! dit le Vénusien.

– Mais, intervint Luddy Clark, cela serait encore du domaine du naturel. Tandis qu'au-delà, quand on sort de ce croissant d'étoiles, c'est... c'est quoi ?

Coqdor le regarda, le visage grave.

– Quelle question, Luddy... Après... ?

Lui-même n'osa prononcer le mot. Dire : le vide, le rien, le néant, l'au-delà, cela sonnait creux. Le langage humain pouvait-il exprimer ce que les âmes ressentaient, alors que les cosmonautes se retrouvaient à l'extrême frontière ?

Le bel indigo du ciel vira au violet plus sombre, puis au noir.

Le croissant d'étoiles s'arrondissait gracieusement. Des soleils flambaient, des milliards de petites perles de clarté roulaient au-dessus de leurs têtes, autant d'astres entraînant les planètes et couvant à jamais la vie, dans l'immense domaine donné aux humains.

On eut dit qu'un demi ciel seulement les dominait, comme une coupole à demi fermée. Mais l'ouverture géante donnait sur un infini tel, qu'ils n'osaient plus le regarder, qu'ils baissaient la tête avec un respect quasi religieux.

Luddy chercha à dire quelque chose.

– Le boiteux a parlé d'un fleuve... Si nous trouvions ce fleuve...

– Examinons toujours ce pays.

Le *Javelot* se dressait, posé sur une lande très caillouteuse. Au loin, on voyait des chaînes de montagnes. Et des lignes sombres qui, peut-être, indiquaient des forêts. On aurait pu attendre le lever du jour, mais les cosmonautes étaient trop impatients pour attendre, et ils se mirent en route.

Râx, tout heureux de pouvoir voler à l'aise, tournoyait dans

l'air.

C'était un bien étrange ciel, que celui qui s'étendait maintenant au-dessus de leurs têtes.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la rotation de la planète modifiait encore l'aspect général du firmament, et la frange stellaire indiquant la limite du monde paraissait reculer, laissant au-dessus d'eux une place toujours plus grande à l'immensité noire, au-delà de laquelle il n'y avait plus de galaxies, pas le moindre petit soleil, pas même un planétoïde.

Nul météore, nulle comète ne s'aventurait plus là. Les astronautes, progressant en silence, sentaient peser sur eux la formidable absence, sous ce gigantesque creux qui était l'après-monde.

Coqdor avançait comme dans un rêve mystérieux. Son esprit, hautement évolué, attentif aux grands problèmes métaphysiques, n'avait jamais été plus en éveil. Et cependant, il n'avait plus envie de parler. Il sondait cet inconnu qui le dominait et, plus que jamais, trouvait en lui-même, en un murmure très doux et très suave, la réponse à l'éternelle question que l'homme se pose.

Luddy semblait abattu, après la fièvre du débarquement. Il baissait la tête, comme d'ailleurs les autres cosmonautes. Il avait voulu venir à l'extrémité du monde pour retrouver Strya. Il y était. Et maintenant, il se sentait angoissé, comme si une formidable déception devait l'attendre.

Râx, lui, inconscient, était content de voler à l'aise et, sans doute, le pstôr ne pouvait-il comprendre l'attitude des humains qui marchaient avec cette allure accablée, si différente de l'exaltation qui les prenait généralement quand ils mettaient le pied pour la première fois, sur une planète nouvelle.

Mais sur quelle planète étaient-ils donc ?

C'était le bord du gouffre, la tranche de la grande falaise sur laquelle croissait l'humanité depuis des milliards et des milliards d'années, et les myriades de terres à elle données finissaient là.

Tout à coup, Luddy fit un bond et montra quelque chose. Plusieurs de ses compagnons avaient vu, eux aussi, ou cru voir.

– Un bolide ?

– Non ! Une soucoupe !

– Moi, je pencherais plutôt pour un astronef de belle taille.

– Quelle vitesse en tout cas !

– Il venait derrière nous, ou presque. Et il a filé par là...

– Comme s'il allait atterrir...

– En voilà un autre !

Cette fois, ils eurent le temps de le regarder, en dépit de son extraordinaire vitesse. Mais un cri monta du petit groupe.

– Un navirospectre !

C'était en effet un de ces vaisseaux spatiaux luminescents, signalés sur la Galaxie 897, à l'autre bout du tunnel, et semblable à ceux photographiés autrefois par les Syrrax. Les Hobbals avaient volé les clichés, mais les conquérants du ciel en avaient le souvenir précis.

– Les Hobbals ! cria Luddy ; ce sont les Hobbals ! Et ils vont par là... Ils attaquent ! Ils attaquent les Syrrax ! Il faut y aller !

Coqdor le saisit par le bras.

– Du calme ! Nous sommes une douzaine ; que ferions-nous contre une flotte spatiale ? Et puis qui te dit que tout cela n'est pas un mensonge prodigieux ? Que nous ne voyons pas le reflet de ce qui s'est passé il y a... je ne saurais dire combien de millions d'années ?

– Coqdor ! Coqdor ! Tu m'as fait venir à la limite pour me dire cela ?

– Non, Luddy, dit fermement le chevalier de la Terre ; pour te montrer la vérité, quelle qu'elle soit.

D'autres navirospectres passèrent et filèrent dans la même direction.

Cette fois, Coqdor arrêta le groupe.

– À pied, nous perdons du temps ! Il faut demander un canot au *Javelot*.

Avec la radio que chacun portait à la ceinture, c'était facile. Coqdor envoya un message à Verga. Il ne fallut que quelques minutes. De l'astronef, on dépêcha un canot, du modèle soucoupe. Deux hommes pilotaient, et tout le commando pouvait y prendre place. Ce qui fut fait rapidement. On repartit cette fois par la voie des airs, dans la direction prise par les navirospectres dont plusieurs exemplaires, s'étaient encore manifestés.

Tous, silencieux, guettaient l'horizon qui montait vers eux. Ils dépassèrent la chaîne de montagnes, après que la soucoupe eut pris de la hauteur. Au-dessus d'eux, on voyait nettement la frange d'étoiles marquant la frontière du cosmos.

La coupole centrale en dépolex leur permettait à tous d'admirer le paysage. Coqdor, qui caressait la tête de Râx, blotti près de lui, ne put s'interdire un cri, qu'il poussa en même temps que tous ses compagnons.

Devant eux, un fantastique spectacle surgissait tout à coup.

Au-delà des monts, on voyait une cité immense construite dans un décor rocheux, tourmenté. Des tours formidables, des aqueducs fantastiques, des palais démesurés, formant une Babylone inconnue, aux lignes audacieuses, dont le relief était d'autant plus grand qu'elle irradiait de toute sa masse.

Pourtant, cette cité, ils l'avaient déjà vue, du moins sur les clichés reliefcolor. C'était l'immense ville des Syrrax, s'il fallait en croire le matelot boiteux de Bételgeuse VI.

Mais un grouillement insensé se manifestait dans la cité. On voyait arriver en vagues successives les navirospectres qui, incontestablement, étaient ceux des Hobbals, les ennemis des Syrrax. Et des navires, ceux précisément des Syrrax, montaient de la ville et tentaient de repousser le gigantesque assaut de cette flotte spatiale.

C'étaient des duels aériens, des chocs formidables de navires géants, et des rayons fulgurants traversaient l'air ; les uns touchant les cosmonefs qui explosaient, les autres atteignant les gigantesques monuments de la cité, qui s'abattaient en flamme ou en poussière.

La soucoupe fonçait et les cosmonautes découvraient cette scène titanesque.

Coqdor murmura :

– Le dernier round ! C'est la fin de la cité Syrrax, abattue par ses ennemis interplanétaires, les Hobbals !

– Ah ! hurla Luddy ; que pouvons-nous faire ? Strya ! Strya est quelque part dans la ville ! Strya ! Je veux mourir avec toi !

La poigne du chevalier s'abattit sur son épaule.

– Tais-toi, fou que tu es ! Ne veux-tu donc pas comprendre que tout cela n'est qu'un mirage ? Entêté ! Tout est luminescent, comme les spectres qui nous ont visités, et ce combat formidable se déroule dans le silence. C'est un film... et un film muet !

– Mais, comment expliques-tu... ?

– Je n'explique rien : je constate.

– Des spectres, ragea Luddy. Des spectres qui volent, qui frappent, qui tuent...

– Oui, Luddy. Et un spectre qu'on aime, n'est-ce pas ?

Le jeune médecin leva un visage bouleversé vers le chevalier.

– Alors... tout cela ?

– Si nous pouvions tout électrolyser, tout se solidifierait comme le Hobbals que nous avons statufié. Et il n'y aurait qu'un conglomérat immobile, d'ordre minéral. Pour une raison mystérieuse, le reflet des événements qui se sont déroulés ici il y a sans doute un temps-espace incalculable, se montre à nous. Mais ce n'est qu'un mirage.

– Strya ? râla Luddy. Où est Strya ?

Coqdor ne voulait pas lui dire qu'il pensait que Strya devait être morte depuis des temps immémoriaux.

Alors quelque chose se produisit, et les matelots crièrent :

– Regardez ! Les astronefs ! Ils s'acharnent sur les montagnes. On dirait qu'ils cherchent à les faire sauter !

C'était réel ! Les navirospectres des Hobbals, pour en finir avec la cité Syrrax, lançaient des projectiles fulgurants sur un massif élevé qui paraissait se fissurer.

– Étrange, dit Coqdor. Le mirage se superpose au décor réel

qui n'a pas beaucoup changé, sans doute. Voyez, c'est un véritable film, projeté sur son modèle. La montagne se fend, des flots jaillissent ! Il y a là un gigantesque réservoir naturel, peut-être un lac...

– Un océan, dit un marin ; on l'aperçoit au loin, qui miroite ; et la montagne forme une digue naturelle !

– Et les Hobbals ont détruit cette digue pour noyer la cité !

Un mascaret insensé crevait les monts et roulait vers la cité. Alors, un astronef s'éleva. C'était un modèle élégant, de petites dimensions, bien semblable à ceux figurés sur les clichés du vieux marin.

Luddy s'écria spontanément :

– Ceux-là !... Ils s'enfuient ! Strya ! Si Strya était à bord ?...

Au moment où le mascaret roulait sur la ville et l'engloutissait toute, l'astronef piqua vers le ciel. La horde des navires hobbals fit mine de le poursuivre, mais s'arrêta bientôt.

Hallucinés, les astronautes voyaient le vaisseau, ou plutôt son fantôme, qui faussait compagnie aux Hobbals en fonçant non vers les galaxies, mais audacieusement, en dehors du monde, au-delà de la limite.

– Seigneur ! râla Luddy Clark ; ils ont osé ! Pour échapper à leurs ennemis, ils ont fui vers... vers ailleurs.

L'escadre des Hobbals refluit. Les Hobbals avaient peur. Ils n'osaient pas, eux, ces destructeurs de mondes, affronter le formidable inconnu de l'après-monde.

Les eaux avaient totalement recouvert la grande cité vaincue. Les Hobbals disparaissaient. Mais les cosmonautes suivaient du regard le mirage du dernier navire syrrax, piquant toujours loin des galaxies.

Au moment où ils le perdirent de vue, une lueur immense naquit du côté où il n'y avait rien, quelque chose comme un grand éclair d'une teinte indéfinissable, dont la fugace vision laissa en leur cœur une impression de profonde horreur.

Et sans l'avoir jamais vu, ils comprirent tous :

– Le Grand Rayon Livide !...

L'astronef syrrax avait disparu dans l'au-delà.

Alors, la soucoupe toucha terre et le mirage s'effaça totalement. Toutefois, si nulle trace de la cité ni du combat ne pouvait subsister, le paysage était sensiblement le même qu'autrefois, et le fleuve, le fleuve qui semblait s'être formé par la destruction de la digue-montagne, coulait toujours, immense et serein, à travers les landes rocheuses de la suprême planète.

Bruno Coqdor, Luddy Clark et leurs compagnons avancèrent vers le rivage.

Luddy sanglotait.

– Strya ! Strya ! Si tout cela n'est que mensonge, n'aimais-je

donc qu'un fantôme ? Et pourtant, je sens sa présence en mon cœur ; elle ne peut pas ne pas exister.

Coqdor lui montra les eaux du fleuve.

– Luddy... je ne comprends pas tout ! La planète garde encore son secret, mais ce secret a été englouti avec la cité, quand le mascaret a déferlé. Si tu veux tout savoir, il faut aller jusqu'au fond du fleuve.

Luddy releva la tête, et une expression d'espoir transparut sur son visage ruisselant de larmes.

– Tu as raison, Coqdor. C'est là qu'il faut aller...

DEUXIÈME PARTIE

LE GRAND RAYON LIVIDE

CHAPITRE PREMIER

Râx poursuivait, dans le ciel, les oiseaux blêmes de la suprême planète. Leur plumage sans couleur, qui paraissait refléter le Grand Rayon Livide, demeurait terne sous le soleil, le suprême soleil.

Le jour était revenu et, avec lui, tous les mirages s'étaient fondus. Cependant, les cosmonautes poursuivaient leurs recherches avec acharnement et munis de scaphandres spéciaux prévus pour les immersions toujours possibles sur les planètes, ils se préparaient à explorer le fleuve.

Verga, cette fois, était du commando, ayant laissé son officier

en second maître du bord. Le commodore avait endossé la tenue sous-marine et, en compagnie de Coqdor, de Spao, de Luddy Clark et de trois autres hommes, il descendait sous les eaux.

Le fleuve était immense et, de la rive, on apercevait à peine le rivage opposé. Mais son mouvement assez vif, l'orientation de son cours, tout indiquait qu'il était effectivement non une vaste rivière, mais un bras de mer, et que, sortant de l'océan proche de l'emplacement de l'ancienne cité des Syrrax, il devait aller se jeter très loin de là dans quelque gouffre, ou bien dans un autre océan.

Les plongeurs descendaient lentement. Les scaphandres étaient soigneusement organisés et permettaient une natation aisée. Un minuscule générateur, muni d'une hélice, pouvait servir pour les grandes randonnées, sans la moindre fatigue. Enfin, outre divers perfectionnements, tout comme les tenues spatiales, les tenues sous-marines comportaient un « talkie-walkie » pour dialoguer à l'aise au sein des ondes.

Les recherches ne furent pas très longues. Bien que le cours du grand fleuve eût certainement subi des modifications au cours des temps, depuis que la cité syrrax avait effectivement été engloutie, on n'en demeurait pas moins dans les parages du drame. Et Spao, le premier, cria à ses amis :

– Je vois quelque chose ! Des masses formidables !

C'était très loin, et il faisait très sombre. Ils se mirent en route et, propulsés par leurs moteurs autonomes, franchirent des centaines de mètres avant de mieux distinguer que les masses aperçues par le Vénusien ne devaient pas être, en effet, l'œuvre de la nature.

Ces formes arrondies, ces tours, bien qu'effondrées en partie, ces arches encore debout sous les eaux, cela ressemblait fort à la ville attaquée par les Hobbals, telle que le mirage l'avait montré aux cosmonautes.

– J'entends... j'entends... Est-ce de la musique ? s'étonna Luddy Clark.

Les autres prêtèrent l'oreille et reconnurent qu'en effet, des sons bizarres, d'ailleurs harmonieux, se répercutaient à travers l'eau et venaient jusqu'à eux.

– C'est bien monotone, tout de même, pour une symphonie...

– Pourtant, ce n'est pas le ronron d'un moteur.

– Un ensemble, peut-être ; une usine où les rythmes divers se croisent, engendrant un fond sonore aux harmoniques variées, malgré tout...

Ils se rapprochaient et avaient la joie, l'émotion aussi, de découvrir les vestiges de la cité Syrrax.

De façon vague, dans la clarté fantomatique de l'eau, avec en plus les taches claires que jetaient leurs lampes, les ruines rappelaient

les nobles constructions que ce film incompréhensible avait projetées devant eux, lors de leur première incursion sur la planète suprême.

Ils pénétrèrent dans la ville proprement dite, nageant, comme s'ils volaient, au-dessus de ce qui avait été un rempart, dépassant un immense parvis, évoluant gracieusement au-dessus des palais, des temples, des constructions de toute sorte, bordant de vastes esplanades.

L'eau avait lentement détérioré ces formidables édifices. Et des poissons inconnus passaient doucement. Ils étaient quasi translucides, aussi peu colorés que les oiseaux et les rares reptiles aperçus sur la planète.

Il fallait admettre qu'on était au bout du monde, et que la maigre faune avait quelque chose de spectral.

On parla de cela, mais Coqdor fit remarquer :

– Pourtant, les Syrrax semblaient une belle race ! Malgré les conditions difficiles, l'homme s'adapte à tout et réussit à prospérer quand il a l'esprit en lui.

Cependant, Luddy Clark assurait que l'harmonie mystérieuse indiquait quelque chose de vivant dans la cité morte. Coqdor tenta doucement de le calmer. Il voulait lui éviter l'horrible déception totale, et l'amener petit à petit à admettre la vérité, et que tout n'avait été que vision d'un passé très ancien. Mais le jeune médecin était fébrile :

– Tous morts, les Syrrax ? Mais nous entendons quelque chose...

– Il faut trouver la source de ce bruit, dit nettement Verga.

Donnant l'exemple, le commodore s'élança à travers la ville. Ils fouillèrent, cherchèrent, contournèrent des pans de murs, passèrent des fortifications, escaladèrent des escaliers, s'enfoncèrent dans des cryptes, le tout plongé dans la majesté glauque du fleuve.

Bien entendu, aucune trace des habitants. Des centaines de milliers, des millions, peut-être, de Syrrax avaient péri dans la catastrophe provoquée par les Hobbals, mais c'était si ancien...

Et, tout à coup, ils éprouvèrent un choc.

Au-delà de ce qui avait été une vaste place, ils découvraient un nouvel édifice englouti, bien différent des autres.

Cela ressemblait à tout ce qu'on voulait, palais ou temple, et se composait de deux édifices en forme de demi sphères, flanquant une troisième demi sphère centrale, infiniment plus élevée. Deux sortes de minarets s'élevaient en premier plan, et le tout était très harmonieux dans la simplicité des lignes.

Mais ce qui était caractéristique, c'était que l'ensemble demeurait rigoureusement intact, depuis le jour où le fleuve avait noyé la cité. Car ce gigantesque monument était de métal. Un métal

inconnu, évoquant le platine de la vieille Terre, et qui avait victorieusement résisté aux assauts des eaux.

De là venait le vrombissement, bien plus net maintenant.

Ils comprirent que là était le secret de la ville, celui des Syrrax et des Hobbals et, peut-être, celui de la frontière du monde.

Ils s'approchèrent.

Sous les scaphandres, ils se taisaient, trop émus pour parler entre eux. D'ailleurs, ils éprouvaient tous une sensation semblable, faite d'angoisse et d'intense curiosité.

Ils allèrent vers la coupole centrale. Elle était haute de près de cent mètres et, entre les deux minarets qui la flanquaient, on distinguait une double porte en ogive.

Le bruit montait, plus fort, ébranlant les couches aqueuses. Il n'y avait aucun doute, des moteurs formidables tournaient en permanence sous ces coupoles couleur d'argent.

Comme ils approchaient, ils virent soudain crépiter des éclairs à la pointe d'un des minarets. Instinctivement, les plongeurs reculaient, s'aggloméraient, avec le mouvement ancestral de l'homme devant l'inconnu.

Et ils virent...

Plusieurs formes luminescentes naquirent des étincelles. Ils reconnurent des Syrrax. Mais ces fantômes s'évanouissaient, d'autres leurs succédaient et disparaissaient encore.

Ils s'interrogeaient, et Luddy proposait de monter vers le sommet des minarets, pour se rendre compte quand, sur la seconde flèche, on vit naître une forme qui devint très large, très haute, immense enfin.

– Un astronef !

– C'est inouï !

– C'est un navirospectre !

– Oui. Un de ces navires des Hobbals, qui ont attaqué la ville et l'ont fait engloutir par le fleuve !

L'astronef avait déjà disparu. Alors, il se passa quelque chose de plus formidable encore.

Deux gerbes d'étincelles apparurent dans les eaux, émanant des deux flèches de la formidable construction métallique.

Tous les cosmonautes refluèrent le plus loin possible vers les ruines de la cité, pour se mettre à l'abri. Et la voix de Coqdor résonnait dans les micros des casques.

– Couchez-vous ! Fermez les yeux ! Masquez votre visage ! Vous allez être aveuglés.

Même blottis à l'ombre des murailles, même avec leurs bras repliés sur le visage, même en serrant les paupières, ils aperçurent la formidable lumière.

Heureusement, cela ne dura pas et ils se relevèrent, dansant dans les eaux le singulier ballet des plongeurs.

– C'est fou, ce que nous avons vu !...

– On eût dit un soleil !

– C' était un soleil !

Et Coqdor prononça, désignant la construction du doigt :

– De là émanent tous les phantasmes que nous avons connus, spectres des Hobbals et des Syrrax, navispectres tels que ceux connus des Hôwa-Tal et qui ont, par le tunnel, fait une incursion jusqu'à la Galaxie 897, Astrospectres enfin. Ce que nous venons de voir était un fantôme d'astre en gestation. Il y a sous ces coupoles, une usine géante !

– Mais les Syrrax sont tous morts depuis longtemps !

– N'en doutez pas ! Ils ont construit cette usine, avec des machines formidables. On engendre des visions d'homme, de machine ou de soleil !

– Ca ne tient pas, cria Luddy Clark. Ce ne sont que des visions fugaces.

Or nos cyclopes, et Strya, Strya, étaient bien tangibles !

– Je ne le nie pas. Mais nous ne savons pas tout encore...

Ils cherchèrent à pénétrer dans l'usine. Mais cela semblait difficile. Si vraiment l'installation existait depuis des millions d'années, elle donnait une haute idée de la science des Syrrax. Elle avait résisté et continuait à jeter au monde le message de la vieille race : « Prenez garde aux Hobbals ! »

Tout effort pour pénétrer parut stérile. Il se faisait tard et Verga décida de rentrer à bord du *Javelot*.

On prit des photos, des films, on enregistra le bruit des machines mystérieuses. Mais des heures s'étaient écoulées, et le commando ne pouvait s'attarder.

Verga prépara pour le lendemain une seconde plongée. Luddy, cette fois encore, ne dormit guère, malgré les fraternelles remontrances de Coqdor.

D'ailleurs, à bord, tous étaient énervés. Ils occupaient en permanence le petit bar du bord et, pour tromper leur énervement, ne pouvant guère se promener sur les landes arides de la suprême planète, ils faisaient marcher le « box-flugg » qui leur amenait un peu du monde civilisé.

Le barman se plaignait de n'avoir plus que deux bouteilles de whisky, et on plaisantait sur ce sujet.

– Pour s'approvisionner, ce n'est qu'à cent et quelques milliards d'années de lumière. Fais-y un saut...

Coqdor et Luddy dégustaient le dernier Gilbey's :

– Demain, crois-tu que nous saurons enfin la vérité ?

– Je l’espère, dit Coqdor. Mais il faut nous reposer d’abord.
Il termina son scotch et regarda Luddy d’une certaine façon.
– Vampire de l’espace, tu vas encore me faire dormir !
– Plains-toi, amoureux des beautés millénaires ! Tu feras encore de jolis songes où Strya tiendra la première place !

Si bien que Luddy dormit malgré lui, mais ne fut pas le dernier, le lendemain pour la plongée.

Le paysage était désolant. Les veilleurs n’avaient pas aperçu le Grand Rayon Livide, et on pensait que cela valait mieux, puisqu’il annonçait la mort si on en croyait le marin boiteux.

Toutefois, on ne revoyait plus les Syrrax. Le commando piqua une tête avec ensemble dans le fleuve, et on retourna à la cité.

Elle semblait immense, et on explora d’autres parties de ce vaste domaine englouti. Verga pensait revenir un peu plus tard vers l’usine, dont il faudrait bien arriver à arracher le secret. En attendant, peut-être d’autres parties de la ville pourraient-elles apporter des éléments intéressants.

Cet espoir ne fut pas déçu quand Luddy, s’aventurant sous un immense monument aux formes bizarres, bâti sur des arcades, découvrit des degrés s’enfonçant sous la terre.

On s’y risqua, et les plongeurs descendirent au-dessus des marches d’un escalier monumental.

En bas, on aperçut ce qui devait être une crypte, mais quelle crypte ! Elle avait peut-être mille mètres de côté, formant un vaste quadrilatère, et des colonnes élégantes en torsade en soutenaient les voûtes.

Mais ce qui frappa les plongeurs, ce furent les alignements de statues dressées sur des sortes de petits parallélépipèdes allongés. Tous n’eurent qu’un seul cri :

– Ce sont des tombeaux !

Ils avaient probablement raison, et des sépultures étaient aménagées là.

Chacune était surmontée de la statue de celui ou de celle qui y reposait.

Les Syrrax étaient figurés dans leurs tenues habituelles, les uns en robe, les autres en armure ; il y avait même des enfants.

Sereins, ils demeuraient là, sous les eaux, dans leur ville, et leur repos était bercé de façon très lointaine par le ronron de l’usine.

Un des plongeurs allait, venait, examinant avidement les statues féminines.

– Luddy ! Luddy ! Tu es fou !

– Oh ! Coqdor, je cherche Strya. Si Strya était là !

– Certainement pas, voyons ! Ces tombeaux ont été élevés avant la catastrophe.

– Crois-tu, Coqdor, qu'elle a survécu ?

À travers le scaphandre, Coqdor sentit les ongles de Luddy Clark qui s'enfonçaient dans son bras.

– Si je pouvais savoir !...

Et soudain, il poussa un hurlement qui résonna dans les micros des plongeurs.

– Dieu du cosmos !

Une très jeune femme de pierre se dressait, souriante, mélancolique comme toutes les statues.

– Strya ! C'est Strya !

Coqdor le soutenait car il sanglotait dans son scaphandre.

– Strya est morte ! Tout est fini pour moi !

C'est alors que l'imprévu se produisit.

Une voix résonna, une voix qui ne passait pas par les micros, une voix qui éclatait spontanément au sein des eaux, dans la cité morte :

– Zaiao...

Le salut des Syrrax les fit tous bondir. Une femme syrrax apparaissait, avec autant de facilité que sur Bételgeuse VI, dans le studio de Luddy.

– Merci, docteur Clark, dit-elle, vous êtes venu à mon appel ; au nom des Syrrax, je vous exprime ma gratitude.

– Strya ! Strya ! Non ! ce n'est pas vrai !

– Si, dit la lumineuse apparition ; je suis Strya ! Enfin, je suis le reflet de Strya !...

Un plongeur tomba lentement vers le fond. Coqdor le rattrapa. Luddy, à bout d'émotions, venait de s'évanouir.

Verga, Spao et les autres se précipitaient.

La belle Syrrax leur sourit.

– Merci, hommes des planètes lointaines ! Mais il faut consoler votre ami Clark. Dites-lui que la tombe de Strya est vide !

Clark, qui revenait à lui, râla :

– Strya est vivante ! Où est-elle ?

– Son tombeau était tout prêt, selon la loi de la noblesse Syrrax. Mais son corps n'y repose pas.

– Strya... Vous vivez ?

– Je ne suis pas Strya. Mais Strya était de ceux qui ont pu fuir de notre cité avant l'engloutissement.

– Je l'avais deviné ! hurla Luddy, que Coqdor maintenait avec peine.

Cependant, Verga s'avavançait.

– Mademoiselle... puisque je ne puis vous appeler autrement, pouvez-vous nous dire... ?

– Venez avec moi, dit l'apparition, je vous emmènerai jusqu'à

l'usine. Et là, vous saurez tout ce que vous devez savoir...

CHAPITRE II

Ils avaient retiré leurs casques, tout surpris de pouvoir avoir le visage à découvert, sous les eaux, au fond du fleuve, dans la cité engloutie.

Mais Strya les avait conduits à l'usine et, actionnant un mécanisme secret, les avait fait passer par un sas qui les avait amenés à l'intérieur de l'immense installation.

Là, ils avaient pu se mettre à l'aise, et ils regardaient, muets d'émerveillement, les gigantesques machines qui marchaient depuis des temps et des temps, dans une telle perfection, une étanchéité et une propreté telles, que rien, pas la moindre poussière n'avait pu enrayer un seul rouage.

Les techniciens qu'étaient tous les cosmonautes, regrettaient de ne pouvoir étudier à fond pareille usine. C'était l'automatisation menée à son paroxysme. Sous les coupoles hautes de cent mètres, d'étranges appareils tournaient, roulaient, crépitaient d'étincelles, jetaient des lueurs mystérieuses, créant un hyper-arc-en-ciel infernal.

Et, ils le savaient, c'était de là que jaillissaient les visions qui avaient intrigué le monde, et jusqu'aux Astrospectres capables de figurer, en plein espace, de véritables soleils.

Luddy, lui, ne regardait pas les machines. Il regardait Strya, ou du moins ce qui était l'image vivante de Strya, avec ses merveilleux cheveux blonds, sa bouche vermeille et ses yeux dont les tons indéfinissables semblaient empoussiérés de miniatures d'étoiles.

Coqdor, au nom de tous, demanda :

– Belle Strya, dites-nous ce qu'il convient de nous dire...

Le fantôme lumineux sourit, de ce sourire qui avait fait venir Luddy Clark jusqu'à la frontière de l'univers.

– Maintenant, je puis parler et, me trouvant à proximité des machines qui nous servent de génératrices, j'ai le temps...

Elle expliqua :

– Parce que, quand on est loin de l'usine, tout de même, on ne peut se matérialiser bien longtemps. Mais je commence par le

commencement.

Et elle parla très longuement, dans le vrombissement des moteurs, le crépitement des étincelles, le murmure incessant de la fantastique installation du génie des Syrrax.

Leur race avait vécu, prospéré, évolué, sur la dernière planète du monde et, depuis toujours, ils avaient connu le demi ciel, le croissant d'étoiles, et entrevu fréquemment le Grand Rayon Livide.

Cette humanité intelligente et subtile avait fini par comprendre la position particulière qu'elle occupait dans l'univers, et son sens spirituel s'en était trouvé singulièrement développé. En effet, les Syrrax ne vivaient pas perdus dans une galaxie parmi d'autres galaxies, environnés de myriades d'étoiles. Contrairement à tous les autres humanoïdes du cosmos, ils faisaient face à la frontière de l'au-delà et en avaient tiré de hautes conclusions philosophiques.

Ils ne croyaient pas à la mort et pensaient que l'âme, détachée du corps à son terme, s'envolait directement vers les lieux inconnus dont le Grand Rayon Livide marquait la limite.

Leur science, leur technique les avaient menés aux conquêtes interplanétaires. Si bien qu'ils avaient connu toute leur galaxie (la 1026) et visité, entre autres, le peuple simple et primitif des Hôwa-Tal.

Leurs astronautes avaient fini par trouver l'entrée du tunnel et ils se proposaient d'explorer le reste de l'univers, quand tout s'était gâté. Le peuple hobbals, originaire d'une planète très éloignée de la même galaxie, était entré en guerre contre la civilisation syrrax.

Le conflit avait duré plusieurs siècles, les Hobbals prétendant conquérir toute leur galaxie, voire le reste de l'univers.

Cette guerre n'avait rien eu d'original et avait ressemblé à toutes les guerres planétaires ou galactiques. Des combats, des massacres, le règne de la stupidité humaine.

Cependant, les savants syrrax travaillaient toujours. L'un d'eux avait réussi à créer des robots psychiques, fidèles reflets des humains, ou simplement des objets, photographiés, selon un procédé très perfectionné.

Cette invention avait servi tout d'abord à un système de camouflage pour impressionner les Hobbals, qui avaient vu surgir, dans l'espace, de véritables armadas d'astronefs. Plus d'une fois, leurs escadres avaient alors reculé sans chercher le contact. Mais ces astronefs, comme leurs équipages, n'étaient, bien qu'apparents, que des images : un merveilleux cinérama, en reliefcolor.

Alors, tout à fait par hasard, l'inventeur avait frappé un grand coup.

Au cours de ces expériences, il avait constaté que certains de ses phantasmes prenaient littéralement corps pendant un temps plus

ou moins long. Ce n'étaient plus seulement des images, mais des êtres parlants et, croyait-il, pensants. Quant aux objets, ils devenaient eux, bien tangibles pendant une durée relativement brève.

Intrigué, le Syrrax s'était penché sur le problème qui lui semblait seulement fortuit, et l'était en effet. Il voulut le provoquer à volonté et finit par y parvenir, quant il eut compris ce qui se passait.

Sans le faire exprès, il avait lancé les ondes téléporteuses de ses phantasmes dans la direction de la limite. Or la matérialisation se faisait (cela avait été constaté) après les apparitions, toujours irrégulières, du Grand Rayon Livide.

Si bien que les savants syrrax tous appelés à comprendre le phénomène à la demande de l'inventeur, finirent par découvrir ce fait exceptionnel : tout fantôme, toute portion de film, car c'était là un film et rien d'autre, projeté vers la limite et dynamisé par le Grand Rayon Livide, devenait autonome, échappait aux réseaux d'ondes, possédait le pouvoir de se matérialiser selon un rythme inconnu.

L'émerveillement fut à son comble quand les Syrrax ne doutèrent plus que les personnages ainsi filmés, puis soumis à la clarté effrayante du Grand Rayon, devenaient vraiment des entités pensantes et gardaient, comme ils en gardaient les traits et l'aspect extérieur, la psychologie des humains qui avaient servi de sujets de base et qu'on avait photographiés pour l'établissement des films !

À cet endroit du récit, Coqdor évoqua le vieux mythe terrien de Prométhée. Le feu du ciel, qu'il avait dérobé aux dieux, animait le limon de la planète, comme le Grand Rayon Livide donnait une vie étrange aux images filmées des Syrrax.

Strya poursuivit son récit.

La guerre avait épuisé les deux parties. Les Syrrax, décimés au départ par la terrible faculté des cyclopes hobbals, dont l'œil pinéal tuait comme des mouches les malheureux guerriers, avaient pallié cette difficulté en créant une cuirasse mentale analogue à celle préconisée par Coqdor. Mais ils étaient cependant à bout de souffle. Il est vrai que les Hobbals ne valaient guère mieux. Vint le moment où les Hobbals, abandonnant leur planète d'origine, lancèrent une fantastique escadre vers la suprême planète. À bord, ils emmenaient leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors. En effet, la science syrrax avait réussi à rendre inhabitable leur monde d'origine, et le souverain hobbals avait décidé d'en finir, de détruire le monde syrrax et de s'installer à sa place.

Les Syrrax comprirent qu'ils étaient perdus, qu'ils ne pourraient plus résister.

Du moins voulurent-ils que leur exemple ne fût pas perdu, et que les autres mondes, les planètes lointaines, jusque dans les galaxies ignorées, fussent à jamais prévenus contre les Hobbals et contre tous

ceux qui voulaient chercher à asservir les peuples frères.

Ils créèrent la formidable usine, afin qu'elle résistât à la destruction, qu'ils jugeaient inévitable, de leur cité. Ils mirent en batterie des appareils-robots, chargés de filmer l'aventure jusqu'au bout.

Et ce fut le grand choc, la fin des Syrrax après un terrible combat, et la suprême perfidie des Hobbals qui, désespérant de venir à bout des tenaces Syrrax, ouvrirent une brèche dans la montagne qui servait de falaise au proche océan, engendrant ainsi le fleuve qui devait engloutir à jamais la malheureuse cité.

Pourtant, ce ne fut qu'une piètre victoire pour les Hobbals, d'ailleurs épuisés par le combat et qui commençaient à comprendre, un peu tard, qu'il n'y a jamais de victoire dans les conflits et que faire une guerre, ce n'est jamais qu'avoir la certitude de la perdre, même en écrasant l'adversaire.

Un astronef, le dernier, avait été préparé pour emmener quelques Syrrax. Il partit en effet au moment où le mascaret nivelait la ville. Les derniers astronefs hobbals voulurent le poursuivre mais harcelés de toutes parts et préférant le sort le plus terrible qui fût, les Syrrax s'enfuirent dans la seule direction où les Hobbals ne devaient pas oser les poursuivre.

Vers la limite. Vers l'au-delà.

Le Grand Rayon Livide avait brillé encore une fois, effaçant à jamais le dernier astronef, avec les quelques survivants de la noble race.

Luddy, entendant cela, jetait un cri :

– Strya ! Strya !

– Je vous l'ai dit, dit doucement l'aimable fantôme ; Strya, une jeune savante dont le corps impeccable m'a servi de modèle, a disparu, elle aussi dans l'éclair titanesque du Grand Rayon Livide.

– Mais après ? Après ? supplia le jeune docteur.

L'entité luminescente le regarda mélancoliquement.

– Après ? L'histoire des Syrrax est finie, docteur Clark...

– Pourtant, intervint Verga, cela s'est passé il y a des millions d'années, peut-être, et on voit toujours des Syrrax, des Hobbals, des navires dans l'espace, voire des Astrospectres...

La fausse Strya expliqua encore ce point.

L'usine fonctionnait maintenant toute seule et ne s'était jamais déréglée au cours d'innombrables siècles. Elle émettait sans cesse des images qui semblaient vivantes, mais ne prenaient véritablement autonomie que pour celles d'entre elles qui entraient en contact avec le Grand Rayon Livide, ce qui ne se produisait que de façon très capricieuse.

Ces images, si elles étaient humaines, devenaient les doubles

psychiques, sur base photonique, de leurs modèles. Or, on avait filmé non seulement des Syrrax, mais aussi des Hobbals cyclopéens. Et depuis des millénaires, l'usine fabriquait de ces entités. Il y avait à peu près une réussite sur cent millions d'émissions, mais cela avait fini par engendrer un monde fantôme, reflet du combat titanesque des Syrrax et des Hobbals. Inlassablement, les fantômes syrrax criaient, dans les déserts de l'univers, qu'il fallait prendre garde aux Hobbals, et les monstres à trois yeux poursuivaient stupidement leur rêve de conquête, avec des apparences d'astronefs, filmés au moment du dernier combat.

Les Astrospectres avaient une origine semblable. Des films astronomiques, projetés un peu au hasard, avaient été traversés par le Grand Rayon Livide qui en avait fait de véritables fantômes d'étoiles. Et les Hobbals, esprits maléfiques, figés dans leur haine d'autrui, incapables d'évoluer puisqu'ils n'étaient que des entités, dénuées d'âme, utilisaient tout ce qui avait été ainsi mis à leur disposition. Ils se servaient de leurs navires spectraux, ils projetaient dans l'espace les apparences de soleils à volonté, parce que cet univers uniquement photonique ne formait qu'un tout ; et le clan hobbals, hommes, objets, soleils, était une seule et même masse, malléable à volonté selon le désir de ces robots psychiques toujours acharnés à nuire.

Conglomérat monstrueux, le monde hobbals poursuivait sa folle équipée depuis des millions d'années, suscitant tantôt un cyclope, tantôt une escadre d'astronefs, tantôt une constellation entière, comme cela s'était produit quand il s'était agi pour eux d'embrouiller les cosmonautes après leur incursion sur Hixxi.

Les rares Syrrax, eux, cherchaient toujours à donner à l'univers leur message d'alerte.

Cette histoire aurait pu être ignorée du reste de l'univers, le seul monde proche, celui des Hôwa-Tal, étant trop primaire pour comprendre le formidable drame.

Mais, venant de la Galaxie 897 et de la planète Hixxi, un astronef était parvenu fortuitement jusque dans l'univers frontalier. Des Syrrax, ayant franchi le tunnel, avaient déjà établi sur la planète la carte-boussole, en modifiant l'archipel du petit lac de montagne.

Sur cet astronef, se trouvait un marin boiteux, le seul qui avait eu vraiment connaissance de l'aventure par les récits des Syrrax. Mais tous ses compagnons avaient péri, et il croyait que c'était parce qu'ils avaient regardé le Grand Rayon Livide.

Pourtant, aidé des Syrrax qui lui avaient remis des clichés provenant de leurs modèles ancestraux, il avait pu arriver, par le tunnel, jusqu'à Bételgeuse VI.

– Voilà, dit Coqdor ; le cycle est accompli. Ce pauvre homme a été assassiné par un Hobbals ! Mais il avait parlé et nous avait remis

les photos ! Et nous sommes venus...

– Oui, dit la Syrrax avec un geste gracieux. Mais je suis épuisée. J'ai pu vous parler longuement parce que je suis dans le rayonnement de l'usine même. Autre part, nous ne pouvons apparaître, agir et parler que pendant quelques minutes, voire quelques secondes...

Elle sourit, de ce sourire miraculeux qui avait été celui de la véritable Strya et commença à s'effacer.

Luddy se précipita vers elle.

– Strya ! Je vous en supplie ! Restez !

– Je ne puis plus, dit doucement l'apparition.

Coqdor sentit son cœur se serrer. Mais il ne put interdire ce qu'il venait de pressentir.

Luddy tirait quelque chose de sa ceinture : une seringue à électrolyse, l'arme terrible mise au point par les techniciens du *Javelot* pour contrer les cyclopéens Hobbals.

Avant que Coqdor ou Spao ait pu le lui interdire, Luddy plantait l'aiguille de la seringue dans le bras délicat de la fausse Strya, qui jaillissait de la robe bleue drapant l'apparition.

Strya parut souffrir, et elle ne s'effaça pas.

Luddy reculait, saisi par la poigne irrésistible de Coqdor. Verga vociféra :

– Malheureux ! Qu'avez-vous fait ?

Strya les regarda. Elle changeait à vue d'œil, comme avait changé le Hobbals neutralisé par le même procédé sur les bords du lac de Hixxi.

Dans quelques instants, elle ne serait plus qu'une belle statue, un bloc minéralisé, et on n'entendrait plus sa voix, elle ne pourrait plus les guider.

Maintenant, ils n'osaient bouger. Luddy était tombé à genoux et lui demandait pardon. Les autres accablés, baissaient la tête.

Strya voulut dire quelques mots. Ils crurent entendre :

– C'est fini... mais notre message a été donné au monde !...

D'un effort qui dut être immense, l'apparition fit quelques pas. Puis elle s'approcha d'une des machines qui comportait un immense tableau, haut de plusieurs mètres, avec d'innombrables commandes, sans doute le cerveau de l'usine fantastique.

Elle parut chercher, avança la main vers une manette et la déplaça.

On voyait Strya perdre ses belles couleurs, et sa robe bleue prenait un ton blafard.

Elle chancela et tomba. Luddy courut et la reçut dans ses bras. Mais elle était incroyablement lourde, et ce qu'il étreignait, ce n'était plus qu'une statue, dernière mutation du fantôme cinématographique

de Strya, magnétisé à la lueur effroyable du Grand Rayon Livide, et qui avait accompli son destin d'image sans âme, mais reflet fidèle de celle qui avait été Strya, la Syrrax.

Mais Verga, Spao, Coqdor et les autres levaient la tête et écoutaient.

Un grondement sourd emplissait l'usine, dominant le bruit des machines. Un bruit d'eau.

Le commodore comprit et cria :

– Avant de mourir, elle a détruit l'usine ! L'eau y pénètre. Vite ! Au sas, ou nous sommes perdus...

CHAPITRE III

Luddy Clark était aux arrêts. Dès le retour sur le *Javelot*, Verga, furieux lui avait ordonné de se retirer dans sa cabine et d'y attendre ses ordres.

Les arrêts militaires sont toujours désagréables. Ils le sont d'autant plus pour les cosmonautes qui demeurent en dehors du service et des relations amicales, soit au cours des interminables randonnées spatiales, soit pendant les escales.

C'était donc le cas pour Luddy. Mais il ne semblait pas se soucier de cette mesure draconienne prise à son égard. Depuis le retour, il restait prostré, accablé, et refusait toute nourriture.

Il pensait à Strya, Strya qu'un geste irraisonné, un mouvement de fou lui avait fait perdre à jamais.

Après la suprême réaction du fantôme lumineux, fidèle sans doute au caractère de son modèle, la belle et fière Strya, dernière descendante de la noble race syrrax, les astronautes n'avaient eu que le temps de quitter l'usine fantastique que les flots envahissaient.

Coqdor avait dû user de violence, ou presque, pour arracher

Luddy à l'engloutissement. En effet, le jeune homme, totalement désespéré, s'obstinait à étreindre ce qui restait de Strya, c'est-à-dire un bloc de pierre d'un poids considérable qui offrait, certes, les lignes pures du corps et du visage de la jolie Syrrax dans un drapé du plus gracieux effet, mais qui n'était tout de même rien d'autre qu'une statue.

Enfin, le chevalier avait pu lui faire lâcher prise, avec l'aide de Spao ; le Terrien et le Vénusien avaient entraîné leur malheureux camarade vers le sas que Strya leur avait indiqué en entrant.

Trois jours de la planète suprême s'étaient écoulés depuis.

Verga était furieux mais, toute réflexion faite, il se disait que sa mission était accomplie.

En effet, grâce à la complaisance de la fausse Strya, on avait percé le mystère de ce qui était l'héritage fabuleux des Syrrax ancestraux, des êtres spectraux lumineux et des astronefs inconnus, les navirospectres apparus dans la galaxie 897.

On pourrait aussi expliquer la nature des Astrospectres lesquels, d'ailleurs, ne reparaitraient sans doute jamais plus, pas plus que les charmants Syrrax ou les effrayants cyclopes hobbals, ni les navirospectres, pour l'excellente raison que l'usine qui les fabriquait tous avait cessé de fonctionner.

L'installation formidable était engloutie, et vraisemblablement hors d'état de fonctionner. Aucune étincelle n'engendrerait plus, au sommet des minarets métalliques, les formes d'astres, d'humains ou d'astronefs précipités vers l'infini en quantité industrielle et dont, de temps à autre, un spécimen arrivant dans la zone du Grand Rayon Livide, était dynamisé en une mystérieuse mutation par la vertu de ce phare venu de l'au-delà et allait augmenter le potentiel formidable fabriqué par la science syrrax, et qui lui survivait depuis des millions d'années.

Plus de Hobbals, retrouvant la vie pour quelques instants et en profitant pour nuire encore ; plus de Syrrax pour crier au monde qu'il fallait prendre garde aux peuples par trop conquérants.

Du moins gardait-on des clichés et des films sous-marins, des enregistrements sonores du bruit de l'usine et une foule d'autres documents glanés sur la dernière planète de toutes les galaxies. Un joli butin, qui permettrait de révéler à l'univers, et le secret des deux peuples disparus, et l'énigme de la grande limite, là où finissait le monde.

Coqdor était inquiet de l'attitude de Luddy. Verga enrageait envers son collaborateur et ne lui pardonnait guère cette impulsion dont les conséquences avaient été si définitives. Pourtant, sur la demande du chevalier, le commodore consentit à lever les arrêts afin que le jeune médecin ne fit pas une dépression nerveuse, ce qui était

fréquent pour les isolés de l'espace.

Alors qu'on commençait à préparer le départ, le *Javelot* ayant à effectuer le plus grand voyage imaginable pour revenir vers la partie centrale du cosmos, et qu'on classait fébrilement les notes et les documents, Coqdor amena Luddy au bar, l'endroit le plus agréable du cosmaviso.

Étendu dans un fauteuil *relax*, Luddy refusa même de prendre un verre, de fumer une cigarette. Coqdor lui fit entendre un peu de musique, ce qui parut le laisser indifférent et, après quelques banalités, il l'interrogea doucement.

Pourquoi avoir ainsi piqué l'image de Strya, puisqu'il en connaissait l'immanquable effet, la stratification de ce simulacre qui rendrait muet à jamais le double de la belle Syrrax ?

Là, Coqdor vit bien que Luddy Clark était gravement touché. Car son ami reconnut qu'il avait eu tort mais que cependant, si c'était à refaire, il le referait.

– Que veux-tu ? J'aime Strya ! Je suis né, créé pour l'aimer ! Bien que des gouffres impensables de temps et d'espace m'aient séparé d'elle, elle est pour moi le visage de l'amour...

– Mais pauvre fou, tu as détruit le seul lien qui t'unissait à elle !

– Le seul lien ! En es-tu bien sûr, Coqdor ?

Une fièvre étrange, inquiétante, s'allumait dans les beaux yeux du jeune Terrien, et Coqdor chercha à lire dans son cerveau, anxieux de ce qu'il allait découvrir.

Et déjà, en effet, c'était le chaos dans l'esprit de Luddy. La passion insensée, engendrée en lui par l'image de Strya, perturbait totalement son ordre cérébral. Des désirs effrayants montaient en lui, générateurs de projets redoutables.

– Luddy ! Luddy ! À quoi penses-tu ?

Luddy soutint l'éclat des yeux verts.

– Tu me sondes, hein ? Tu veux lire en moi. Eh bien, ne te donne pas tant de peine. Sache, mon vieux, que j'aime toujours Strya. La preuve ? Je ne peux pas vivre sans elle, sans même son image. J'étais fou de joie en possédant sa photo, grâce au matelot boiteux et à toi-même. Un Hobbals à trois yeux me l'a volée ! Mais je l'ai revue... elle est venue... et m'a donné rendez-vous sur la dernière planète ! Nous y sommes arrivés et elle a enfin fait son apparition de façon inattendue au fond du fleuve ! Qu'importe ? C'était elle ! Mais quand elle a eu fini de parler, quand elle a prétendu s'effacer sans nous dire quand elle reviendrait, je n'ai pas pu me résoudre à cette séparation...

– Et tu l'as stratifiée, misérable, la rendant inutile à jamais !

– Pouvais-je supposer que son dernier geste serait la destruction de l'usine ?

Coqdor se leva et posa la main sur l'épaule de Luddy.

– Il faut que tu te reposes. Je demanderai à Verga de te dispenser de service. Nous passerons encore quelques heures ici. Tu devrais te promener un peu. Il fait grand jour. Emmène donc Râx. Il a besoin de se dégourdir, d'autant plus qu'il va être enfermé et malheureux pendant les mois que durera notre retour.

Luddy hocha la tête en signe d'acquiescement, remercia vaguement son ami et disparut.

Coqdor rendit compte de cette conversation au commodore et tous deux convinrent que le cas de Clark était angoissant. Il faudrait le surveiller pendant le voyage et le faire soigner sérieusement au retour, les névroses obsessionnelles conçues au cours des voyages spatiaux étant réputées des plus graves par les neuropsychiatres.

Et l'appareillage du *Javelot* se prépara.

Coqdor, à son tour, prit quelques instants de détente. Il quitta le bord et, sous le soleil éclatant, fit quelques pas, regardant le ciel.

Dans le jour, on ne voyait guère la limite. Pourtant, il semblait bien que, dans la direction qui était celle de la frontière, vers l'après-monde, l'azur était plus sombre, moins éclatant, avec une teinte blême qui laissait un vague malaise quand on le fixait un instant.

Coqdor se demanda s'il reviendrait jamais à la limite. Certes, il y avait forcément dans le cosmos des millions d'autres planètes qui pouvaient elles aussi revendiquer le titre de « suprême » si, comme cela semblait logique, le monde affectait une forme sphérique, expansionnelle ou non. Sur ce qui figurait la surface de la sphère géante, d'innombrables terres se trouvaient en position frontalière.

Seulement, face à l'après-monde, pouvait-on, de ces divers mondes, observer le Grand Rayon Livide ? Là était la question.

Coqdor baissa la tête. Ce qui le désolait, c'était de revenir sans avoir pu savoir. Il pensait que, peut-être, le grand mystère qui dévorait les hommes de toutes les galaxies depuis la création avait sa solution en face de lui, quelque part derrière cette voûte azurée, laquelle, de nuit, ne se couvrait que partiellement d'étoiles.

Il vit soudain s'ébattre dans le ciel les grandes ailes sombres de Râx, qui s'amusait selon son habitude, depuis l'escale, à pourchasser les oiseaux blêmes. Il le siffla et le pstôr, docile, vint s'abattre à ses pieds.

– Eh bien ! dit Coqdor en le caressant ; où donc est Luddy ?

Le pstôr siffla doucement et lui lécha la main. Mais comme il répétait le nom de Luddy, l'intelligent animal se mit à galoper, gauchement, avec ses membres ailés vers l'astronef.

– Il est rentré seul... Voilà qui est inquiétant !

Un soupçon traversa Coqdor. Il regretta de n'avoir pas insisté et astreint Luddy à se laisser sonder cérébralement. Inquiet, il se mit à

courir vers le cosmaviso, tandis que Râx voletait au-dessus de lui, sifflant de joie parce que cette course avec son maître l'amuse.

Soudain, Coqdor s'arrêta net et, malgré son puissant *self-control*, faillit laisser échapper un juron.

Un jet de feu paraissait sortir de la carène du *Javelot*.

Des flancs de l'astronef, une forme ovoïde s'échappait en tournoyant, laissant entendre un sifflement de haute fréquence. Elle vira au rouge, à l'orangé, parut stopper en l'air, puis prit de la hauteur et disparut soudain comme si elle s'était effacée.

– Luddy ! râla Coqdor.

Il venait d'assister à l'envol d'un canot de l'astronef, une de ces soucoupes encastrées dans la carène et qui servaient aux reconnaissances lors des escales, au sauvetage en cas de sinistre.

En quelques bonds, il fut au *Javelot*, où l'émotion était à son comble.

Verga tonitruait et invectivait son état-major.

– C'est Clark, n'est-ce pas ?

– Il est fou, fou à lier ! Il a pris une soucoupe et il est parti, seul... comme ça ! Ah ! Je vous jure qu'à son retour, je le fourre à fond de cale pendant dix années de lumière de voyage ; ça lui apprendra !

– S'il revient ! riposta Coqdor.

– Que voulez-vous dire ?

– Commodore... Si on ne l'arrête pas, il ne reviendra pas ! Je vous en supplie ! Laissez-moi aller à sa poursuite ! Donnez-moi une autre soucoupe ! Il y en a quatre à bord !

Verga fronça le sourcil.

– Expliquez-vous, Chevalier.

– Clark va vers la limite, Commodore. Il veut rejoindre Strya.

Verga se mordit les lèvres et donna des ordres. Spao s'était déjà déclaré volontaire pour accompagner Coqdor. Râx, naturellement, prit place avec eux dans le petit cockpit. La manœuvre était très simple, et la deuxième soucoupe s'envola.

À une vitesse insensée, elle quitta la suprême planète. Coqdor était aux commandes ; Spao, près de lui, examinait à la fois l'horizon par les hublots et l'écran de laseradar qui permettait de détecter tout corps étranger à des distances fabuleuses.

Mais rien ne s'inscrivait sur l'écran, et le laseradar, une fois encore, se perdait dans l'infini.

Les deux hommes ne parlaient pas, et le pstôr, impressionné, blotti aux pieds de Coqdor, ne bougeait guère.

Leurs pensées étaient étranges et sombres. La soucoupe fonçait hors du monde, plus loin que la suprême planète, vers les gouffres insensés qui ne recélaient plus, même à mille milliards

d'années de lumière, une galaxie ni le plus petit météore. Pas même le corpuscule le plus infime de la création. Ni univers ni neutrino. Rien.

C'était dans cet abîme que se précipitait Luddy Clark, parce que c'était aussi dans un tel infini que, des millénaires et des millénaires plus tôt, un astronef s'était engagé, emportant son amour, dont il n'avait d'ailleurs jamais connu que des simulacres.

Des heures passèrent.

On ne savait plus guère où était la réalité. Jusqu'alors, la radio et la sidérotélé avaient bien fonctionné, et les deux cosmonautes demeuraient en rapport avec Verga, qui suivait anxieusement leur voyage, prêt à les rappeler en cas de péril.

Quel péril, d'ailleurs pouvait les menacer, puisque, devant eux, il n'y avait rien ?

Pas même un fantôme lumineux de Syrrax ou de Hobbals. Un de ces êtres illusoire derrière le front desquels Bruno Coqdor avait vainement cherché à trouver une pensée propre, puisqu'ils n'étaient que des robots agissant en fait automatiquement, selon les réactions qui avaient été celles de leurs modèles multimillénaires.

Non, aucun obstacle ne se dressait. Ils fonçaient vers l'éternité.

Une angoisse indicible s'emparait de l'âme de Spao et de celle de Coqdor. Ce plongeon dans le non-être engendrait en eux un état indicible, et sans la volonté de sauver à tout prix Luddy Clark de sa propre folie, ils eussent, sans tarder, rebroussé chemin.

Spao transpirait d'anxiété devant ce tableau de laseradar qui demeurait incroyablement vide et neutre.

Et puis tout à coup, il frémit, gronda :

– Coqdor ! Regardez !

– Un point ! Un objet !

– Oui ; c'est la soucoupe, assurément ; nous le rejoignons.

– Essayez de brancher la radio ! Si nous pouvions lui parler !...

Spao lança un appel sur les ondes. Jusqu'à nouvel avis, elles se propageaient dans cet effroyable vide, où leur présence semblait créer un prolongement de l'univers, un additif au cosmos.

Et puis sur un écran, parut un chaos d'images. Cela évolua un instant et, finalement, Spao réussit à sélectionner l'émission.

Luddy parut, Luddy aux commandes de sa soucoupe volante, Luddy qui les regardait.

Il semblait extasié. L'exaltation fébrile déjà remarquée par Coqdor s'était totalement emparée de lui. Il ne paraissait nullement se rendre compte de cette descente dans le puits de vide éternel, de cette échappée du cosmos qui violait toutes les lois humaines, naturelles et divines.

Un dialogue bref, nerveux, s'engagea.

– Luddy ! Reviens !

– Revenir ? Mais pourquoi ?

– Cette tentative est un sacrilège. Il y a une limite au monde.

L'homme est souverain dans l'univers... pas au-delà !

– En vertu de quelle loi, Coqdor ?

– C'est une loi qui est inscrite depuis toujours au cœur de tous les hommes...

– Je me moque de cela ! Je vole au-devant de Strya ! Elle seule compte !

– Strya n'est plus, Luddy ! Depuis des temps incalculables ! Et tu as tué toi-même le dernier reflet existant d'elle !

– Qu'importe, puisque je vais la retrouver ! Strya vivante !...

– Tu vas vers la mort !

– Non, Coqdor, vers l'amour !

Spao s'énerva.

– Stupidité, Luddy ! Écoutez le langage raisonnable de votre ami Coqdor et ne lui répondez pas dans le style du courrier du cœur...

Sur l'écran, ils virent un pli dédaigneux sur le visage de Luddy.

– Pauvres humains ! Vous ne pouvez comprendre... Je vous plains et je voudrais...

À ce moment, l'image se brouilla et l'audition devint très parasitée.

Spao essaya vainement de redresser la situation, mais le contact était devenu impossible.

– Il a perdu l'esprit, murmura le Vénusien.

Cependant, il réglait le laseradar et, sur l'écran, on distinguait nettement les contours de la soucoupe, si la sidérotélé était devenu inutilisable.

– Curieux, dit encore l'astronaute de Vénus ; des parasites... Dans ce rien...

– Dans ce rien, répondit Coqdor, les choses n'ont plus de sens, plus de raison d'être ! Une liaison radio devient nulle ! Tout devient nul !

Spao frissonna.

– Vous me faites peur, Coqdor. Si votre raisonnement est exact...

– Eh bien ?

– Nous deviendrons nuls, nous aussi... comme Râx... comme notre soucoupe, et tous les objets qui nous entourent...

Sans lâcher les commandes, l'homme aux yeux verts le regarda.

– Je le redoute, Spao. Plus de sens... rien !

Mais ils poursuivirent cependant la fantastique équipée.

Les deux soucoupes étaient à distance constante et, comme le dit Coqdor, un peu plus tard, il était vraisemblable que cette distance ne varierait plus. Ils arriveraient à un moment où rien ne serait plus variable, parce que rien ne serait plus logique ni tangible.

– Alors... cette poursuite pourrait se poursuivre...

– ...éternellement, Spao...

– Mais ce serait une damnation !

– Je le crains. Et peut-être est-ce vraiment cela, la damnation. L'état de ceux qui ont quitté le monde imprudemment, sans attendre l'heure fixée par la Providence, et qui errent, sans fin, infiniment plus rapides que la lumière et le temps, et cependant, demeurant en une immobilité absolue puisqu'elle n'aboutit et n'aboutira jamais au but naturel de l'homme : le divin.

Spao suait à grosses gouttes et Râx, toujours appuyé contre les genoux de son maître, s'était mis à gémir, en sifflements très atténués, mais incroyablement lugubres.

– Vous avez raison, Coqdor. Notre voyage est un crime. Pis encore : un péché sans pardon.

– Le nôtre, non. Parce que notre but est louable et que nous voulons sauver Luddy Clark.

– Sauve-t-on les hommes d'eux-mêmes, Coqdor ?

Le chevalier eut un fantôme de sourire en regardant le Vénusien. Il allait répondre quand ce dernier lui montra l'écran de laseradar.

– Qu'est-ce que cela ? Regardez...

L'image de la soucoupe, bien nette jusque-là, semblait se liquéfier, se déformer comme un objet entrevu à travers un milieu liquide, ou apparent sur un réseau d'ondes perturbées.

Les lignes et les couleurs se fondaient bizarrement en un capricieux mouvement chaotique, que nulle impulsion précise ne semblait engendrer.

– Formes et couleurs, lignes et ombres ne sont plus, murmura Coqdor. Toujours plus loin du monde, Luddy, avec sa soucoupe, va vers le néant.

– Alors, râla Spao, lui, dans l'engin, va perdre aussi sa consistance, ses formes, ses couleurs, ses lignes ?

– Hélas ! Spao. C'est cela !

Spao essaya encore le contact radio. Mais c'était le silence absolu, et Coqdor lui dit que c'était parfaitement logique, que Luddy, à bord de sa soucoupe, s'extirpait littéralement du cosmos créé et parvenait là où la contexture naturelle des êtres et des choses devenait inexistante parce qu'elle y aurait été absurde et sans nécessité.

– Mais, Coqdor... c'est donc la mort ?

– La mort ? Qu'est-ce que la mort ? Non ; nous appelons ainsi un passage, une mutation, un changement d'état, une libération de l'âme qui abandonne son enveloppe charnelle, nécessaire dans le cosmos. Ce qui arrive à Luddy Clark, c'est autre chose, c'est...

– Je ne veux pas le savoir ! hurla Spao, épouvanté. Je sais seulement que si nous continuons, il nous arrivera la même horrible chose... et pour l'éternité !

L'écran de laseradar leur apportait l'horifique vision de l'annulation de la soucoupe dans laquelle l'être Luddy Clark, lui aussi, devait se trouver en état d'annulation.

Spao, bouleversé, sanglotant, supplia Coqdor de rebrousser chemin.

– C'est une folie ! Nous allons atteindre le même stade que lui et nous périrons. Plus que cela ! Comment exprimer par des mots ce qui va arriver ?

Coqdor souffrait atrocement. Il ne voulait pas abandonner Luddy, et il se disait que c'était sans espoir.

– Plus que la mort, Coqdor... la négation de l'être...

– Non. Le corps peut périr ou être annihilé, mais Luddy demeurera éternellement fixé dans sa pensée dernière : poursuite d'un amour qu'il n'atteindra jamais...

Il voulait tenter un dernier effort. Mais Spao ne pouvait trouver de contact. Tout était silence.

Peut-être, Coqdor se fût-il encore donné un dernier sursis, malgré tout, pour tenter l'impossible, pour essayer encore de rejoindre et de convaincre Luddy Clark, si un fait nouveau ne s'était produit.

Contre lui, il sentit frémir le corps de Râx. Le pstôr, averti par quelque instinct secret, se redressait, lançait un sifflement sinistre et se plaquait contre le plancher de la cabine, s'enveloppant totalement la tête de ses grandes ailes membraneuses.

– Il a peur... Qu'a-t-il senti ? gémit Spao.

Coqdor hésita une fraction d'instant et comprit. C'était l'avertissement suprême, le salut que le ciel lui envoyait. D'un geste violent, il fit tourner totalement le volant de commande et retourna littéralement la soucoupe dans le grand vide.

À ce moment même, sur l'écran, Coqdor et Spao virent apparaître une lumière – mais était-ce bien la lumière ? – quelque chose d'épouvantablement ardent et cependant blême comme une face de cadavre, un éclair lugubre, un reflet monstrueux émis par un flambeau qui semblait être le négatif de toute clarté.

Instinctivement, ils se voilèrent la face, au moment où la soucoupe retournait en arrière, vers le cosmos, vers Verga qui appelait désespérément ses compagnons et ne trouvait plus le contact, vers le salut, vers la vie...

Tandis que le Grand Rayon Livide, qui venait de se manifester, marquait pour l'éternité la séparation de Luddy Clark et de l'ordre immuable.

CHAPITRE IV

Il y avait des jours et des jours, c'est-à-dire des tours de cadran réglés sur la durée de la rotation de la Terre, que le *Javelot* avait quitté la dernière planète de la galaxie suprême et perdu de vue l'horrible lueur du Grand Rayon Livide.

On avait retrouvé le peuple Hôwa-Tal, assurant à ces simples que jamais plus ils ne reverraient les Hobbals et les Syrrax.

Le cosmaviso avait repéré l'entrée du tunnel, plongé en subespace, franchi les cent milliards d'années de lumière à travers un nombre formidable d'univers et émergé dans la 897.

Maintenant, le navire du commodore Verga, sa mission achevée, retournait vers Bételgeuse VI. De là, il regagnerait la Terre, la vieille planète des hommes.

Souvent, Verga, Coqdor, Spao et les autres parlaient de leur aventure et de la fin exceptionnelle de celui qui avait été le docteur Luddy Clark.

Spao était de repos, et il avait rejoint Coqdor au bar. Râx, près de son maître, bâillait et étirait ses grandes ailes, impatient de retrouver l'atmosphère d'une planète pour pouvoir s'y ébattre à son aise.

Naturellement, les deux amis parlaient encore de leur incursion dans le rien, et de l'effroi que leur avait apporté la vision toute proche du Grand Rayon Livide.

Coqdor jetait quelques morceaux de sucre au pstôr, qui en était friand, et le petit monstre ailé sifflait de joie.

Le Vénusien caressa le bouledogue-chauve-souris.

– Sans toi, vieux Râx, l'ami Coqdor ne renonçait pas, et nous étions perdus à notre tour !

– Seuls, ceux qui doivent être perdus le sont, ami Spao. Pauvre Luddy !

Il soupira. Le Vénusien fit écho à ce soupir. Mais il ne put

s'empêcher de dire :

– Tout de même... Il était bien devenu dément. Il a fait tout cela au nom de ce qu'il appelait son amour. Et Strya n'était plus. Elle avait certes bien existé, mais des millions d'années plus tôt ! Elle aussi, avec ses compagnons syrrax, est figée au-delà du Grand Rayon ! Ils ne se rencontreront jamais, Luddy et elle !

– Que voulez-vous, Spao... Il l'aimait !

Spao eut un imperceptible haussement d'épaules.

– Je comprends l'amour, quand il s'agit d'une femme, d'un être réel, une âme enrobée de chair et qu'on peut serrer dans ses bras. Mais Luddy n'a jamais vu Strya autrement qu'à l'état de photo ou de film ! Il n'aimait que sa propre pensée, une entité, un fantôme...

Coqdor s'était appuyé à un hublot et tournait le dos à Spao. Le Vénusien crut pourtant l'entendre murmurer :

– Il n'est pas le seul dans ce cas...

Son regard errait dans le champ des étoiles...

FIN